LE STATUT JURIDIQUE

DU TITRE DES OUVRAGES LITTÉRAIRES

—

Dans quelle mesure un auteur acquiert-il des droits de propriété sur le titre d'un roman ou d'une pièce de théâtre, dans quelles conditions peut-il en interdire l'emploi?

Telle est l'éternelle question du titre qui a inspiré tant de querelles et provoqué tant de procès, surtout pendant les cinquante dernières années.

Sous la monarchie de Juillet et le Second Empire, la susceptibilité des gens de lettires était moins chatouilleuse et leur humeur moins processive qu'aujourd'hui. On pourrait citer près d'une cinquantaine de romans publiés à cette époque avec des titres identiques ou ne différant l'un de l'autre que par la substitution du pluriel au singulier, par exemple :

L'ange du foyer, de Marie Vert.
Les Anges du foyer, de Guiche.
Les Anges du foyer, d'Emile Souvestre.
L'Avocat, de Roger.
L'Avocat, de Louis Lurin.
Les Avocats, de Dumanoir.
Les Bourgeois de Paris, de Dartois.
— de Vernier.
— de Bast.
— de Henri Monnier.
— de Dumanoir.
Le chef-d'œuvre inconnu, de Balzac.

Un chef-d'œuvre inconnu, de Charles Lafont.

La chanoinesse, d'Eugène Scribe.

Une chanoinesse, de Mme Dash.

Nous pourrions allonger cette liste à l'infini. Elle avait été dressée en 1869 par la librairie Michel Lévy et M. de Bréhat pour se défendre de l'accusation d'usurpation de titres portée contre eux par Emmanuel Gonzalès, l'auteur, un peu oublié, du *Chasseur d'hommes* (1).

Aujourd'hui, les temps sont bien changés, et il ferait beau voir que deux auteurs s'emparent du même titre sans faire connaissance avec la 3e Chambre du Tribunal de la Seine! On l'a bien vu avec le procès de *Gueule d'Amour* de M. André Beucler contre *Gueule d'Amour* de Mme Anne Armandy et avec tant d'autres dont nous parlerons dans un instant. Non seulement les auteurs ne tolèrent aucune usurpation de leur titre par un confrère ou par le cinéma, le roi des resquilleurs, si j'ose ainsi m'exprimer, mais encore ils n'attendent pas la parution ni même l'achèvement de leur œuvre pour revendiquer la propriété de tels ou tels titres et en prendre la priorité sous la forme de communiqués aux journaux.

Si bien qu'en l'an 1931, alors que le principe du respect de la propriété subit les plus graves atteintes du fait du législateur, par la création de la propriété commerciale aux dépens du propriétaire de l'immeuble et par toutes les lois d'exception en matière de loyer, la propriété littéraire et, en particulier, celle du titre est une de celles où l'évolution paraît se faire en sens inverse et où les droits acquis, voire revendiqués, sont défendus avec le plus d'âpreté.

Le dernier procès en usurpation de titre plaidé devant la 3e Chambre qui, avec la 1re du Tribunal de la Seine, a l'heureux privilège de juger presque tous les gens de lettres, ou de théâtre, mérite d'être rappelé.

(1) Voir aux *Annales de la propriété industrielle artistique et littéraire* de Pataille, Année 1869, p. 44.

Il a été engagé, non sans crânerie d'ailleurs, par une débutante des lettres, Mlle Ella Surville, contre M. Claude Farrère, l'illustre auteur de *La Bataille*, président de l'Association des écrivains combattants.

Voici, en bref, de quoi il s'agissait : en 1917, alors que les Français en général, et M. Claude Farrère en particulier, avaient peu de loisirs pour lire les feuilletons publiés sur les rives du lac Léman, Mlle Surville avait fait paraître dans un hebdomadaire suisse, *Le Mondain*, un roman intitulé *La Marche Funèbre* qui, en 1918, avait été publié une seconde fois par *Le Peuple Genevois*.

En 1924, le roman était couronné en France par une société littéraire locale, l'Académie de Provence, qui décernait à son auteur une récompense.

L'œuvre de Mlle Surville qui, aujourd'hui encore, n'a pas paru en librairie, contenait l'histoire douloureuse d'un drame d'amour sans autre issue que la Mort, d'où le choix du titre *La Marche funèbre*, qui transposait, dans le domaine littéraire et sentimental, une expression courante du domaine musical illustrée au siècle dernier par le génie de Chopin.

Onze ans après la publication du *Peuple genevois*, M. Claude Farrère composait à son tour un autre roman dont la situation dramatique et le sujet n'avaient aucune analogie avec l'œuvre de Mlle Surville. Mais, par suite d'une coïncidence fortuite, il lui donnait le même titre.

Le roman était accepté par la librairie Flammarion, imprimé, édité et annoncé aux quatre coins du monde lorsque Mlle Surville révéla son existence et ses droits d'antériorité sur le titre en faisant défense à l'auteur et à l'éditeur de pousser plus avant leur publication.

Il faut reconnaître que ses défenses furent méconnues. Le livre était édité, annoncé, publié, il s'étalait déjà dans toutes les vitrines avec la manchette du « vient de paraître » et il était impossible de faire machine en arrière ou de donner un autre nom au nouveau-né qui venait

d'entrer dans le monde au son des mille cloches de la publicité d'une grande maison d'édition.

Mlle Surville n'avait pas d'autre ressource que de saisir les tribunaux. C'est ce qu'elle a fait en demandant au Tribunal de la Seine :

1° de faire défense à la librairie Flammarion et à M. Claude Farrère de continuer la publication de *La Marche Funèbre* sous une astreinte de cent francs par volume vendu après le jugement;

2° de condamner l'auteur et l'éditeur au paiement de 650.000 francs de dommages-intérêts, motif pris de ce que leur publication la mettait dans l'impossibilité matérielle de publier son œuvre et d'en tirer une adaptation cinématographique juste au moment où elle avait engagé des pourparlers avec un éditeur parisien et pouvait espérer retirer de son œuvre de légitimes profits.

Le Tribunal, après avoir entendu pour la demanderesse Me Lavy, du barreau de Bonneville, et, pour les défendeurs, Me Izouard, du barreau de Paris, a été, je crois fort embarrassé, car il se trouvait, d'une part, en présence d'une antériorité certaine au profit de Mlle Surville, et, d'autre part, en présence d'un homme de lettres qui, avec une entière bonne foi, avait pris le titre d'un confrère dont il ignorait l'existence.

Le Tribunal, se ralliant aux conclusions du Ministère public représenté avec distinction à la 3e Chambre par M. le Substitut Brachet, a débouté la demanderesse de toutes ses demandes, fins et conclusions en déclarant que, malgré l'antériorité de sa publication, elle n'avait aucun droit privatif de propriété sur le titre *La Marche Funèbre*, parce que ce dernier était une expression du langage courant et non une création de l'esprit.

Le Tribunal a eu soin de déclarer que les titres non susceptibles d'appropriation par suite de leur manque d'originalité pouvaient être défendus contre les actes de concurrence déloyale, mais il a proclamé la bonne foi absolue

de M. Claude Farrère et de son éditeur et les a mis tous deux hors de cause.

Le jugement qui a mis fin à ce curieux procès a été accueilli d'une façon favorable par le monde des Lettres, où l'on voyait, non sans effroi, les dangers menaçant un auteur qui s'emparait, sans le savoir, d'un titre déjà utilisé à l'étranger par un écrivain... peu connu, c'est le moins que l'on puisse dire.

Cette hantise des antériorités qui se révèlent au dernier moment avec un cortège de papier timbré, d'hommes de loi et de procès tapageurs est en effet une des préoccupations les plus légitimes des jeunes auteurs et de tous les débutants.

Si quelques-uns ne redoutent pas la publicité des débats à grand orchestre, la plupart, ce sont les sages, préfèrent au début de leur carrière fréquenter le moins possible dame Justice et je les en félicite.

Pour éviter cette inutile rencontre, ils essayent, en toute loyauté, de découvrir avant la sortie des presses les antériorités ignorées. Aussi, bien que l'on abuse parfois de ces revendications de paternité littéraire pendant la conception, nous devons rendre hommage à l'initiative des journaux et en particulier de *l'Intransigeant* qui, sous le nom de *Registre des Treize*, a créé une rubrique spéciale pour les annonces de titres et les recherches de précédents.

C'est ainsi que dans *l'Intran* du 13 juin dernier nous pouvions lire :

REGISTRE DES TREIZE. — *Titres déposés entre nos mains.* M. Michel Idrac abandonne le titre « A l'ombre des mosquées », retenu à notre registre, et nous prie d'y inscrire — s'il a la priorité — le titre « Des Minarets, des fleurs, du sang ».

Et dans *l'Intran* du 9 juin :

M. Maurice Barret désire retenir les titres suivants s'ils sont libres : « Paris capitale de la folie » et « le Siècle n° 20 ».

Ces initiatives de la presse parisienne sont des plus louables et méritent d'être encouragées, car elles rendent des services appréciables aux écrivains consciencieux, désireux de respecter les droits du voisin; mais elles ne peuvent être qu'un procédé de fortune dont l'utilité est forcément restreinte à la clientèle de chaque journal, et il nous semble que le législateur pourrait s'en inspirer pour essayer d'organiser un dépôt officiel des Titres, non pas des titres revendiqués avant édition, mais de ceux déjà publiés.

I

TEXTES APPLICABLES

En l'état actuel de notre législation, quels sont les textes de loi qui permettent aux écrivains d'acquérir des droits d'exclusivité sur les titres de leurs ouvrages?

La réponse à cette question est bien simple. Aucune loi n'a visé d'une façon spéciale les titres des ouvrages littéraires ou dramatiques et, en présence du silence du législateur, force a été à la jurisprudence de créer un « modus vivendi » en protégeant le titre tantôt comme une enseigne, tantôt comme une création de l'esprit qui est défendue comme l'ouvrage lui-même par le décret du 19 juillet 1793, lequel est ainsi conçu :

Article premier. — Les auteurs d'écrits en tout genre, les compositeurs de musique, les architectes, les statuaires (ces derniers ont été ajoutés par la loi du 11 mars 1902), les peintres et dessinateurs, qui feront graver des tableaux ou dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Article 2. — Leurs héritiers ou concessionnaires jouiront

du même droit pendant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Tout le monde sait que ce dernier délai a été porté à vingt ans en 1844, à trente ans en 1854 et enfin à cinquante ans par la loi du 14 juillet 1866, qui constitue le régime actuel.

Ajoutons à ces lois le décret du 13 janvier 1791, qui ordonnait la confiscation au profit des auteurs des recettes de toutes représentations données sans leur consentement formel et par écrit.

Ajoutons-y l'article 425 du Code pénal, qui permet de poursuivre en police correctionnelle les contrefacteurs, et l'article 1382 du Code civil, qui permet d'obtenir devant les tribunaux des dommages-intérêts et toutes autres réparations utiles du préjudice causé par la concurrence déloyale et nous aurons tout l'arsenal des lois protectrices de la propriété littéraire.

Aucun de ces textes ne parle des titres, et deux théories juridiques sont en présence sur la nature des droits que l'on peut acquérir sur cette partie de la production littéraire.

La première en date s'appuie sur l'autorité de Pouillet, l'un des jurisconsultes les plus éminents en matière de propriété industrielle, littéraire et artistique; elle considère le titre comme une enseigne sur laquelle l'écrivain n'a pas de droits d'auteur, mais qui est protégée contre les actes de concurrence déloyale.

La seconde, qui paraît être celle de la jurisprudence en son dernier état, ne protège le titre que lorsqu'il est une création de l'esprit.

A dire vrai, les deux théories chevauchent parfois l'une sur l'autre, et, si le législateur se décidait à créer le statut légal du titre, il devrait s'inspirer de ces diverses conceptions juridiques qui, toutes les deux, ont leur justification dans la défense des intérêts les plus légitimes.

C'est ce que nous allons essayer de démontrer en rappelant d'abord les principes, puis le fait, c'est-à-dire les décisions de la jurisprudence les plus intéressantes en pareille matière.

II

LE TITRE CONSIDÉRÉ COMME UNE ENSEIGNE

« Envisagé en lui-même et séparément de l'œuvre qu'il sert à désigner, le titre, déclare Pouillet, ne saurait être assimilé à un écrit, à une production de l'esprit et les dispositions de la loi sur la propriété littéraire ne s'y appliquent pas. » Il constituerait, d'après cet auteur, une propriété « sui generis », analogue à celle de l'enseigne ou à la marque de fabrique et ne serait protégé que contre les actes de concurrence déloyale commis par toutes personnes essayant de faire naître une confusion avec un produit ou une marque en vogue pour s'emparer de la clientèle (2).

Ainsi la possibilité de la confusion et l'existence d'un préjudice pour le premier auteur, telles seront les conditions nécessaires pour pouvoir saisir les tribunaux civils et leur demander des indemnités pécuniaires et des défenses sous astreinte de faire usage du titre usurpé.

Peu importeront les combinaisons de mots plus ou moins ingénieuses, il n'y aura pas à rechercher si le titre évoque de près ou de loin le sujet de l'ouvrage, s'il est composé avec un nom commun ou avec un nom propre.

(2) Voir sur la question du titre :
1° Dalloz, *Répert. prat.* V° Propriété littéraire, N° 9.
2° *Pandectes françaises*, eod. V°, Nos 642, 1.305.
3° Léon Bérard : *Du caractère personnel de certains droits.*
4° Lyon-Caen : *La propriété littéraire et artistique.*
5° André Hesse : *Code pratique du théâtre.*
6° F. Izouard : *Le Cinéma et le droit d'auteur.*
7° Pierre Masse : *Le droit moral de l'auteur.*
8° Pouillet : *Dictionnaire de la propriété industrielle littéraire et artist.*
9° Pouillet, Maillard et Claro : *Traité de la propriété littéraire*, 3e éd.
10° Vaunois : *Propriété internat. des œuvres littéraires.*

Le Rhin et *Paris,* qui sont les titres de livres de voyage et d'histoire de Victor Hugo un peu oubliés, auront droit à la même protection que *l'Art d'être grand-père, les Quatre Vents de l'Esprit ou le Dernier jour d'un Condamné,* du même auteur. Il en serait de même pour *la Terre* et *la Faute de l'abbé Mouret,* dans l'œuvre de Zola. Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini.

Mais ces quelques noms sont assez typiques et suffisent pour montrer combien il est choquant de faire dépendre la protection du titre du nombre de mots qui le compo-sent.

On pourrait citer plus de cent ouvrages tels que *l'Etape, l'Emigré, le Disciple,* ou *l'Aiglon,* dont le titre est formé d'un seul nom emprunté au langage courant et qui cependant ont eu un tel succès qu'il ne pourrait être usurpé sans provoquer des protestations unanimes dans le monde des Lettres.

Ainsi, en appliquant cette théorie, la protection du titre dépendra d'une question de fait et non d'une question de droit, et le demandeur en dommages-intérêts n'aura qu'à prouver deux choses :

1° qu'il a été le premier à faire usage de son titre pour un ouvrage littéraire de la même catégorie (roman, histoire, poésie, voyages, etc.);

2° que l'usurpation de ce titre lui cause un préjudice.

La jurisprudence a fait de nombreuses applications de cette théorie. Parmi les décisions les plus intéressantes, nous pouvons citer les suivantes :

1° *Tribunal civil de la Seine,* 27 *janvier* 1869. *Affaire Gonzalès contre de Bréhat et Michel Lévy.*

En 1847, Emmanuel Gonzalès avait publié sous le titre *Le Chasseur d'hommes* un roman historique se rattachant à l'époque de Concini, édité par de Potter et réédité vers 1865 par une autre maison.

En 1868, de Bréhat publie sous le même titre, chez Michel Lévy, des récits de chasse et de voyage. Gonzalès

lui demande de changer de titre et, sur son refus, l'assigne devant le Tribunal de la Seine, en dommages-intérêts, saisie et suppression de titre.

Le Tribunal, sous la présidence de M. Delesvaux, l'a débouté de sa demande dans les termes suivants :

Attendu que le seul fait par un auteur de donner pour titre à l'un de ses ouvrages un mot ou un membre de phrase déterminée ne peut suffire pour lui assurer un droit de propriété exclusif sur des expressions d'un usage commun, que la similitude et même l'identité du titre entre des ouvrages d'auteurs différents sont inévitables en fait, *qu'elles ont, de tout temps, été admises dans les usages littéraires,* que la coutume constante en librairie de faire précéder, dans les catalogues, le nom de l'ouvrage par celui de l'auteur est la suite et le correctif nécessaire de cet état de choses...

Que le point de savoir si cette adoption pour un ouvrage ancien a ou non un caractère licite est une question de fait subordonnée aux circonstances et soumise à l'appréciation du Juge;

Qu'il est nécessaire pour que l'action du demandeur soit fondée qu'une confusion soit possible dans l'esprit du public et qu'il soit justifié d'un préjudice; que dans l'espèce actuelle cette preuve n'est pas faite.

(Jugement rapporté au Pataille, 1869, 44.)

2° *Jugement du Tribunal de Commerce de la Seine du 27 décembre* 1906. *Affaire Decourcelle contre Urban Trading et Cie.*

Ce jugement a été rendu à l'occasion de l'un des premiers conflits entre le cinéma alors débutant (vires acquirit...) et le théâtre de l'Ambigu où *les Deux Gosses* poursuivaient leur carrière triomphale. Profitant de la célébrité de ce titre, la Société Urban Trading avait fait paraître un film qui ne rappelait d'ailleurs en aucune manière les aventures dramatiques et touchantes de Fanfan et Claudinet, les deux héros de l'œuvre de Decourcelle.

Voici en quels termes les juges consulaires ont sanctionné les droits de l'écrivain, dont les drames populaires ont fait couler tant de larmes :

Attendu que le droit d'auteur s'étend au titre donné à l'œuvre, puisqu'il l'individualise et permet de la distinguer des œuvres similaires.

Attendu que le titre sous lequel un auteur a fait représenter une pièce de théâtre dont le succès a eu un grand retentissement, constitue en quelque sorte l'enseigne que l'auteur a donnée à son œuvre et sous laquelle il l'a fait connaître.

Par ces motifs... fait défense, etc. (Jugement rapporté par la *Gazette des Tribunaux* du 6-2-1907 et par le *Droit d'Auteur* 1907, p. 120.)

Cette assimilation du titre à une enseigne est encore plus justifiée pour les revues et autres périodiques, qui, de tout temps, se sont défendues avec une extrême rigueur contre toutes usurpations de leur titre ou même de titres similaires pouvant créer une confusion dans l'esprit du lecteur. Dans cet ordre d'idées, nous pouvons citer les décisions suivantes :

Jugement 1re Chambre Seine 29 nov. 1911. Affaire Revue des Deux Mondes contre Revue financière des Deux Mondes.

Le Directeur d'une revue, dit le Tribunal (sur conclusions conformes de M. le Substitut Mornet) qui a pris le titre de *Revue financière des Deux Mondes* porte une atteinte à la propriété de la Société exploitant la *Revue des Deux Mondes* et doit être condamné à la suppression des mots « des Deux Mondes » dans son titre, et sur les prospectus, lettres et adresses télégraphiques.

(*Gazette du Palais* 1911, 2, 428.)

En ce qui concerne les titres de journaux, la publication du premier numéro devant être précédée d'un dépôt au Parquet avec déclarations du titre et du nom du gé-

rant et de l'imprimeur (art. 7, loi 29 juillet 1881), le titre appartient au premier déposant, et, lorsque deux journaux déposent le même titre le même jour, il appartient à celui qui publie le premier le numéro un. (Jugement Commerce Seine, 14 octobre 1881, affaire Guitton. *Annales propriété littéraire* 1881, p. 319.)

Le titre d'un journal étant une véritable firme commerciale et financière dont l'usurpation léserait des intérêts considérables, les tribunaux se sont toujours montrés extrêmement sévères pour interdire les usurpations même partielles, c'est-à-dire l'emploi de titres pouvant faire naître la confusion avec celui qui a la priorité de publication. C'est ainsi qu'ils ont ordonné la suppression du titre dans les procès engagés par les journaux suivants :

1° *Les Petites Affiches* contre *les Petites Affiches du Commerce et de l'Industrie.* Jugement Commerce Seine, 14-2-1834, Sirey 34-2-257.

2° *La Mode* contre *la Mode de Paris.* Arrêt Paris 1-2-1834. Sirey 34-2-257.

3° *Le Journal des Débats* contre *le Journal des Débats industriels et littéraires.*

4° *Le Magasin des demoiselles* contre *Le Magasin des dames, moniteur des demoiselles.* Arrêt Paris, 8 août 1853.

5° *Le Figaro* contre *Figaro-Revue.* Jugement Seine 6 mai 1859.

6° *Le Moniteur officiel* contre *le Moniteur universel.* Jugement Commerce Seine 28-10-1868. Sirey 69-2-121.

7° *Le Citoyen de Marseille* contre *le Citoyen de Paris.* Jugement Commerce Seine 31 mars 1881. Dalloz 82-3-95.

Pour ces deux journaux, nous avouons que les magistrats consulaires de la Seine nous paraissent avoir été un peu loin dans la voie de la protection, étant donné les 800 kilomètres qui séparaient les deux rivaux.

8° Enfin, signalons une dernière décision du même tribunal du 18 juillet 1885 déclarant qu'il y avait possibilité de confusion entre le journal *L'Orchestre* et celui intitulé *le Monsieur de l'Orchestre* dont la suppression a été ordonnée.

En sens contraire, et ceci montre le manque d'uniformité de la jurisprudence, nous pouvons citer les décisions suivantes dans lesquelles les tribunaux ont décidé qu'il n'y avait pas d'usurpation.

9° *Annuaire de la Noblesse* et *Almanach de la Noblesse*. Arrêt Paris 28 juin 1827.

10° *Le Journal des Finances* et *le Moniteur des Finances*. Jugement Commerce Seine 13 octobre 1859.

11° *Le Figaro* et *Le Petit Figaro*. Jugement Commerce Seine 7 juin 1876.

12° *Le Moniteur du Puy-de-Dôme* et *le Journal du Puy-de-Dôme*. Arrêt Riom 27 août 1874.

Arrivons maintenant à la deuxième théorie, celle qui assimile le titre à une création de l'esprit et ne le protège que s'il réalise la condition d'originalité.

III

LE TITRE CONSIDÉRÉ COMME UNE CRÉATION DE L'ESPRIT PROTÉGÉE PAR LE DÉCRET DU 19 JUILLET 1793

Cette théorie, qui paraît avoir inspiré les dernières décisions de la Jurisprudence, et en particulier celle de la 3e Chambre relative à *la Marche Funèbre,* est moins simpliste et moins pratique en ses effets que la précédente. Mais elle trouve sa justification dans des considérations juridiques non dépourvues d'intérêts.

Quelle est, en effet, la base de la propriété littéraire ou artistique?

C'est la création. Seul est susceptible d'un droit privatif de propriété au profit de son auteur l'ouvrage qui représente une création de l'esprit humain.

Sans doute les tribunaux se montrent-ils assez généreux à l'égard des compilateurs qui fabriquent, bien souvent à coups de ciseau, des annuaires, almanachs ou catalogues, mais ils ne leur reconnaissent des droits d'auteur sur les ouvrages de cette catégorie que lorsque le groupement des matériaux, leur présentation est faite avec un caractère de nouveauté qui représente un travail de l'esprit. (En ce sens, Seine 9 mai 1844, Cassation Ch. Requêtes 15 mai 1878.)

Appliquant ces principes à la question du Titre, on déclare que seuls seront susceptibles d'être protégés par le décret de 1793 ceux qui présenteront les trois caractères suivants :

1° la spécialité;
2° la nouveauté;
3° l'originalité.

La spécialité du titre, c'est son individualisation avec un ouvrage unique par opposition aux titres génériques désignant nécessairement tout un groupe d'ouvrages, tels qu'*Histoire de France, Géographie de l'Europe, Manuel de procédure*, etc., etc.

La nouveauté, c'est-à-dire l'absence d'antériorité au profit d'un autre auteur. Sur ce point, nous nous sommes déjà expliqué au début de cet article.

L'originalité, c'est la pierre d'achoppement de tous les écrivains, en particulier des romanciers, qui voudraient monopoliser leur titre. A ceux-là, on dit : si vous voulez acquérir un droit privatif, abstenez-vous des titres courts empruntés au langage courant et, si vous prenez un nom propre, choisissez de préférence celui d'une héroïne ou d'un héros créés par votre imagination qui vous devront toute leur gloire, *Dosia, Sibylle, Axelle* ou *Topaze*, et non ceux de personnages historiques, *Mirabeau* ou *Lamartine*, déjà acquis par le Domaine public.

Composez plutôt votre titre avec une combinaison de mots faisant image et représentant comme une synthèse

de votre œuvre, tels que *La Robe de laine, La Colline inspirée, Sous l'œil des Barbares, Du Sang, de la volupté et de la mort, Le Démon de Midi, Mon cœur au ralenti,* et vous aurez droit non plus seulement à la protection de l'article 1382 du Code civil qui exige la preuve du préjudice, mais encore à celle du décret de 1793, qui donne à l'auteur un droit de propriété exclusif sur sa création.

Plus heureux que les écrivains ayant placé leur enfant sous le vocable bref d'un mot unique emprunté au langage de tous les jours, tels que *la Terre, le Feu* ou *le Voleur,* ceux de la seconde catégorie bénéficieront d'une superprotection (que l'on nous pardonne ce néologisme) et, jusqu'à leur mort, pourront empêcher l'usurpation de ce titre, non seulement par d'autres romanciers, mais encore par des vaudevillistes ou par des fabricants de scénarios à l'usage du cinéma.

Ils auront ces droits redoutables toute leur vie durant; pendant un demi-siècle après leur mort, leurs héritiers pourront les exercer et, alors même que l'œuvre primitive serait tombée dans l'oubli et n'existerait plus en librairie, ils pourront assigner devant les tribunaux et exiger la suppression du titre donné à d'autres ouvrages.

On comprend que les tribunaux se montrent exigeants pour accorder des droits si exorbitants, et nous ne saurions mieux faire que de reproduire les passages essentiels du jugement très fortement motivé rendu le 13 avril dernier par la 3e Chambre dans l'affaire de *La Marche Funèbre,* sous la présidence de M. Munsch, jurisconsulte particulièrement averti en matière de propriété littéraire.

Attendu que le titre (pour être original et protégé par la loi de 1793) ne doit pas consister en un simple mot puisé dans le dictionnaire, même si, par une déformation voulue et recherchée de l'auteur, ce mot devait s'entendre dans un autre sens que celui qui lui est attribué par le langage courant, qu'il ne saurait, en effet, dépendre du caprice ou de l'imagination d'un écrivain de soustraire du domaine public

un simple terme sous le prétexte qu'il en fait le premier un emploi dévié de son sens ordinaire.

Cette théorie assez rigoureuse, car elle tendrait à ne reconnaître aucun droit privatif de propriété sur des titres tels que *les Corbeaux* d'Henry Becque, *l'Acheteuse* de Steve Passeur ou *la Prisonnière* de Bourdet avec le sens spécial donné aux noms qui les composent, est inspirée par le désir de protéger le domaine public et d'éviter les accaparements de certains mots d'un usage courant.

Il faut reconnaître que le choix d'un titre n'appartenant à personne deviendrait bien difficile au bout d'une ou deux générations si chaque auteur avait un droit viager d'exclusivité sur des mots ou des expressions familières comme *l'Enfant, la Mère, la Femme, l'Or, la Veine, l'Amour, la Proie* et toute la kyrielle des titres courts composés d'un nom commun.

IV

LES CONTRADICTIONS DE LA JURISPRUDENCE

En ce qui concerne le groupement des mots choisis comme titre d'un ouvrage littéraire ou dramatique, le droit souverain d'appréciation de leur originalité accordé aux tribunaux aboutit parfois à des résultats contradictoires, au moins en apparence. C'est ainsi que les titres suivants ont été protégés : *L'Amour buissonnier, l'Empereur s'amuse, le Fils de Lagardère, les Vingt-huit jours d'un réserviste, Gueule d'Amour,* tandis que les mêmes tribunaux ont refusé de reconnaître l'originalité d'autres titres tels que : *Le Feu, la Marche funèbre, la Lutte pour la vie, la Chasse au bonheur, la Gueuse, le Bossu, la Nursery.*

Pourquoi ceux-ci et pas ceux-là? Par suite de quelles circonstances de fait *Le Fils de Lagardère,* par exemple, a-t-il été déclaré « dignus intrare » parmi la troupe des

élus, tandis que *La Lutte pour la Vie* était rejetée parmi les réprouvés?

Pour permettre au lecteur de faire lui-même ses recherches et de remonter aux sources, nous allons donner des références.

L'Amour Buissonnier. Un jugement de la 1re Chambre du Tribunal de la Seine du 23 février 1917, rendu sous la présidence de M. Dreyfus, aujourd'hui premier Président de la Cour de Paris (voir le journal *Le Temps* du 25-2-1917) a déclaré que ce titre était nouveau, original et susceptible d'un droit privatif de propriété au profit de Romain Coolus, auteur de la comédie représentée en 1913, et ne pouvait être usurpé par le cinéma des Folies-Dramatiques, auquel le jugement a fait défense d'en faire usage.

L'Empereur s'amuse. Même décision que la précédente par la 3e Chambre du Tribunal de la Seine, le 13-1-1911, après plaidoiries de Mes Laborie, Bernardeau et Chabot, à l'occasion de l'usurpation de ce titre employé pour la première fois par Laurent dans un roman-feuilleton publié par le *Matin* et pour la deuxième fois par Meynet et Jaillot, auteurs d'une opérette jouée à «Parisiana».

Attendu, dit le Tribunal, que la loi du 19 juillet 1793 qui assure la protection de la propriété littéraire doit être appliquée sans réserve lorsqu'il y a de la part de l'auteur un travail de l'esprit qui lui est propre, si minime fût-il...

Le Fils de Lagardère. Un jugement de la 3e Chambre du Tribunal de la Seine du 5 novembre 1910 rendu en faveur de Paul Féval, fils de l'auteur du *Bossu,* a déclaré que ce titre donné par lui à un roman et à un drame était un titre original susceptible de protection contre une usurpation par le film.

Les 28 jours d'un Réserviste. Un arrêt de la 1re Chambre de la Cour de Paris du 24 novembre 1886, rendu par M. le premier Président Périvier après plaidoirie de

M[es] Masse et Georges Fabre, a condamné sous astreinte Amie et Calmann-Lévy à supprimer ce titre sur la première page d'un roman publié en 1881, vu les droits d'antériorité de Vanier qui avait publié sous ce même titre un livre ayant eu de nombreuses éditions. (Arrêt reproduit au Dalloz, 1887, 2, 194.)

Gueule d'Amour. Un jugement de la 3[e] Chambre du 11 juillet 1928, rendu sous la présidence de M. Grenet après plaidoiries de M[es] Pinganaud, Raulet et Maurice Garçon, a déclaré que ce titre était la propriété de Mme Anne Armandy comme en ayant fait usage la première.

Attendu, dit le jugement, que le titre consistant dans une combinaison de mots doit être tenu pour une œuvre véritable de création et doit, par suite, être susceptible d'appropriation privatrice...

En conséquence, fait défense à André Beucler de se servir de ce titre, déjà donné par la dame Anne Armandy à son roman. (Voir ce jugement, *Revue des grands procès contemporains*, 1930, p. 287.)

En réalité, dans cette affaire le véritable point litigieux n'était pas de rechercher si les trois mots « Gueule d'Amour » représentaient une création de l'esprit — des deux côtés de la barre on s'accordait à le reconnaître; mais il fallait rechercher qui en avait la priorité. D'un côté, Mme Armandy avait annoncé son roman et son titre le 27 novembre 1925 par la voie de la presse; depuis le 18 novembre son manuscrit était entre les mains d'une maison d'édition qui l'avait refusé et, par suite de divers avatars bien connus de tous les débutants, le livre n'était sorti des presses de la maison Baudinière que le 7 mars 1927, alors que, dans l'intervalle, un auteur plus connu, M. André Beucler, avait fait sortir des presses de la librairie Gallimard, le 29 octobre 1926, un nouveau roman d'une conception nettement différente, mais portant le même titre *Gueule d'Amour.*

Inde iræ, — procès et jugement dans lequel le Tribunal, statuant pour la première fois sur cette délicate question de priorité, a décidé qu'elle était acquise non au premier éditeur, mais à l'écrivain qui, le premier, avait créé une œuvre littéraire sous un titre déterminé et l'avait déposée entre les mains d'un éditeur.

Voici pour les titres protégés.

Arrivons maintenant à ceux qui ont été déclarés non susceptibles de créer un droit de propriété au profit de l'auteur.

Le Feu de Barbusse, qui est une des œuvres de guerre les plus puissantes par son réalisme et sa sincérité, a été déclaré titre banal, — motif pris, disait le jugement, de ce qu'il était composé d'une expression familière et courante employée depuis plusieurs siècles pour symboliser la guerre et les combats : « Recevoir le baptême du feu », « Avoir l'épreuve du feu ».

Le jugement rendu par la 3e Chambre le 10 janvier 1928 sous la présidence de M. Grenet, malgré une remarquable plaidoirie de Me Ernest-Charles, a débouté M. Barbusse de ses demandes en dommages-intérêts et suppression de titre engagées par lui contre une firme cinématographique qui n'avait pas craint de donner le même titre à un film de guerre ayant la même inspiration réaliste que l'œuvre du romancier soldat. (Jugement reproduit par les *Annales de la propriété littéraire,* 1928, I, 114.)

Dans le même sens, nous pourrions citer le jugement de la 3e Chambre du 26 juin 1929, qui a débouté Mme Rosemonde Gérard et M. Maurice Rostand de leur demande en dommages-intérêts et suppression de titre contre MM. Renoir et Tedesco, directeur du Vieux-Colombier, au sujet du film *La petite Marchande d'allumettes,* inspiré du conte lyrique joué en 1924 à l'Opéra-Comique sur musique de Tiarko Richepin.

Le Tribunal a estimé que le film et le conte lyrique n'avaient d'autres analogies que leur commune inspira-

tion par l'œuvre d'Andersen tombée dans le domaine public.

La Marche funèbre. Jugement 3e Chambre du 13 avril 1931. A notre connaissance, il n'a été publié encore par aucune revue juridique, mais les grands quotidiens en ont donné des extraits.

La Lutte pour la vie. Un jugement de la 1re Chambre du Tribunal de la Seine du 24 janvier 1917, statuant sur une demande en suppression de titre faite par M. Daudet contre la Société Pathé et Cie et MM. Zecca et Leprince à propos de la projection d'un film intitulé *La Lutte pour la vie,* a déclaré que ce titre, employé en 1889 par Alphonse Daudet dans un roman, puis dans une pièce de théâtre, était un titre banal emprunté au langage courant et ne pouvant créer à son profit un droit exclusif de propriété.

Le Tribunal a rejeté la demande en dommages-intérêts et suppression de titre en constatant, d'autre part, que le demandeur ne rapportait la preuve d'aucune concurrence déloyale et d'aucun préjudice, la dernière représentation de l'œuvre de Daudet remontant à 1905.

La Chasse au bonheur. Un arrêt de la 4e Chambre de la Cour de Paris rendu en 1919 a rejeté la demande en suppression de titre et dommages-intérêts formée par Mme Erlanger, auteur d'un roman publié sous ce titre, contre M. A. Séché, qui avait publié après elle, sous le même titre, un ouvrage consacré à Stendhal et contenant des extraits de cet auteur, sous la plume duquel cette expression revenait d'une façon habituelle.

Après avoir gagné son procès en 1re instance, Mme Erlanger l'a perdu en appel, motifs pris, comme on dit au Palais, 1° de ce qu'aucune confusion ne pouvait exister entre des œuvres littéraires appartenant à des genres différents; 2° de ce qu'elle n'avait pas elle-même la priorité du titre employé autrefois par Decourcelle.

La Nursery, titre d'un recueil de morceaux de musique

enfantine. Un arrêt de la 4e Chambre de la Cour de Paris du 17 décembre 1928 a déclaré que ces mots constituaient un titre banal non susceptible d'appropriation.

La Gueuse de Jules Mary, roman publié en 1911 par le *Petit Parisien* et porté au théâtre sous le même nom vers la fin de la même année. En 1917, la société française des films et cinématographes L'Eclair publiait un film sous le même titre. Sur poursuites du romancier, le Tribunal, par jugement de la 1re Chambre en date du 24-1-1917, a déclaré que le titre était banal, étant emprunté au langage courant et a rejeté la demande de suppression de titre en allouant cependant un franc de dommages-intérêts. (Jugement reproduit par la *Gazette des Tribunaux* du 28 mars 1918.)

Le Bossu de Paul Féval n'a pas eu plus de succès devant la 3e Chambre que *la Gueuse* de Jules Mary devant la 1re. En 1910, Paul Féval, fils de l'auteur du *Bossu*, avait assigné devant le Tribunal de la Seine, aux fins de suppression de titre et condamnation à des dommages-intérêts, la compagnie des phonographes qui faisait passer sur les boulevards un film intitulé *Le Bossu*.

Le Tribunal, par jugement de la 3e Chambre du 4-2-1911, a déclaré que le titre était banal et ne pouvait être protégé, même lorsque le succès l'avait consacré.

Attendu, disait le Tribunal, que subordonner la protection de la loi de 1793 à l'appréciation de la faveur ou de la défaveur qui a accueilli l'œuvre serait tomber dans l'arbitraire, alors que la distinction entre la banalité et l'originalité du titre est, en soi, chose assez aisée.

V

CONCLUSIONS

Nous en avons fini avec ces citations de jurisprudence et nous avons hâte de conclure.

En définitive un titre dont un auteur a la priorité dans

une catégorie d'ouvrages, roman, histoire, voyage, est toujours protégé contre la concurrence déloyale sans avoir à rechercher s'il est court ou long, original ou banal. Il suffit de prouver la possibilité de la confusion entre deux ouvrages similaires et le préjudice éventuel.

Mais pour protéger le titre contre l'usurpation dans des ouvrages de catégorie différente, par exemple pour empêcher de donner à un film ou à une pièce de théâtre le titre d'un roman en vogue, il faut recourir à la seconde théorie, celle du titre considéré comme une création de l'esprit et sur lequel l'auteur a un droit de propriété privatif.

Pour cette seconde protection, qui est la plus efficace, le régime actuel est fait d'incertitude et d'imprécision, puisqu'elle dépend du pouvoir discrétionnaire d'appréciation du Juge, et de sa décision sur l'originalité du titre. Il ne peut d'ailleurs en être autrement et, dans ces conflits de propriété littéraire où les questions de rivalité professionnelle jouent leur rôle, les écrivains préfèrent bien souvent être jugés par des magistrats plutôt que de s'en remettre à l'arbitrage de leurs pairs. (Voyez procès Courteline contre Pierre Veber et tant d'autres.)

Le législateur pourrait-il modifier ce régime et donner aux écrivains, je ne dirais pas plus de garanties (l'auteur de ces lignes serait le dernier à vouloir limiter les prérogatives du pouvoir judiciaire), mais plus de précision dans l'affirmation de leurs droits? C'est là ce que nous tâcherons d'examiner dans une seconde étude où nous exposerons, du point de vue juridique, les réformes qui pourraient être suggérées au législateur dans le double but de faciliter la découverte des antériorités avant la sortie des presses, et d'empêcher le braconnage littéraire et surtout cinématographique qui, trop souvent, permet de porter à la scène ou sur l'écran les titres de romans consacrés par le succès.

JEAN BASTIER.

LES FOURRIERS DE LÉNINE

—

I

Le 17/30 décembre 1916, à huit heures du soir, un train quittait la gare de Varsovie, à Pétrograd, et, après s'être aiguillé lentement à travers un réseau de voies chargées de locomotives fumantes et de rames de matériel, prenait à vive allure la direction de Gatchina. Le temps était doux, trois à quatre réaumur au-dessous de zéro; une neige rare tombait par légers flocons, que l'on voyait danser comme des papillons dans les cônes lumineux des lampadaires. Le train se composait d'une vingtaine de beaux et longs wagons, dont chacun était timbré à l'écusson de la Croix-Rouge. Leur intérieur était bondé de caisses, de colis, de piles de linge et de vêtements, qui ne laissaient entre leurs rangées que d'étroits passages. Quelques-uns présentaient un aspect plus particulier : l'un était aménagé en salle de chirurgie; un autre, garni de produits chimiques, servait de pharmacie; un troisième comportait une cuisine et une buanderie; il y avait un wagon-réfectoire, un wagon-dortoir, un wagon-bibliothèque. Une douzaine d'infirmières et autant de soldats-infirmiers composaient le personnel sanitaire. Ce convoi qui glissait ainsi dans la nuit, en direction du sud, emportait aussi, dans les personnes de son commandant, le député Pourichkévitch, de son chirurgien-chef, le docteur Lazowert, et du capitaine d'Etat-major André Liapounof, trois des assassins de Raspoutine.

Signalée dès le début de la matinée, la disparition du célèbre thaumaturge avait soulevé un émoi considérable, et le bruit de sa mort, qui s'était propagé dans la journée, bien qu'aucune preuve certaine n'en eût encore été donnée, avait mis en ébullition toutes les têtes de la capitale. Aux fureurs déchaînées à Tsarskoïé-Sélo répondaient les jubilations de la foule, et à l'affolement de la police répliquait l'allégresse non déguisée de la société, des milieux intellectuels et de la Douma. C'était le plus grand événement, semblait-il, survenu depuis le début de la guerre, et plus que les soubresauts de la politique, les scandales du régime ou les désastres du front, l'exécution de l'abject moujik sibérien, devenu tout-puissant par la funeste conjonction des machinations ennemies et de l'aberration humaine, agitait les esprits et surexcitait les passions. Que cet acte de haute justice et de défense patriotique dût amener à bref délai, pour le salut de la Russie, d'importants changements dans le gouvernement, dans les déterminations du souverain et jusque dans les résultats de la guerre, c'était ce que nul ne mettait en doute et moins que quiconque le trio de généreux vengeurs dont le bras s'était armé pour cette sainte cause. Mais pour le moment, accablés par la fatigue et les terribles émotions de cette journée tragique, les trois meurtriers dormaient profondément, tandis que le train qui les éloignait de Pétrograd roulait et dévorait les verstes.

Eveillée, par contre, bien qu'elle eût éprouvé elle aussi toutes les angoisses du drame, une quatrième personne, parmi celles qu'emmenait vers sa lointaine destination l'hôpital ambulant, comptait avec une mortelle impatience les minutes, les heures qui augmentaient progressivement la distance entre le précieux convoi et la zone dangereuse de la capitale. Ne pouvant dormir, elle supputait les chances qu'avait le train d'échapper à la vindicte impériale, et, au lieu de chercher dans le sommeil

le repos de ses nerfs, elle revivait l'odieuse aventure qui avait souillé son printemps et brisé son bonheur. C'était la jeune princesse Nadiejda Ivanovna Ossinina, une des infirmières de Pourichkévitch.

Quelle histoire que la sienne! Pendant que le train courait à travers les plaines neigeuses et que les deux Ourses brillaient de toutes leurs étoiles dans le ciel arctique, elle se remémorait cette journée d'août 1914, à Péterhof, où, au moment de partir pour le front, son cousin par alliance, le lieutenant André Liapounof, qu'elle aimait secrètement, l'avait demandée en mariage. A la veille de la grande séparation, les deux jeunes gens s'étaient fiancés. Non que ce projet d'union ne fût de nature à susciter de graves difficultés du côté de la famille de la jeune fille. Très entichée de Raspoutine et complètement inféodée au cercle de ses adoratrices, la mère de Nadiejda Ivanovna, la princesse Ossinine, avait promis la main de sa fille à un protégé du starets, un officier perdu de dettes et de réputation, le capitaine Pronsky. Mais, décidée à disposer librement de son cœur, Nadia n'avait pas hésité à entrer en conflit avec la princesse. Elle avait résisté à ses assauts, comme aux objurgations de sa sœur aînée, la générale Iaziga, ainsi qu'à la cour insolente du capitaine Pronsky et aux pressions des amies de sa mère, toutes raspoutiniennes ferventes, parmi lesquelles figurait la fameuse Mme Vyroubof, la confidente de l'impératrice. Malade et sans volonté, son père, le vieux prince Ossinine, ne lui était d'aucun secours. Seul, un ami de la famille, le conseiller privé Pierre Pétrovitch Pétrof, qu'elle considérait comme un second père, lui était favorable; mais, brouillé avec la princesse, toujours à cause de Raspoutine, son influence sur celle-ci était réduite à rien. Heureusement que, réfugiée dans le train de Pourichkévitch, la jeune fille avait pu braver, au début, sans trop de tourments, les persécutions maternelles.

Son amour et sa résolution avaient été encore accrus par la conduite héroïque du lieutenant Liapounof. Ramassé mourant sur un des champs de bataille de la Prusse Orientale, le jeune officier, par un hasard qu'elle voulait croire providentiel, avait été recueilli dans son train. Elle l'avait soigné avec une ardeur, un dévouement qui lui avaient sans doute sauvé la vie. Elle revoyait le wagon, un de ceux qui se trouvaient en ce moment remplis d'approvisionnements, le lit, actuellement replié contre la paroi, où le blessé était demeuré pendant quinze jours à peu près sans connaissance; elle revivait les journées d'anxiété qu'elle avait passées à ce chevet, les alertes, les nuits de veille, les douleurs qu'elle percevait, alors qu'insensible et anesthésié il subissait la morsure des instruments, puis la joie dont elle avait été saisie, lorsque le docteur Lazowert lui avait dit : « Il est hors de danger. » Il avait été débarqué à Pskof, pour être traité à l'hôpital militaire de cette ville. Elle l'avait revu trois mois plus tard, complètement rétabli, à Pétrograd, où il achevait sa convalescence. Ils s'étaient de nouveau promis solennellement l'un à l'autre.

Maïs à peine l'officier était-il reparti pour l'armée, que le malheur, l'épouvantable et imprévisible malheur avait fondu sur elle. Au cours d'une fête donnée par sa mère en l'honneur de Raspoutine, la jeune fille avait commis l'imprudence de se laisser voir par le starets, qui, tombé aussitôt en arrêt devant cette proie virginale, avait signifié sa volonté de la ranger parmi ses ouailles. Révoltée, la petite princesse avait voulu fuir, se dérober par un prompt départ aux intentions de l'odieux personnage. Mais un ordre de l'impératrice, que manœuvrait à son gré l'homme de Dieu, était venu lui enjoindre de rester à Pétrograd et de se préparer à épouser le capitaine Pronsky. L'effroi de cette perspective, la menace qu'au cas de désobéissance elle sentait suspendue sur la tête de son fiancé lui avaient inspiré l'idée d'aller se

jeter aux pieds du tout-puissant moujik, dans l'espoir de le fléchir et de le gagner à sa cause. Elle avait consenti à se laisser conduire par sa mère chez le prophète.

Ce qu'avait été cette fatale visite, elle osait à peine se le rappeler. Cet appartement sale, chargé de relents de pelisses et de soupe aux poissons, cette cohue de paysannes, de filles, de moines et de policiers, ce salon louche où attendaient les solliciteurs fortunés et les gens d'affaires, cette salle à manger tapissée d'icones, pleine de femmes délirantes, qui assiégeaient de leurs exaltations le grand faune barbu à la blouse de soie et aux yeux de Christ diabolique, les chants, les danses, les prières, les sons de l'harmonium et du piano, les extases de la Vyroubova, les coups de téléphone de Tsarskoïé, tout cela tournoyait comme un songe infernal dans son souvenir effaré. Prise dans le bras despotique du starets, couverte de ses baisers velus, elle avait d'abord essayé de sourire, de mener son jeu, dont son innocence ne lui laissait pas comprendre le danger. Soudain, elle s'était sentie entraînée, emportée, tandis que des mains, des mains frénétiques, dont celles de sa mère, la poussaient dans l'antre du satyre pour recevoir l'initiation à la secte infâme. En vain avait-elle voulu crier, se débattre, sa voix s'était trouvée dominée par les cantiques, ses gestes de défense brisés par l'étreinte formidable du saint. Malgré sa résistance, elle avait été couchée violemment sur un lit, maîtrisée, forcée dans la crispation désespérée de sa chair et l'évanouissement de son être.

Cette scène s'était passée un jour de décembre 1914, et celle qui en avait été la victime avait dix-sept ans et demi.

Comment, après cette initiation dont elle avait failli mourir, la petite princesse avait pu échapper à l'abominable servitude qui lui était réservée, c'était ce qu'elle n'était jamais parvenue à comprendre. Ramenée sans connaissance chez ses parents, elle avait gardé dix jours

la chambre, déchirée et saignante, la tête perdue, le désespoir au cœur, ulcérée contre sa mère qui l'avait livrée. Dès que le médecin qui la soignait lui avait permis de sortir, elle était allée, toute en pleurs et le rouge au front, confesser son effroyable aventure au vieil ami de sa famille, Pierre Pétrovitch Pétrof. Ce qui surtout l'épouvantait, c'était la perspective de demeurer au pouvoir de l'horrible starets et de devoir épouser, de par la volonté de l'impératrice, cet ignoble capitaine Pronsky, lequel comptait sans doute faire carrière avec son déshonneur de mari. Par suite de quelle mystérieuse intervention s'était-elle trouvée délivrée de ce cauchemar, c'est ce qui était resté le secret de Pierre Pétrovitch. Le fait est qu'en quarante-huit heures Gricha avait été retourné, l'impératrice muselée et qu'au grand émoi de sa mère, la jeune fille — qui ne l'était, hélas, plus — avait pu partir pour Moscou, d'où elle avait été rejoindre son train de la Croix-Rouge, fermement résolue à ne plus remettre les pieds à Pétrograd et à ne jamais revoir aucun des siens.

Mais une fois sauvée dans sa personne, le plus terrible problème s'était posé à sa conscience désemparée, à sa fierté suppliciée. Quelle attitude devait-elle adopter désormais à l'égard de son fiancé? Quelle conduite tenir envers celui qu'elle aimait, qui l'aimait, à qui elle s'était promise et que, sans cette irréparable catastrophe, elle eût été à la veille d'épouser? Inextricable détresse d'une situation sans issue, car l'aveu qu'elle avait fait à Pierre Pétrovitch, elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas le faire à André Liapounof. Elle eût préféré mourir. Agir comme si rien ne s'était passé, reprendre la vie où elle en était avant l'épisode atroce, jouer la vile comédie de la dissimulation, du silence et de l'oubli, laisser tout ignorer à André, elle ne pouvait y songer. Trop de personnes avaient été les témoins ou les complices de son infortune. Au reste, l'attentat eût-il été commis en dehors de

toute présence et eût-elle été seule, absolument seule à le connaître, que sa dignité lui eût encore interdit d'en rejeter loin d'elle l'indélébile et flétrissant souvenir. La princesse Nadiejda Ossinine n'était plus la fiancée intacte et pure du lieutenant André Liapounof. Au lieu de la fraîcheur et de la blanche couronne d'une chaste épousée, elle ne pouvait plus lui apporter que les guirlandes saccagées d'une des vierges sacrifiées à Moloch-Raspoutine. Or, si son orgueil lui défendait d'avouer son malheur à André, son amour lui permettait moins encore de le tromper en le lui cachant. Aussi avait-elle fini, en désespoir de cause, par se résoudre à rompre tout rapport avec lui, sans un mot, sans une explication, quitte à le laisser faire sur son étrange conduite les suppositions qu'il voudrait. Tout était fini pour elle. Elle se retirait hors du monde. Sa demeure serait désormais son train sanitaire, pendant toute la durée de la guerre, et, ensuite, l'hôpital ou le couvent.

Pierre Pétrovitch, encore une fois, avait arrangé les choses. Arrangé, à vrai dire non, puisqu'elles étaient inarrangeables, mais il les avait accommodées avec une sage diplomatie, comptant sur le temps pour en atténuer la rigueur et peut-être les aplanir définitivement. En correspondance avec l'officier, il lui avait écrit que sa fiancée avait dû subir de pénibles scènes de famille, qui avaient profondément affecté son moral et ébranlé ses nerfs; que la secousse qu'elle avait reçue avait altéré sa santé, non assez gravement pour qu'il y eût lieu d'être inquiet, mais assez sensiblement pour qu'il convînt d'user de grands ménagements; que tout projet de mariage devait être provisoirement remis, tout commerce de lettres même suspendu entre elle et lui, et que jusqu'à nouvel ordre il ne devait pas tenter de la revoir; qu'au reste la jeune fille lui demeurait indéfectiblement fidèle, qu'elle l'aimait toujours, et qu'elle opposait à tous les efforts de sa mère et de sa sœur pour la marier contre son gré

une résistance invincible. Le conseiller privé entretenait ainsi la patience du malheureux Liapounof, et, tout en veillant à ce que celui-ci ne se laissât pas aller à quelque imprudence fâcheuse, il s'appliquait, en lui transmettant périodiquement des nouvelles de sa fiancée, comme en donnant aussi des siennes à la petite princesse, à maintenir entre eux un contact indirect, quelque ténu qu'il fût, et à conjurer par sa délicate entremise toute extrémité irrémédiable.

Deux années avaient ainsi passé, deux années d'incertitude, de douleur, d'attente, d'isolement pour l'un et pour l'autre. Heureusement que les conjonctures dramatiques de la guerre venaient les arracher l'un et l'autre, et pour de longues périodes, à leurs préoccupations personnelles. Dès son retour au Grand-Quartier, Liapounof, qui avait été promu capitaine, s'était trouvé accablé de travail. C'était l'époque de la campagne de Pologne et des grandes batailles pour la défense de Varsovie. Ç'avaient été ensuite les terribles revers de 1915, la crise des munitions, la retraite désastreuse, la perte de la Galicie, de la Pologne, de la Courlande. Ç'avait été la destitution du grand-duc Nicolas, victime des intrigues de la camarilla de l'impératrice, le départ du jeune capitaine, à la suite de son chef, le général Danilof, pour le XXV[e] corps d'armée, l'hiver dans les tranchées, la préparation laborieuse de l'offensive de 1916, qui finalement ne s'était pas déclanchée dans son groupe d'armées, la sensation déprimante de la guerre s'éternisant, de la victoire de plus en plus inaccessible, de la trahison installée à l'arrière et ruinant par avance tous les efforts. Pendant ce temps, Nadia roulait, roulait dans son train, tantôt s'approchant du front jusqu'à pénétrer en pleine zone des batailles, tantôt longeant pendant des semaines des lignes ferrées jusqu'à quelque centre d'évacuation, puis revenant, repartant, reparcourant dans tous les sens des étendues immenses, de l'ouest à l'est, du sud au

nord, en biais, en zigzag, traversant et retraversant vingt fois tous les gouvernements de la Russie occidentale, de Kief à Riga, du Pripet à la Moskva, avec des chargements de blessés et de malades, au milieu des gémissements, des prières, des cris, des râles, dans l'odeur du sang, du pus, du phénol et de l'éther. Deux ans avaient passé, et pas une heure, durant les intervalles de leurs travaux de guerre, ils n'avaient cessé de penser l'un à l'autre, lui pour s'impatienter, s'énerver, se ronger d'inquiétude, malgré les apaisements de Pierre Pétrovitch; elle pour nourrir l'horreur de son chagrin, dévorer son amertume, se cantonner dans son silence farouche et dans l'humiliation de sa détresse, espérant qu'une balle, un éclat d'obus ou la contagion de quelque maladie viendrait mettre un terme à sa souffrance morale et la délivrer du fardeau d'une vie qui lui était désormais insupportable.

Deux ans avaient passé... Et un jour le train de la Croix-Rouge était remonté de plus en plus vers le nord, avait dépassé Dvinsk, Pskof, Louga et, pour la première fois depuis le début de son existence errante, était revenu prendre son garage à Pétrograd. Il ramenait une cargaison de blessés qui avaient été répartis dans les hôpitaux de la capitale. Puis les infirmiers et infirmières avaient eux aussi quitté le train, heureux de profiter de vacances bien gagnées. Vidé de ses habitants, le train vagabond avait été livré à l'intendance pour être regarni, rééquipé, réapprovisionné en vue de son prochain voyage, qui devait s'effectuer au nouveau front de Roumanie, où l'on manquait de tout. Seule, Nadia n'avait pas voulu abandonner son domicile ambulant, son refuge. Qu'aurait-elle été faire ailleurs? La pensée de se retrouver à Pétrograd lui était déjà singulièrement pénible. Pouvait-elle envisager l'idée de reparaître dans la maison de ses parents, d'où elle était partie si brusquement et si pleine de ressentiment, de revoir sa mère, sa sœur? Pouvait-elle se

représenter chez ceux qui l'avaient si cruellement meurtrie, refranchir le seuil de ce somptueux hôtel de sa famille, dont tous les souvenirs lui étaient maintenant odieux, fouler de nouveau ces dalles, ces parquets, ces tapis, retraverser ces salons richement meublés, ces cabinets d'art, ces salles d'apparat, celle surtout où avait eu lieu la fête fatale qui avait été à l'origine de ses malheurs? Pouvait-elle repasser sous les regards de cette domesticité sournoise et curieuse, le mystérieux et inquiétant Stépane, le suisse chamarré, le nain Ilioucha, la vieille gouvernante Maricha, les laquais, les gens de cuisine, les filles de chambre, affronter encore l'étrange et redoutable société qui fréquentait l'hôtel, la Vyroubova, la Soukhomlinova, la princesse Dolgorouky, la baronne Koussof, la Golovina, la Tourovitch, la demoiselle d'honneur Nikitina, toute la fine fleur de la clique raspoutinienne, peut-être même le répugnant capitaine Pronsky, qui avait eu la prétention de l'épouser? Non, jamais, jamais!... Elle n'avait pas voulu davantage informer son cher Pierre Pétrovitch de sa présence à Pétrograd, au risque de l'affliger ou de l'offenser, espérant au reste qu'il n'en saurait rien, dans la honte qui l'emplissait à la pensée d'être revue par l'homme qui avait reçu la confession de son affreux secret, dans l'appréhension de l'entendre évoquer ce terrible passé, l'exhorter à l'oubli, tenter peut-être quelque rapprochement avec celui qui avait été son fiancé bien-aimé et qui ne pouvait plus l'être...

Elle n'avait pas été cependant sans percevoir du fond de sa retraite les échos de ce qui se passait à Pétrograd. C'était l'époque de la grande agitation contre le régime, des discours retentissants à la Douma, où Milioukof, Maklakof, Chingaref, Bobrinsky attaquaient le gouvernement en termes d'une violence encore inouïe jusqu'ici et où Pourichkévitch, dans une harangue enflammée, dénonçait les « forces occultes » et osait pour la pre-

mière fois stigmatiser du haut de la tribune le nom exécré de Raspoutine. Il n'était bruit que de cela dans la capitale, et le public, haletant, s'attendait à quelque événement extraordinaire, à quelque coup de théâtre qui allait éclater brusquement et changer le cours des choses. Or, un beau soir, Nadiejda Ivanovna avait vu apparaître sur le quai le long duquel était garé le train et où les attendait Pourichkévitch, quatre personnages qu'elle connaissait. L'un était le prince Félix Youssoupof. Le second était le grand-duc Dmitri Pavlovitch. Les deux autres, qui avaient traversé le wagon où elle se cachait et l'y avaient surprise, étaient le conseiller privé Pierre Pétrovitch Pétrof et le capitaine André Liapounof. La rencontre avait été émouvante, si émouvante que la petite princesse n'avait pu en soutenir le saisissement et qu'après l'échange de quelques paroles confuses, elle était tombée sans connaissance entre les bras de Pierre Pétrovitch. Quand elle était revenue à elle, André n'était plus là. Il avait rejoint ses compagnons dans le wagon-bibliothèque. Nadia avait alors appris de la bouche du conseiller privé qu'il s'agissait d'un complot pour tuer Raspoutine et que Liapounof était un des conspirateurs.

Les jours qui avaient suivi avaient soulevé dans l'âme de la jeune fille les sentiments les plus contradictoires. Une seconde réunion avait eu lieu dans le wagon-bibliothèque. Puis la date prévue pour l'exécution était survenue. Nadiejda Ivanovna avait veillé toute la nuit. A trois heures, elle avait vu arriver, tout enfiévrés, Liapounof et le grand-duc. « Le monstre n'est plus! » lui avait dit André. Ils apportaient les vêtements du starets, qu'elle les avait aidés à brûler dans le poêle de la buanderie. Puis ils étaient repartis. A six heures, Pourichkévitch, Lazowert et Liapounof étaient revenus. « C'est fini, avait dit André, le cadavre est dans la Néva. » A huit heures et demie, Pourichkévitch et Lazowert avaient

reçu une délégation de membres de la Douma, venus visiter le train, qui faisait ses derniers préparatifs de départ et se repeuplait de son personnel sanitaire. Personne ne savait rien encore. Tard dans l'après-midi seulement, les premières rumeurs concernant la disparition du starets et les recherches entreprises par la police étaient parvenues jusqu'à la gare. A huit heures, le convoi avait démarré sans incident.

C'est à tout cela que pensait la princesse Nadiejda Ivanovna Ossinina, c'est tout cela qu'elle se remémorait, tandis que le train fuyait dans la nuit sous la luminosité froide du ciel ou les légers giflements d'une neige passagère. Le convoi avait franchi sans s'arrêter Gatchina, Louga, Biélaïa. Bientôt les voies se dédoublaient, se quadruplaient, les premières lumières apparaissaient, le train ralentissait sa marche, lançait des appels, freinait, stoppait. Il était quatre heures du matin.

Sur le quai luisant d'électricité se tenaient quelques soldats en faction et deux généraux. L'un de ceux-ci, gringalet, maigrelet, la figure souffreteuse marquée de lunettes rondes et d'une moustache fripée, était le général Roussky, commandant le front Nord. L'autre, vigoureux, carré, sa belle tête pleine posée sur la large fraise d'une barbe noire commençant à s'argenter, était son chef d'état-major, le général Danilof.

— Venez-vous pour m'arrêter, Excellence? s'écria jovialement Pourichkévitch qui, réveillé en sursaut, sortait de son wagon et s'avançait vers Roussky en boutonnant sa tunique.

— Qui parle de vous arrêter, Vladimir Mitrofanovitch? répondit Roussky, dont l'œil s'éclaira, derrière ses lunettes, d'un éclair malicieux.

— Quoi, vous ne savez donc rien?... Permettez-moi de vous interroger : vous n'avez pas reçu d'ordres de Pétrograd?

— Quels ordres?... Non, je n'ai pas reçu d'ordres... je

ne sais rien... C'est même pour savoir quelque chose que je suis venu ici, à votre passage. Toute la soirée, nous avons reçu, Danilof et moi, des communications téléphoniques, qui ne provenaient, je vous l'assure, ni de Tsarskoïé, ni du ministère de la Guerre, nous informant de la disparition du trop fameux starets, disparition à laquelle, affirmait-on, vous n'étiez pas étranger... Allons, avouez, avouez donc, mon cher député!...

— J'avoue, j'avoue, du moment que vous ne me ferez pas pendre! répliqua la grosse voix joyeuse de Pourichkévitch. Mon cher général, vous avez devant vous un assassin... Deux assassins, rectifia-t-il en présentant Liapounof, qui était également descendu sur le quai pour saluer son ancien chef, le général Danilof.

— Félicitations, messieurs, sincères félicitations! fit Roussky en leur secouant la main à tous deux. Alors ce drôle a rendu sa belle âme à Dieu?

— Ou plutôt au diable, repartit Pourichkévitch, car je crois bien que sa belle âme, comme vous dites, Excellence, est actuellement en train de faire connaissance avec les premiers lèchements des flammes infernales.

— Racontez-moi l'affaire.

— Volontiers, quoique nous nous soyons engagés au secret. Mais il n'y a pas de secret pour vous, Nicolas Vladimirovitch, d'autant que ce secret ne va sans doute pas tarder à devenir celui de Polichinelle.

En termes colorés, pittoresques, non dépourvus d'un certain humour, le député fit alors cursivement le récit de l'événement. Il relata l'origine et les phases du complot, la façon dont on avait attiré Raspoutine chez Youssoupof, la tentative d'empoisonnement, le coup de revolver qui avait étendu le monstre dans le sous-sol, la résurrection du faux mort, sa fuite dans la cour, les coups de feu tirés sur lui et dont le dernier avait fini par l'abattre, puis l'enficellement du cadavre, l'expédition aux Iles et l'immersion du corps dans la Néva.

Les deux généraux écoutaient cette narration avec une attention soutenue et une joie non dissimulée.

— Et à Tsarskoïé? demanda Roussky.

— Oh! à Tsarskoïé... J'ose à peine imaginer ce qui doit s'y passer. Vous comprenez que je n'ai pas attendu d'en savoir plus long pour mettre de la distance entre Sa Majesté l'Impératrice et votre serviteur Alors, vraiment, général, vous n'avez pas reçu d'ordres?...

— Rien, vous dis-je. Et puis des ordres... des ordres... Reste à savoir si je les aurais exécutés!...

Roussky s'informa de la destination du voyage et de son itinéraire.

— Vous ferez bien d'éviter Mohilef, conseilla-t-il.

Mohilef était le siège du Grand Quartier Général de l'Empereur, qui, lui, pouvait bien avoir reçu des « ordres ».

Le train reprit sa route à cinq heures. A midi il entrait en gare de Dvinsk. Une foule d'officiers et de soldats encombraient les quais. Une longue acclamation s'éleva. Pourichkévitch se montra à la portière de son wagon. Uue ruée de jeunes officiers se bousculait vers lui, casquettes brandies.

— Hourrah! hourrah! criaient-ils. Hourrah à notre libérateur!...

Ils ne savaient d'ailleurs rien de précis. Mais la nouvelle du meurtre et les noms de Pourichkévitch, de Youssoupof, du grand-duc Dmitri volaient déjà par on ne savait quelle transmission mystérieuse à travers toute la Russie.

Pourichkévitch leur fit un discours patriotique. Il était heureux de cet enthousiasme. Il se trouvait au milieu des troupes et se sentait maintenant en sécurité.

Des scènes analogues se produisirent à tous les arrêts. Le voyage devenait triomphal. A Vitebsk, où on arriva le soir, Pourichkévitch reçut une dépêche que lui adres-

sait le député Basile Maklakof : « Youssoupof et Dmitri arrêtés. » Le lendemain, 1er janvier, à Minsk, nouvelle dépêche : « Corps retrouvé. » Mais, comme il était à prévoir, nulle part, pas plus à Minsk qu'à Vitebsk, qu'à Dvinsk, il n'y avait d'ordre de l'arrêter ou de suspendre la marche du train. Le gouvernement se méfiait évidemment de la popularité de Pourichkévitch, comme des sentiments de l'armée à l'égard de son acte, et ni l'impératrice, ni Protopopof ne se risquaient à vouloir mettre la main sur lui.

On entrait maintenant dans la région désertique et marécageuse du Pripet. Sous la chape grise du ciel se développait la monotonie infinie d'un paysage de maigres forêts, d'étangs gelés, de bras de rivières saisis par l'hiver. Pas un village, pas une izba; de loin en loin seulement, presque confondue avec le sol, une misérable hutte de charbonnier, d'où sortait un doigt de fumée, ou la cabane d'un garde-voie, qui exhibait un drapeau vert. Le terrain étant absolument impraticable aux troupes, on ne voyait pas une tranchée, pas un poste militaire, pas un soldat. Il y avait là, sur une distance de plus de deux cents verstes et une superficie de près de cinquante mille verstes carrées, une immense interruption des fronts, où la guerre, qui faisait rage partout ailleurs, n'avait pu pénétrer, repoussée par l'hostilité de la nature. C'était le domaine des bêtes, des plantes et de l'eau. La voie ferrée n'y étant pas solidement fixée, le train en sillonnait prudemment la solitude, faisant détaler devant lui des lièvres dans la neige ou s'enlever sur les champs de roseaux des vols triangulaires de canards.

Dans le wagon-bibliothèque, bondé de livres, d'albums, de tracts destinés aux soldats, André et la princesse causaient. Ils étaient assis dans un coin libre, près d'une fenêtre, presque entièrement cachés par de hautes piles de volumes. Un guéridon chargé d'une carte les séparait.

— Qu'emportez-vous là? demandait Liapounof. Il y a de quoi donner à lire à toute une division!

— Oui, les livres sont très demandés, surtout les publications illustrées. Il y a ici des récits populaires, des bylines, des almanachs, des ouvrages scolaires, des géographies, des histoires naturelles et même des alphabets, car beaucoup de nos chers soldats ne savent pas lire.

— Rien de religieux?

— Rien. Pas de catéchismes, pas de vies de saints, pas même un évangile. Vladimir Mitrofanovitch dit que la piété, c'est très bien au village, mais que cela ne vaut pas grand'chose à la guerre.

— Pas de Tolstoï, alors?

— Oh! non. En fait de grands écrivains, on a mis du Pouchkine, du Gogol, du Lermontof, du Tourguénief, mais pas de Tolstoï. Vladimir Mitrofanovitch n'aime pas Tolstoï. Il dit que Tolstoï est un auteur malsain, responsable en partie de l'esprit de rébellion, d'antimilitarisme, de défaitisme qui tend à se répandre de plus en plus dans le peuple. Tolstoï est peut-être l'homme des socialistes humanitaires, ce n'est pas celui des patriotes.

— Il a raison. Tolstoï serait du poison pour les soldats. Quel dommage pourtant qu'il soit mort! C'eût été bien curieux de voir quelle position il eût prise dans cette guerre, quelle eût été sa réaction devant l'agression allemande et l'invasion de son pays par les hordes germaniques.

— Il fût peut-être redevenu le Tolstoï de *Sébastopol* et des *Cosaques*.

Liapounof regardait la jeune princesse. Sous le couvert de cette conversation d'apparence détachée, il cherchait à palper par les antennes mystérieuses de l'âme les sentiments de celle qu'il aimait plus que sa vie et qui, cachant son trouble, lui répondait sur le même ton égal et naturel. Il ne pouvait se lasser de s'enivrer de l'enchantement de ses yeux noirs, du charme de ses bou-

cles blondes débordant la coiffe blanche, de la séduction de son sourire où flottait une mélancolie qu'il ne lui avait pas connue autrefois. L'aimait-elle toujours? Se considérait-elle encore comme sa fiancée? Comment le savoir? Derrière ce front si pur et si secret, quelles pensées s'abritaient, quelles intentions se formaient? Lui aussi avait reçu à Minsk une dépêche. Cette dépêche était de Pierre Pétrovitch. Le conseiller privé, ne doutant pas que la suppression de Raspoutine et la part que Liapounof y avaient prise n'eussent arrangé les choses, lui demandait où il en était avec Nadia, si les fiançailles avaient été renouées et si le mariage avait été décidé. Liapounof n'était pas aussi avancé. Il l'était même si peu qu'il n'avait pas encore essayé d'aborder ce sujet délicat avec la jeune fille, à qui il n'avait pas osé non plus communiquer la dépêche de Pierre Pétrovitch. Au reste, l'occasion ne s'était guère présentée à lui jusqu'ici d'avoir avec la princesse un entretien de quelque durée, tant les incidents du voyage, les réceptions aux gares, la vie intérieure du train, le contact permanent des uns ou des autres les avaient occupés, sans leur laisser la liberté de trouver un moment de solitude. L'heure était maintenant venue, et Liapounof était d'autant plus anxieux d'en profiter que le train n'allait pas tarder à atteindre la ligne de Rovno, où il lui faudrait quitter ses compagnons de voyage pour rejoindre son corps d'armée.

— Nadia, lui disait-il, — permettez-moi de vous nommer de nouveau Nadia, — vous ne sauriez croire combien je me rongeais d'inquiétude, jusqu'à me laisser aller parfois au désespoir, en pensant qu'au temps si court de notre bonheur avait succédé cette longue période de silence, d'attente, de douloureuse énigme!... Certes, je ne méconnaissais pas vos difficultés de famille, les projets que l'on avait sur vous et que notre amour dérangeait, l'animosité de votre mère contre moi... Mais ces difficultés, vous les aviez écartées si délibérément autrefois!

Comment se faisait-il qu'elles renaissaient, qu'elles s'aggravaient, au point de vous engager à suspendre tout rapport, même de correspondance, avec moi? C'est ce que je ne parvenais pas à m'expliquer... Si du moins vous m'aviez instruit de vos tribulations, de vos peines, de vos adversités, c'eût été pour moi, dans mon abandon, le plus doux réconfort, le plus précieux témoignage de constance, par le partage de nos malheurs communs... Mais rien... pas une lettre, pas une ligne de votre main venant alléger ma détresse et m'encourager à la patience... Je pouvais croire que vous m'aviez oublié, que vous vouliez me bannir de votre souvenir... Je savais pourtant le contraire... Alors pourquoi m'infligiez-vous ce supplice?... pourquoi cette navrante rupture? pourquoi cette cruauté?... Nadia, n'aviez-vous donc pas confiance en moi?...

La petite princesse essuya quelques larmes.

— Je ne pouvais pas agir autrement, murmura-t-elle.

— Votre mère avait-elle pris un tel ascendant sur vous que, faisant abnégation de vos sentiments et vous pliant à ses préventions contre moi, vous vous soyez humblement soumise aux plus irritants caprices de son despotisme?

— Oui, c'est vrai, il y avait maman, il y avait ma sœur Irina...

— Vous les braviez pourtant fort bien naguère! Je me rappelle que vous déclariez avec une belle indépendance que vous vous passeriez sans autre scrupule de leur assentiment et que vous m'épouseriez, s'il le fallait, sur le front.

— J'étais bien jeune alors.

— Vous l'êtes toujours, voyons!... Et vous ne me ferez pas croire qu'à dix-neuf ans vous ayez moins de volonté, moins de liberté de caractère qu'à dix-sept.

Il ajouta, légèrement tremblant :

— La seule chose qui puisse avoir changé, c'est votre amour pour moi.

— Il n'a pas changé, répondit-elle, les cils brillant de nouvelles larmes.

Très ému, Liapounof écarta d'un geste la petite table qui les séparait, rapprocha son escabelle de la sienne, lui prit la main.

— Je n'en ai jamais douté, dit-il. Mais alors pourquoi, Nadia, pourquoi cet amour n'a-t-il pas été plus fort que toutes les résistances que vous pouviez rencontrer du côté de vos parents?... Et encore, en parlant de vos parents, je ne songe qu'à votre mère, la princesse. Votre père, lui, mon très cher oncle, n'était pas hostile à notre mariage. Au contraire, il m'aimait. En dehors de la parenté qui nous liait, il éprouvait pour moi une réelle affection. Il voyait, j'en suis sûr, de l'œil le plus favorable notre projet d'union. Comment se fait-il que vous ne vous soyez pas appuyée sur lui, dans le conflit qui vous heurtait à votre mère? Il était votre allié... notre allié naturel.

— Hélas, non, fit la jeune fille. Vous connaissez aussi bien que moi, André... André Serguéiévitch... l'état maladif de mon pauvre père, la dépendance absolue où il se trouvait... où il se trouve à l'égard de maman, son incapacité à la contredire, sa soumission à tout ce qu'elle décide...

— C'est vrai, reconnut-il. Ne pensez-vous pas cependant, Nadia, que si vous aviez essayé de le remonter, de lui rendre un peu de volonté et de courage, de le gagner à force de tendre insistance à votre... à notre cause, de l'amener à se prononcer... Au fait, comment va-t-il, ce cher oncle? Il y a une éternité que je ne l'ai vu, que je n'ai eu de ses nouvelles...

— Je ne sais pas.

— Comment ça?... Il y a longtemps que vous ne l'avez revu?

— Très longtemps.

— Depuis quand?

— Mais à peu près comme vous... depuis deux ans environ.

— Vous n'êtes donc pas retournée à la Karavannaïa?

— Non... pas depuis ce temps-là.

— Alors, vous n'avez pas revu non plus votre mère, votre sœur?...

— Non.

— Mais alors?... alors?...

Il se mordit les lèvres. Un silence régna. Elle le regardait très troublée. Savait-il?...

Il reprit doucement, au bout de quelques minutes incertaines :

— Ne pensez-vous pas que la disparition du personnage que nous avons tué il y a trois jours ne soit de nature à modifier la situation qui nous est faite? Il exerçait, je crois, une influence aussi puissante que pernicieuse sur l'esprit de votre mère. C'était lui surtout qui mettait obstacle à nos projets de mariage. Dans notre petite sphère, cet infâme individu nous aura porté tort tout autant qu'à la Russie. Sa mort ne marquera-t-elle pas l'heure de notre délivrance, comme elle va, selon nos plus légitimes espoirs, amener celle de notre malheureux pays? Rappelez-vous... C'est dans ce wagon, dans ce wagon même où nous sommes tous deux en ce moment,... et ne voyez-vous pas là un signe d'heureux augure?... qu'a été décidé le sort du misérable... C'est dans ce wagon, moins encombré de livres qu'il ne l'est aujourd'hui, que j'ai pénétré pour la première fois il y a moins d'un mois, après vous avoir revue... Ici était assis le prince Félix... ici le grand-duc Dmitri... ici Pourichkévitch... là le docteur Lazowert... C'est ici que tout a été préparé, qu'a été réglé le dispositif de l'exécution dans tous ses détails...

Il ramena le guéridon sur lequel se trouvait une carte.

— Jusqu'à cette carte qui est restée là... le plan de Pétrograd et de ses environs... C'est sur ce plan que nous

avons étudié la topographie des lieux où nous devions opérer, les divers trajets qu'auraient à effectuer nos automobiles, avec l'évaluation des distances et des temps...

Il lui refaisait alors une fois de plus le récit de la mort du starets, prenant comme un farouche plaisir à lui en apprendre toutes les circonstances, dont elle ne connaissait encore que les principales.

— Voyez, lui expliquait-il, le doigt sur la carte, c'est de là que nous sommes partis et voici la route que nous avons suivie... Nous étions cinq dans la voiture du grand-duc : Dmitri Pavlovitch, Pourichkévitch, Lazowert, moi et un des deux soldats de garde chez Youssoupof... Le grand-duc était au volant... Les chemins étaient mauvais; le cadavre sursautait, malgré le poids du soldat assis sur lui... Tenez, voici le pont, là, sur la Petite Nevka... Il y avait une sentinelle de l'autre côté, mais elle dormait... Nous nous sommes mis à quatre pour jeter le corps par-dessus le parapet...

— Et c'est là qu'on l'a trouvé? murmura Nadia.

— Apparemment, si la dépêche de Maklakof est exacte.

Elle l'écoutait avec une attention minutieuse, presque angoissée, tandis qu'il racontait, donnait de nouveaux détails, s'exaltait sur les conséquences du meurtre. Et toujours la même question obsédait l'âme de la jeune fille : savait-il?... Pas un mot, il est vrai, ne lui échappait qui pût laisser croire qu'il savait quelque chose. Mais la haine avec laquelle il parlait de Raspoutine, la colère qui étincelait dans ses yeux chaque fois qu'il prononçait son nom, la joie qui l'animait à évoquer les péripéties les plus affreuses du drame et qui paraissait beaucoup plus l'expression de la vengeance assouvie que celle du patriotisme satisfait, tout cela était étrange et faisait frissonner la petite princesse... Ne savait-il rien? Pierre Pétrovitch ne lui avait-il rien dit?...

— Pourquoi l'avez-vous tué? demanda-t-elle.

— Pourquoi nous l'avons tué? s'étonna-t-il. Quelle question!...

— Non pas vous tous..., je comprends très bien... mais vous en particulier, vous-même, André?... Pourquoi avez-vous tenu à participer à cette exécution?... Vous n'étiez pas à l'origine du complot; vous y êtes entré tout à coup, spontanément; on ne vous avait pas appelé, on ne pensait pas à vous, personne n'avait recherché votre concours...

— Si, Pierre Pétrovitch. J'étais le délégué de Pierre Pétrovitch, qui lui-même avait été sollicité par Pourichkévitch. Pourichkévitch m'a accepté à la place de Pierre Pétrovitch.

— Et vous avez considéré cela comme une faveur?

— Je crois bien, comme une grande faveur. Pensez donc, être admis à collaborer à cette œuvre patriotique entre toutes : la suppression d'un être abominable, d'un traître, d'un agent de l'Allemagne, du mauvais génie de nos souverains, du fléau de la Russie! Quel bonheur pour moi d'avoir pu prêter la main à cet acte de haute justice, d'avoir été de ceux qui, en frappant l'infâme, ont rendu un inestimable service à leur pays!

— Mais n'y avait-il rien d'autre?

— Que voulez-vous dire?

— Le seul souci du salut public vous inspirait-il? Ne considériez-vous dans l'homme que vous aviez condamné à mort que le néfaste aventurier, le dangereux imposteur, le suppôt de l'ennemi, dont il fallait à tout prix délivrer la Russie?... N'y avait-il rien d'autre?...

Liapounof la regarda longuement.

— Si, il y avait autre chose... vous le savez bien, Nadia... il y avait que je vous aimais, que cet homme s'était mis entre nous comme une puissance maligne, qu'avec une audace, une astuce diabolique il avait ligué contre notre bonheur votre famille, vos amis, de hauts personnages, jusqu'à l'impératrice elle-même, que, lasse de lut-

ter, vous aviez fini par céder à ces pressions conjuguées, que vous m'aviez exilé sinon de votre cœur, du moins de votre vie et que je vous croyais perdue pour moi. Il y avait que tant que ce monstre était là, je devais abandonner tout espoir de vous revoir et qu'il fallait donc qu'il disparût. Il y avait tout cela, Nadia. Aussi, dès que j'eus appris qu'un complot se préparait contre le scélérat, je m'y jetai avec ardeur. Durant ces jours d'exaltation, ces semaines émouvantes, c'est à vous surtout que je pensais, à vous, Nadia, tout autant, plus encore peut-être qu'à la Russie. Et quand j'ai vu le corps immonde du bandit gisant troué de balles à mes pieds, un flot de joie m'a inondé, à l'idée que le sort qui nous poursuivait était conjuré, que je pouvais renaître à l'espérance et entrevoir de nouveau le bonheur. Nadia, ma chère Nadia, c'est pour vous que j'ai participé au meurtre. Et maintenant, ne parlerez-vous pas? Ne me ferez-vous pas la promesse que j'attends de vous, dans ce train qui nous emporte et que je vais bientôt quitter pour retourner à mon devoir de soldat? Dites-moi, assurez-moi que tout cet horrible passé est oublié et que vous vous considérez de nouveau comme ma fiancée.

Bouleversée, le visage en pleurs, le cœur plein de sanglots, la petite princesse aurait voulu dire oui, se jeter au cou de celui qu'elle aimait, tout oublier, pour ne plus se souvenir que des jours enchantés qui avaient précédé l'affreuse catastrophe. Mais une appréhension suffocante l'arrêtait, la poignait, la paralysait. Le coup qu'elle avait reçu dans sa chair n'avait-il pas laissé de traces? Son corps n'était-il pas irréparablement meurtri, stigmatisé, souillé? Dans son ignorance, elle se demandait avec effroi ce qui pouvait subsister sur elle ou en elle du martyre infâme qu'elle avait subi. Peut-être portait-elle imprimées à tout jamais sur sa tendre peau féminine les marques indélébiles des griffes du satyre. Pouvait-elle s'offrir encore à l'amour? La mort du vampire rachetait-elle vrai-

ment le forfait qui avait été commis sur elle et ne restait-il rien de son épouvantable étreinte? Question insoluble pour elle, cruel mystère, qui lui faisait redouter l'avenir, où l'homme qu'elle aimait, celui auquel elle aurait à se donner, lorsqu'il serait son mari, pourrait découvrir sa tare.

— Qu'avez-vous? lui demanda Liapounof, la voyant toute troublée. Qu'est-ce qui vous fait hésiter à me répondre?...

Une suprême angoisse la traversa. André savait-il ou ne savait-il pas?... Quoi qu'il en fût, elle ne pouvait ni le tromper, ni avoir l'air de le tromper. Au risque de le perdre, il lui fallait se décider à lui faire le grand aveu.

— Vous ne savez pas tout, dit-elle mortellement pâle.

— Qu'est-ce que je ne sais pas? fit-il doucement. Je sais que vous m'aimez et cela suffit.

— Vous ne savez pas tout, répéta-t-elle balbutiante.

— Je ne veux rien savoir de plus.

Il la prit dans ses bras, pencha sa tête sur ses cheveux blonds, la berça comme un enfant, tandis qu'elle inondait de ses larmes sa manche d'officier.

— Ma chérie, murmurait-il, il n'y a rien... il n'y a plus rien, je vous assure... tout doit être oublié... oublié, je vous le dis... Vous êtes pure, vous êtes innocente... et je vous adore!...

Elle releva son visage illuminé et mouillé, où brillait l'eau de ses yeux noirs. Elle cessa de pleurer. Un sourire céleste de madone byzantine entr'ouvrit ses lèvres. Un immense sentiment de délivrance la transfigurait, comme une pécheresse après l'absolution.

— André!... André!... soupirait-elle.

— Nadioucha!...

— Andrioucha!...

— Tu m'aimes?

— Oui.

— Tu seras ma femme?

— Oui.

Et ils échangèrent le baiser des fiançailles, deux ans après le premier.

Le train stoppa. On arrivait à la station de Chépétovka, croisement de la ligne Berditchef-Rovno, où Liapounof devait descendre. Depuis deux heures on avait quitté la région du Pripet. Le paysage plat se meublait de villages, de bulbes d'églises, de petites gares en bois, où des escouades de prisonniers austro-hongrois travaillaient paresseusement aux voies ou au chargement de wagons. C'était là que commençait le front Sud-Ouest, qui courait à une centaine de verstes à l'ouest.

— Eh bien, mes enfants, le moment de la séparation est venu!

La grosse voix de Pourichkévitch éclatait à l'entrée du wagon-bibliothèque.

En même temps une houle énorme mugissait à l'extérieur. Une affluence de soldats, de paysans, de femmes se répandait autour du train sanitaire, dans un tohu-bohu de casquettes, de bonnets, de mouchoirs frénétiquement agités, de hourras militaires, de vociférations petites-russiennes.

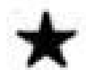
— Est-ce vrai qu'il a tué l'Antéchrist? braillait un gros pope rubicond.

— C'est vrai, frères. Ce fils de Satan n'est plus. Et vous allez contempler son vainqueur, le membre de la Douma Pourichkévitch!

Pourichkévitch dut se montrer et y aller d'un nouveau discours.

Mais la dernière minute approchait. Après une heure d'arrêt, le train allait repartir. Au moment où il s'ébranlait au milieu des acclamations, Liapounof sauta sur les planches du quai. Longtemps il regarda décroître sur la voie noire qui trouait en ligne droite la neige blanche le convoi de plus en plus réduit qui emportait son cœur, son

espoir, sa pensée, sa joie, tout ce qu'il aimait, dans la direction de Tarnopol.



Rovno, où André débarquait, trois heures plus tard, était le siège du quartier général de l'armée, en même temps que celui des états-majors de deux de ses corps, dont le XXVe auquel appartenait le capitaine Liapounof et que commandait le général Kornilof.

Par son caractère énergique et chevaleresque, ses dons d'entraîneur et la profonde connaissance qu'il avait de l'âme du soldat russe, comme de l'art des combats, Kornilof était l'idole de ses hommes et le dieu de ses officiers. Sorti du peuple, fils d'un simple officier de cosaques, il avait fait preuve dès sa jeunesse des plus éminentes vertus militaires, tant au cours de son dur service en Asie centrale que, plus tard, pendant la guerre contre le Japon, où il avait conquis sa première croix de Saint-Georges. Général divisionnaire dans l'armée Radko-Dmitrief, il avait été blessé et fait prisonnier en 1915, au cours des combats épiques du col de Dukla. Demeuré captif en Autriche pendant plus d'un an, il avait réussi à s'évader sous le déguisement d'un soldat autrichien, à passer la frontière roumaine et à rentrer en Russie, où il avait été nommé au commandement du XXVe corps. Kornilof, c'était le courage fait homme, et il méritait hautement le surnom de Cœur-de-Lion qui lui avait été donné. C'était aussi le patriotisme incarné, car à la différence de tant d'officiers supérieurs qui ne recherchaient que des succès de carrière et les avantages de l'ascension aux honneurs, Kornilof, sans souci de plaire ou de déplaire en haut lieu, ne travaillait, avec une abnégation exemplaire, que pour la gloire de l'armée et la grandeur de la Russie. Dans sa face basanée et mongole, ses petits yeux bridés luisaient d'une attention aiguë, tandis qu'il écoutait le rapport

extraordinaire que lui faisait son officier d'ordonnance, le capitaine Liapounof.

— Toutes mes félicitations, André Serguéiévitch, jeta-t-il de sa voix cuivrée quand Liapounof eut fini. Vous avez bien travaillé là-bas. Je ne me doutais pas, quand je vous ai accordé un mois de congé, que vous me rapporteriez de pareilles nouvelles. Tout va bien. Le traître a son compte. Et quant à l'autre, l'Allemande, elle n'a plus qu'à aller pleurer son moujik au couvent. Du moins faut-il espérer que c'est ce qu'elle fera, la gueuse!...

Kornilof ne mâchait pas ses expressions et le respect ne l'étouffait pas.

Il se mit à accabler Liapounof de questions, auxquelles celui-ci ne pouvait naturellement répondre. Comment Pétrograd avait-il reçu l'événement? Que disait-on à la Cour, à la Douma, au Sénat? Que faisaient les ministres, Galitzine, Chouvaïef, Protopopof? Où était l'Empereur? Comment avait-il réagi? Que se passait-il au Grand Quartier?...

Tout au plus Liapounof put-il communiquer à son chef la nouvelle transmise télégraphiquement par Maklakof de la mise aux arrêts du prince Youssoupof et du grand-duc Dmitri.

— Comment, s'écria le général étonné, la mégère n'est pas complètement effondrée? Elle trouve encore la force de songer à se venger?...

Puis, sur le récit des ovations qui avaient accueilli le train de Pourichkévitch tout le long du trajet :

— Ça, c'était couru!

Ses yeux obliques traversés de phosphorescences, sa longue moustache tombante agitée de frémissements félins, le général vibrait :

— Nous allons maintenant pouvoir nous remettre vaillamment à l'ouvrage, sans plus craindre la trahison à l'arrière. L'armée va reprendre courage. La démoralisation qui s'était emparée de nos braves soldats et qui ré-

pandait déjà ses ravages sur le front va être balayée comme une pestilence sous le vent salubre de l'Oural. Le XXVe tiendra de nouveau à honneur de se distinguer. Je vais le reprendre en main vigoureusement. Janvier, février, mars... dans trois mois, au premier printemps, nous recommencerons à cogner !...

Dans tout cela il n'était pas question de l'empereur, que Kornilof tenait apparemment pour un facteur négligeable.

Mais soudain une brume ombra son front gercé :

— Pourvu qu'Alexéief soit à la hauteur! grommela-t-il.

Le fait est que le général Alexéïef, chef d'état-major de l'empereur et en réalité le véritable généralissime, bien que d'une intelligence supérieure et d'une science militaire consommée, manquait de la volonté nécessaire pour entreprendre de grandes choses et surtout pour résister aux ingérences déplorables de Nicolas II manœuvré par l'impératrice. C'est ainsi que, lors de l'offensive de l'été précédent, dont il avait soigneusement élaboré les plans, il n'avait pas su assurer l'exécution de ses ordres, s'était laissé berner par deux des commandants de fronts et avait abandonné à moitié chemin ce qui aurait pu être une magnifique victoire. Saurait-il maintenant profiter des circonstances favorables que créait la disparition du starets et, délivré des influences puissantes autant que pernicieuses qui l'avaient paralysé jusqu'ici, se montrer enfin le chef que ses talents lui permettaient d'être?

— J'ai vu le général Broussilof hier, à son retour de Mohilef, confia Kornilof à Liapounof; il dit qu'à la nouvelle de la mort probable de Raspoutine, nouvelle confirmée vingt-quatre heures plus tard, la joie fut délirante à la Stavka; mais il est très mécontent de l'inertie et du manque de décision du haut commandement. En l'absence de toute directive, il se propose, pour ce qui le concerne, de se mettre en disposition d'attaquer dès la fonte

des neiges, sans se préoccuper de ce que pourront faire ou ne pas faire les autres fronts.

Broussilof était d'avis — et en cela Kornilof l'approuvait complètement — qu'il fallait saisir l'occasion qui s'offrait de restaurer l'esprit martial de l'armée et que rien n'était plus propre à relever le moral des troupes et des officiers que la préparation d'une bonne offensive.

Effectivement, le mois ne s'était pas écoulé que Broussilof réunissait ses commandants d'armées pour préciser leur rôle dans l'offensive qu'il méditait. Réveillé de sa longue léthargie, tout le front Sud-Ouest entra en ébullition. Ce ne furent partout que regroupements de troupes, exercices, manœuvres, creusement de tranchées, d'abris bétonnés, de parallèles de départ, mise en position de batteries, stockages de munitions, charrois de matériel, patrouilles de cavalerie, petits combats et feintes tout le long des lignes, pour tromper l'ennemi, selon la méthode Broussilof, et l'empêcher de reconnaître où les coups principaux devaient être portés. Au XXVe, l'activité était intense. Plein d'ardeur, Kornilof se multipliait, organisant, inspectant, communiquant son enthousiasme aux troupes, brillamment secondé par Liapounof, promu lieutenant-colonel et devenu son meilleur collaborateur.

— Eh bien, padpalkovnik Liapounof, lui disait parfois Kornilof se plaisant à lui faire sonner aux oreilles son nouveau grade, avez-vous des nouvelles de Roumanie?

Il aimait à le taquiner sur sa fiancée.

Les nouvelles que le padpalkovnik recevait de Roumanie, autant que le permettaient les communications difficiles et irrégulières, étaient d'ailleurs excellentes. A celles qu'elle lui donnait d'elle-même, la petite princesse en joignait d'autres relatives à la situation militaire sur ce front lointain. Les trois armées russes qui y étaient échelonnées et l'armée roumaine du général Averesco tenaient solidement leurs lignes et étaient en mesure de braver

toutes les tentatives de rupture de l'ennemi. Le reste des forces roumaines, disloquées par la terrible retraite de Valachie, étaient maintenant en train de se reconstituer à l'arrière par les soins de la mission française du général Berthelot et ne tarderaient pas à être remises en état de combattre. Le moral était élevé, les armements et munitions abondaient, si bien que l'on pouvait déjà prévoir l'époque où, de la défensive, le front roumain pourrait lui aussi passer à l'offensive.

Mais si Liapounof attendait avec impatience les nouvelles de Roumanie, Kornilof et les autres généraux du front Sud-Ouest attendaient plus impatiemment encore celles de Pétrograd. De grands changements ne pouvaient, en effet, manquer de survenir, croyait-on fermement, dans les hautes sphères, et on s'étonnait même qu'ils ne se fussent pas produits au lendemain déjà de la mort du starets. Mais, hélas, les changements espérés, escomptés, tardaient, tardaient vraiment par trop à se manifester. Les jours, les semaines passaient sans amener de modification dans la situation politique, qui demeurait inexplicablement la même. Bien pis, elle paraissait s'aggraver. Non seulement l'impératrice ne semblait nullement atteinte, autrement que dans ses facultés mentales, par le coup qui l'avait frappée, mais elle continuait à gouverner, avec plus d'âpreté, de malfaisance et de folie que jamais. Rentré à Tsarskoïé et tenu dans la plus stricte dépendance, l'empereur apposait sur tout ce qu'elle voulait sa signature autocratique. Son premier acte, le starets à peine enterré, avait été de faire nommer au ministère de la Guerre, à la place de l'inoffensif Chouvaïef, le funeste Biélaïef, l'ancien acolyte de Soukhomlinof. Puis ç'avait été, quelques jours plus tard, la disgrâce de Trépof, le président du Conseil des ministres, auquel était substitué un certain prince Galitzine, vieillard gâteux et vaseux, prêt à toutes les servitudes. Avec une arrogance accrue la clique raspoutinienne maintenait son pouvoir, et à sa

tête trônait toujours sur le fauteuil ministériel de l'Intérieur le désastreux Protopopof, continuateur de Raspoutine, dont il incarnait magiquement l'esprit, histrion tragique, mégalomane visionnaire, nécromancien et, comme celui dont il évoquait le spectre, agent manifeste de l'Allemagne.

La faillite de l'intervention trop tardive des meurtriers du starets s'avérait dès lors certaine, lamentablement certaine. A mesure que le temps s'écoulait et quelque peine qu'on eût à se l'avouer, il fallait reconnaître que la suppression du fatal moujik n'avait en rien arrangé les choses, et qu'à moins de faire subir un sort semblable à l'impératrice, peut-être même à l'empereur, on devait abandonner tout espoir d'une régénération de la Russie et redouter l'effondrement imminent de l'Empire dans la honte d'une paix séparée. Une révolution de palais : on y pensait. On disait que le grand-duc Nicolas, l'ancien généralissime, n'y était pas hostile. que les membres de la Douma, jusqu'aux plus loyalistes, y poussaient. Les éléments de gauche allaient beaucoup plus loin et, saluant déjà dans les tares monstrueuses du règne la chute même du régime, préconisaient ouvertement, en dépit de Protopopof et de sa police, la révolution pure et simple. Les généraux se partageaient entre ces diverses tendances. Si Alexéïef semblait devoir demeurer fidèle, Roussky, assurait-on, le commandant du front Nord, était secrètement républicain. Quant à Broussilof, encore ulcéré de l'arrêt de son offensive de 1916, dont il rendait responsable le tsar, il lui était indifférent de voir sur le trône de Russie n'importe qui d'autre que Nicolas II, ou même de n'y voir personne, pourvu qu'on lui donnât un Grand Quartier avec qui il pût s'entendre et dont le plus clair de l'activité ne consistât pas à lui mettre des bâtons dans les roues.

Dans de pareilles conditions, il ne pouvait, bien entendu, plus être question d'offensive et tous préparatifs

d'ordre militaire se trouvèrent suspendus. Dans une lourde atmosphère d'appréhension, d'irritation, d'angoisse, on attendait les événements politiques et on était à l'affût des nouvelles de Pétrograd. Celles-ci étaient intermittentes et confuses. Le télégraphe étant entre les mains du gouvernement, rien n'arrivait par cette voie. Les rares lettres qui parvenaient étaient vieilles de quinze jours, et si quelque voyageur, civil ou militaire, venant de la capitale, débarquait à Rovno, les informations plus ou moins croyables qu'il apportait n'étaient guère plus récentes. C'était plutôt par la transmission orale des employés de chemins de fer qu'on apprenait quelque chose. On savait ainsi que Protopopof et sa police exerçaient une tyrannie de plus en plus absurde et répugnante, que la population excédée était prête à se soulever, que le pain et le charbon faisaient défaut, que les ouvriers étaient en effervescence, fomentaient grèves sur grèves, que les 150.000 hommes de la garnison refusaient tout service, tenaient de nombreux meetings dans leurs casernes, n'en faisaient qu'à leur guise, souvent avec la connivence de leurs officiers. Mais tous ces bruits pouvaient être exagérés ou fallacieux. On en avait tant entendu, tant vu!... Ils soulevaient toutefois un émoi considérable.

Soudain, avec la brusquerie et la précision d'un coup de foudre, une bombe stupéfiante explosa. Le 15 mars au matin, alors que depuis huit jours on vivait dans l'expectative d'événements qu'on sentait se passer au loin, mais dont on ne connaissait rien encore, le général Broussilof recevait du général Alexéïef un long télégramme lui faisant part, ainsi qu'aux autres commandants de fronts, d'une communication de M. V. Rodzianko, président de la Douma d'Empire, d'après laquelle la révolution avait éclaté à Pétrograd et que les passions étaient à tel point démontées que la seule solution possible, pour conjurer une catastrophe totale de l'Etat, était l'abdication de l'empereur.

La situation, ajoutait Alexéïef, ne paraît pas, en effet, admettre d'autre solution. Il est avant tout nécessaire de préserver l'armée active de la décomposition, de poursuivre jusqu'au bout la lutte contre l'ennemi extérieur, de sauvegarder l'indépendance de la Russie et le sort de la dynastie. Si vous partagez cette façon de voir, veuillez télégraphier en toute hâte, par l'intermédiaire du Grand Quartier, vos sollicitations très respectueuses à Sa Majesté.

Pour qu'Alexéïef, dont la loyauté à la couronne était connue, eût pris une pareille initiative, il fallait assurément que la situation fût d'une extrême gravité.

Broussilof répondit :

Je vous prie de transmettre à Sa Majesté l'Empereur ma très respectueuse supplique, inspirée par mon dévouement au trône des tsars et par mon amour pour la patrie. A l'heure présente, la seule issue pouvant permettre de sauver la situation et d'assurer la possibilité de continuer la lutte contre l'ennemi extérieur est la renonciation de Sa Majesté au trône en faveur de l'Héritier Tsarévitch, sous la régence du grand-duc Michel Alexandrovitch.

Presque aussitôt les nouvelles affluèrent, le télégraphe étant tombé au pouvoir des révolutionnaires. On apprenait alors que, le 7, Nicolas II avait quitté Tsarskoïé-Sélo pour rentrer au Grand Quartier, que, le 8, les premiers troubles s'étaient produits dans la capitale, que, le 9, la fusillade avait fait rage dans les rues, que, le 10 et le 11, les troubles s'étaient encore aggravés et que les tentatives de répression de la police avaient échoué, que, le 12, les troupes de la garnison, auxquelles le gouvernement avait cru pouvoir recourir, avaient fait cause commune avec le peuple et avaient défilé, drapeaux en tête et en acclamant la révolution, devant la Douma, où un comité exécutif temporaire s'était constitué sous la présidence de Rodzianko. On apprenait que, le 13, tous les ministres et hauts fonctionnaires avaient été arrêtés, que, le même

jour, le tsar était reparti en hâte de la Stavka pour tâcher de rejoindre l'impératrice à Tsarskoïé, que, n'y ayant pas réussi, toutes les voies menant à la capitale étant coupées, il avait dû rebrousser chemin, pour venir finalement échouer, le 14 au soir, à Pskof, entre les pattes du général Roussky, que, le 15, un gouvernement provisoire avait été formé, avec Lvof, Goutchkof, Milioukof, Kérensky, Téréchtchenko, dont le premier soin, après s'être distribué les ministères, avait été de faire partir pour Pskof deux délégués, avec mandat de demander au tsar son abdication et au besoin la lui imposer.

Le lendemain 16, — et la rapidité surprenante du télégraphe attestait déjà le changement de régime, — on recevait, sur le front Sud-Ouest, l'annonce de l'abdication de Nicolas II, que tous les commandants de fronts avaient été unanimes à conseiller.

Puis ce fut, vers la fin de la journée, la proclamation du Gouvernement provisoire. Elle était ainsi formulée :

Citoyens!

Le Gouvernement provisoire exécutif de la Douma, avec l'appui de la garnison de la capitale et de ses habitants, triomphe actuellement sur les forces malfaisantes du régime autocratique, à tel point qu'il peut procéder à une organisation plus stable du pouvoir exécutif. Dans ce but, le Comité provisoire a nommé ministres du premier cabinet des hommes auxquels leur activité publique passée assure la confiance du pays. Ce sont :

Prince G. Lvof, président du Conseil, Intérieur; P. Milioukof, Extérieur; A. Goutchkof, Guerre et Marine; A. Chingaref, Agriculture; M. Téréchtchenko, Finances; A. Konovalof, Commerce et Industrie; A. Kérensky, vice-président du Conseil, Justice; A. Manouïlof, Instruction; W. Lvof, Saint-Synode; T. Godnef, Contrôle de l'Etat; N. Nékrassof, Transports.

Dans sa politique, le nouveau cabinet se fondera sur les principes suivants :

1° Amnistie immédiate et générale pour tous les délits politiques et religieux, y compris les actes de terrorisme, les révoltes militaires et les crimes agraires.

2° Liberté de parole, de presse, d'association, de grève, avec extension de ces libertés aux fonctionnaires et aux militaires, dans les limites qu'admettent les conditions militaires techniques.

3° Abolition de toutes les restrictions sociales, religieuses et nationales.

4° Préparatifs immédiats pour la convocation d'une Assemblée Constituante qui, élue au suffrage universel, établira le régime gouvernemental et la constitution du pays.

5° Remplacement de la police par une milice nationale, avec des chefs éligibles et soumis à des organes de self-gouvernement.

6° Les troupes qui ont pris part au mouvement révolutionnaire ne seront pas désarmées et resteront à Pétrograd.

7° Tout en maintenant la discipline militaire en service actif, seront abrogées toutes les restrictions imposées aux soldats dans la jouissance des droits sociaux accordés aux autres citoyens.

Le Gouvernement tient à ajouter qu'il n'a pas l'intention de prétexter des circonstances de la guerre pour retarder la réalisation des réformes.

Les états-majors reçurent l'ordre de faire connaître aux troupes le changement de régime.

Le général Kornilof passa deux jours à faire la tournée de ses régiments, dans leurs cantonnements, pour leur communiquer ces grandes nouvelles.

Rangées sur trois côtés d'un carré, les compagnies, au port d'armes, fanions au vent, accueillaient leur chef, entouré de son état-major, par les hurlements enthousiastes du salut réglementaire. Puis un grand silence s'établissait. Le garde-à-vous résonnait. Sous la fusillade des milliers de regards fixés ardemment sur lui, Kornilof, debout sur ses étriers, lisait alors de sa voix métallique le manifeste de l'ex-empereur et la proclamation du Gouverne-

ment provisoire. Il terminait par un petit speech conçu à peu près de la sorte :

— Soldats citoyens, le passé s'est effondré! Le peuple construit aujourd'hui le nouvel édifice de la liberté. La noble tâche de l'armée nationale est de soutenir énergiquement le nouveau Gouvernement dans son œuvre régénératrice et créatrice. Le régime de la tyrannie a vécu. Mais seul un pays animé du plus haut patriotisme a droit à la liberté et au bonheur. Un pays où l'amour de la patrie serait sacrifié à des passions dégradantes serait voué au désastre et tomberait sous la domination de l'ennemi. C'est de vous, héros russes, que dépend maintenant le salut ou la ruine de la Russie!

De formidables hourras retentissaient. Nul d'entre ses soldats, transportés pour le moment par des sentiments de l'ordre le plus élevé, ne doutait que l'écroulement du tsarisme et du règne abhorré de l'Allemande ne dût marquer la fin de ses misères et que l'avènement de la sublime révolution ne fût le signal du relèvement glorieux de la patrie dans l'âge d'or de l'abondance et l'apothéose de la victoire.

— Maintiendrez-vous le front et défendrez-vous la liberté nouvelle contre toutes les attaques du Kaiser teuton et de ses suppôts d'enfer, les Autrichiens, les Turcs et les Bulgares? demandait fortement Kornilof en levant son épée.

— Nous maintiendrons et nous défendrons! répondaient les milliers de voix.

— Jurez-vous fidélité au Gouvernement provisoire, qui compte sur vous pour l'aider à chasser l'ennemi du sol de la libre Russie?

— Nous jurons! hurlaient unanimement les soldats.

Mettant pied à terre, Kornilof circulait alors à petits pas le long des rangs, cordial et fraternel, serrant la main des officiers, tapotant familièrement l'épaule des sous-officiers, interrogeant avec bonhomie les soldats, dont il

connaissait beaucoup par leurs noms. Bien des yeux étaient pleins de larmes, mais la plupart brillaient de joie et d'une grave exaltation. Enhardis par les nouveaux droits que leur conférait la proclamation du gouvernement, de nombreux soldats, devenus tout à coup loquaces, posaient des questions, parfois des plus bizarres, auxquelles le général répondait avec conscience, amicalement, sans se lasser, insistant sur la nécessité qui commandait plus que jamais de mener la guerre à bonne fin et sur ce que le pays, qui devait leur être désormais doublement sacré, attendait d'eux. Et quand, remonté en selle et après avoir pris congé du régiment, il partait, suivi de son état-major, pour aller procéder à la même cérémonie sur d'autres points de son secteur, c'était toujours aux cris mille fois répétés de : « Vive la Russie! Vive le général Kornilof! »

Quelque hautement satisfaisant que fût l'effet produit sur les troupes par le changement de régime, quelque indiscutablement patriotique que fût le sentiment avec lequel elles accueillaient la révolution, Kornilof ne laissait cependant pas de manifester une certaine inquiétude. Tout ne lui convenait pas dans la manière dont ce mémorable événement s'affirmait. C'était notamment la proclamation du gouvernement qui suscitait ses perplexités. Il ne comprenait pas comment certains articles du programme qui y étaient exposés avaient pu s'introduire dans un acte d'une telle importance. C'était l'article 1er, amnistiant les révoltes militaires en même temps que les délits politiques et les actes de terrorisme. C'était l'article 2, assurant aux militaires comme aux autres citoyens la liberté de parole, d'association, voire de grève. Il y avait bien cette restriction : « Dans les limites qu'admettent les conditions militaires techniques. » Mais à quelles discussions dangereuses la fixation de ces limites ne pourrait-elle pas donner lieu? C'était surtout l'article 6, qui allouait comme récompense aux troupes ayant pris part au mou-

vement révolutionnaire, c'est-à-dire à la garnison tout entière de Pétrograd, la promesse de les laisser en armes dans la capitale et de ne pas les envoyer sur le front. Quelle prime à l'insubordination, au prétorianisme et à la lâcheté! Etait-il possible qu'un gouvernement conscient de ses responsabilités eût pu souscrire de pareils engagements? Ce gouvernement ne se composait pourtant que de modérés, octobristes, libéraux, constitutionnels-démocrates, à la seule exception d'un socialiste-révolutionnaire: Alexandre Kérensky. Etait-il croyable que l'influence de Kérensky, l'unique homme de gauche du cabinet, fût si forte qu'elle se fût à ce point imposée au bon sens national d'un Lvof, d'un Goutchkof, d'un Milioukof, d'un Chingaref, d'un Konovalof? Il y avait là un mystère, qui paraissait difficilement explicable.

On en eut cependant l'explication, dès le retour à Rovno. Des détails étaient arrivés qui permettaient maintenant de se faire une idée à peu près claire de ce qui s'était exactement passé pendant les journées révolutionnaires. On recevait aussi les premiers numéros d'un nouveau journal intitulé *Izvestia,* qui était le seul à paraître, les autres ayant dû suspendre leur publication par suite de la grève des typographes, et qui était signé : « Comité des journalistes de Pétrograd. » On sut ainsi que l'un des derniers actes de l'ex-empereur avait été de lancer, en date du 11 mars, un ukase de dissolution de la Douma d'Empire. La Douma avait, il est vrai, refusé de se dissoudre, mais, au lieu de continuer à siéger officiellement, en dépit de l'ukase, dans sa salle des séances, elle avait commis l'impardonnable faute de recourir à une demi-mesure et de se réunir en session non officielle, au titre d'assemblée privée, dans une autre salle du palais de Tauride. La Douma semblait ainsi renoncer à l'autorité que le peuple et les régiments soulevés étaient tout prêts à lui reconnaître automatiquement et, n'osant se saisir hardiment du pouvoir, perdait par sa timidité et son excès

de scrupules, comme surprise par des événements qui la dépassaient, la situation prépondérante que la révolution lui eût autrement assignée. Devant cette défaillance de la représentation nationale, une autre assemblée s'était immédiatement constituée, qui, sous le nom de Conseil ou Soviet des députés ouvriers et soldats, avait pris ses assises en ce même palais de Tauride.

Le deuxième numéro des *Izvestia*, en date du 28 février/13 mars, soit au lendemain même de la formation du Comité exécutif temporaire de la Douma et à la veille de la constitution du Gouvernement provisoire, publiait un appel de cette assemblée concurrente :

Hier, 12 mars, il s'est constitué dans la capitale un Soviet de délégués des ouvriers et des soldats. Il se compose de représentants élus des usines et fabriques, des corps de troupes soulevés, ainsi que des partis et groupes démocratiques et socialistes.

Le Soviet des députés ouvriers et soldats, qui siège dans le bâtiment de la Douma d'Empire, voit sa tâche essentielle dans l'organisation des forces du peuple et dans la lutte pour la réalisation définitive de la liberté politique et du gouvernement populaire en Russie.

Nous invitons toute la population de la capitale à se serrer immédiatement autour du Soviet, à former dans les quartiers des comités locaux et à prendre en mains l'administration des affaires locales.

C'était donc un second pouvoir qui s'instaurait à côté du premier, et qui s'apprêtait à le surveiller, à le contrôler, qui sait même, plus tard, à le supplanter.

Or, parmi les membres d'origine du Soviet de Pétrograd figurait le député socialiste-révolutionnaire Alexandre Kérensky, ainsi que deux autres membres de la Douma, le géorgien Tchkheidzé et le molokane Skobélef, appartenant l'un et l'autre à la fraction dite menchévique ou minimaliste du parti social-démocrate. Ces trois personnages avaient été élus, Tchkheidzé président, Kérensky

et Skobélef vice-présidents du Comité exécutif du Soviet. Ministre de la Justice dans le Gouvernement provisoire, Kérensky y représentait donc le Soviet. Il avait derrière lui toute la force du Soviet, la puissance énorme de la masse ouvrière et de la soldatesque de la capitale dont le Soviet était l'émanation. De là son influence sur le nouveau cabinet, de là le poids de ses injonctions sur ses collègues intimidés par le bouillonnement des revendications populaires, de là l'empreinte démesurée de son action, qui se marquait déjà dans le style excessif et les déclarations extraordinaires de la proclamation gouvernementale.

Quand Kornilof se fut rendu compte des étrangetés de cette situation, son inquiétude devint de l'alarme et ses perplexités se changèrent en indignation.

— Où allons-nous? disait-il. Est-ce que vraiment Lvof, Goutchkof, Milioukof vont se laisser faire par cet avocaillon prétentieux?

Mais ce fut bien pis lorsqu'on eut connaissance d'un décret ou prikase que ce fâcheux Soviet, de sa seule autorité et par-dessus la tête du Comité exécutif de la Douma, s'était permis d'adresser aux troupes. Le texte en était :

PRIKAZE N° 1

1er/14 mars 1917.

A la garnison de la circonscription militaire de Pétrograd, à tous les soldats de la garde, de l'armée, de l'artillerie et de la flotte, pour être immédiatement et strictement appliqué, et aux ouvriers de Pétrograd pour qu'ils en soient informés.

Le Soviet des députés ouvriers et soldats a résolu :

1° Dans toutes les compagnies, bataillons, régiments, parcs, batteries, escadrons et dans les services des différentes administrations militaires, ainsi que sur les bâtiments de la flotte de guerre, il sera procédé sans retard à l'élection de comités de soldats pris dans les rangs des unités sus-mentionnées;

2° Dans toutes les unités militaires qui n'ont pas encore élu leurs représentants au Soviet des députés ouvriers et

soldats, il sera élu un délégué par compagnie, qui aura à se présenter, porteur d'un mandat écrit, au palais de la Douma d'Empire le 2/15 mars à 10 heures du matin;

3° Dans tous leurs actes politiques, les unités militaires doivent se considérer comme subordonnées au Soviet des députés ouvriers et soldats et à leurs comités respectifs;

4° Les ordres de la Commission militaire de la Douma d'Empire ne doivent être exécutés que dans la mesure où ils ne sont pas contraires aux arrêtés du Soviet des députés ouvriers et soldats;

5° Toutes les sortes d'armes, fusils, mitrailleuses, canons, automobiles blindées, etc., doivent rester à la disposition et sous le contrôle des comités des compagnies ou des bataillons et ne doivent en aucun cas être laissées aux officiers;

6° Dans les rangs et pendant le service, les soldats doivent observer la discipline militaire la plus rigoureuse; mais, en dehors des heures de service, dans la vie politique, sociale et privée, les soldats ne peuvent en aucune façon voir restreindre leurs droits de citoyens. En particulier, le garde-à-vous et le salut militaire obligatoire sont abrogés en dehors du service;

7° De même, les titres donnés aux officiers, tels que : « Votre Excellence », « Votre Noblesse », etc., sont abolis, pour être remplacés par les appellations : « monsieur le général », « monsieur le colonel », etc. Il est interdit d'autre part aux officiers d'apostropher grossièrement les soldats, et notamment de les tutoyer; chaque fois que cette défense sera violée et, en général, chaque fois qu'il s'élèvera un différend entre officiers et soldats, ces derniers devront en référer aux comités de leurs unités.

Ce prikase sera lu dans toutes les compagnies, bataillons, régiments, équipages, batteries et autres unités.

Le Soviet de Pétrograd
des députés ouvriers et soldats.

Cet inimaginable décret n'avait pas été télégraphié, de sorte qu'il n'était pas arrivé en même temps que la proclamation du Gouvernement provisoire, qu'il avait ce-

pendant précédée. Mais les *Izvestia* le publiaient, et il parvenait maintenant au front par liasses, que des mains inconscientes répandaient à profusion parmi les troupes. Peu après, il est vrai, le prince Lvof et le ministre de la Guerre Goutchkof faisaient savoir que le prikase du Soviet ne s'adressait qu'à la garnison de Pétrograd, ce qui était déjà énorme, et non à toute l'armée. Mais le mal était fait et le texte empoisonneur courait déjà tout le long des lignes, semant à grands jets dans les âmes frustes et les imaginations chaudes des soldats russes l'ivraie mortelle de l'indiscipline, de l'anarchie et de l'utopie égalitaire.

— Il faut arrêter par tous les moyens cette propagande insensée! s'écriait Kornilof bouleversé. Quelle aberration! Des comités de soldats! la disposition des armes enlevée aux officiers! la politique introduite dans l'armée! Sont-ils donc fous à Pétrograd!... Et cela en pleine guerre!...

Et tous ceux qui l'écoutaient, les officiers de son état-major, Liapounof le premier, avaient les larmes aux yeux, voyant bien comme lui les ravages que la diffusion de pareilles doctrines allait causer dans l'armée, pressentant les désastres que l'application de ce funeste décret risquait d'entraîner pour la Russie.

— C'est l'ivresse de la liberté qui les fait délirer ainsi, risqua quelqu'un.

— L'ivresse de la liberté!... l'ivresse de la liberté! gronda Kornilof. Les Français de 89, eux aussi, étaient ivres. Jamais leur ivresse ne leur a fait commettre d'aussi effroyables sottises.

— C'est vrai... les Français ont eu 92, les volontaires, Valmy, Hoche, Kléber, Marceau...

— Et Bonaparte, prononça Liapounof.

— Et Bonaparte... murmura Kornilof songeur.

La triste conversation continuait, quand un soldat télégraphiste entra tout courant dans la pièce où s'échangeaient ces pénibles propos. Sans doute n'avait-il pas en-

core été intoxiqué par le prikase, car il fit très correctement le salut militaire et remit une dépêche au général Kornilof en l'appelant « Votre Excellence ».

Kornilof parcourut le Hughes et s'écria :

— En voilà bien d'une autre! On m'appelle à Pétrograd!

La dépêche portait :

Le Gouvernement provisoire vous prie, pour le salut de la Patrie, de bien vouloir accepter le poste de commandant en chef de la circonscription militaire de Pétrograd et de vous rendre immédiatement dans la capitale.

Votre nomination a été annoncée officiellement à la population en ces termes :

« Le général Khabaloff, ancien commandant de la garnison de Pétrograd, a été destitué et jeté en prison. Le Gouvernement provisoire a nommé au poste de commandant en chef des troupes de Pétrograd et des environs le général Kornilof, commandant le XXVe corps, dont la vaillance et l'héroïsme incomparables sont connus de toute la Russie et se sont manifestés sur tous les champs de bataille. Le général Kornilof a été appelé du front dans la capitale. »

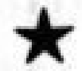
— Eh bien, qu'en pensez-vous? demanda Kornilof après avoir donné lecture de cette dépêche.

— Qu'en pensez-vous vous-même, général? répondit-on.

— Je pense que si le Gouvernement m'appelle, c'est que, se sentant débordé par le Soviet, il a besoin d'une poigne pour maintenir dans le devoir la garnison de la capitale.

— D'une poigne, certes, mais surtout d'un homme universellement admiré et au plus haut point populaire. Et vous acceptez?

— Naturellement, pour le salut de la Patrie, comme s'exprime le Gouvernement, répondit Kornilof.



Quelques heures plus tard, accompagné de son aide de camp, le lieutenant-colonel Liapounof, le nouveau gouverneur de Pétrograd roulait, dans un train spécial qu'avait formé la gare de Rovno et qui se composait d'une voiture attelée à une locomotive, en direction de la capitale, via Vitebsk. C'était, à quelques détours près, la route qu'avait suivie en sens inverse, moins de trois mois auparavant, le train de Pourichkévitch, emportant le capitaine Liapounof et la princesse Nadiejda Ivanovna. Que de changements depuis! Que les événements avaient vite marché! Et combien ces événements étaient différents de ceux auxquels on avait pu s'attendre! La campagne était toujours ouatée de neige. Les marais gelés, les maigres forêts hérissaient toujours dans la luminosité terne leurs champs de roseaux ou leurs arbres givrés. Mais le dur réseau tsariste n'étendait plus sur ces espaces immenses ses mailles serrées. Un jeune souffle de liberté en faisait craquer partout les jointures, comme au déclic de la débâcle commençante, annonciatrice du printemps.

Un vol de corneilles raya le paysage blanc en jetant des croassements aigres.

— Eh bien, padpalkovnik Liapounof, te voilà content! Tu vas pouvoir faire revenir ta princesse et te marier à Pétrograd; je serai ton témoin et, si ce Kérensky ne nous donne pas trop de fil à retordre, je t'accorderai quinze jours de permission, fit Kornilof qui, depuis qu'en vertu du prikase n° 1 il ne pouvait plus tutoyer ses soldats, s'était mis à tutoyer ses officiers.

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)

AKLI DE RHYLÈNE

اكلي غيلان

—

Akli de Rhylène était un fort bel homme de race berbère, qui, chaque année, revenait dans la Mitidja faire les moissons et les vendanges. Il était travailleur, intelligent et gai. Son sourire découvrait de belles dents et ses yeux étaient pleins de fierté.

Il menait sa bande en chantant. Le soir, après le repas composé de pain et de fruits, étendu sur des nattes dans les gourbis, qui servaient de logement aux ouvriers de passage, Akli chantait sur des airs peu variés, mais aux modulations infiniment souples, des poèmes tantôt appris par cœur, tantôt improvisés.

Il chantait généralement en kabyle, mais la fréquentation des Arabes, tant ceux du Sud que ceux du littoral, avait introduit dans sa langue non seulement des mots, mais des tournures, et aussi des idées qui donnaient à ces chants une saveur particulière mi-kabyle, mi-arabe.

Bien entendu, rien de ces improvisations ne fut écrit et c'est en me mêlant aux ouvriers champêtres que j'en ai recueilli quelques bribes. Akli, par la suite, m'en fournit de plus longs morceaux, presque tous de son cru, et quelques-uns que le vieil Abdel Krime, son parent, lui avait appris.

Une année, les gens de Rhylène ne revinrent pas. Les grands travaux achevés, j'allai à Rhylène à cheval; je fis la connaissance du vieil Abdel Krime et j'appris l'histoire d'Akli.

Ces poèmes — adoptons ce mot si vous le voulez bien — restèrent longtemps à l'état de notes. Ce ne fut que sur les instances pressantes d'aimables amis, pour qui je les traduisais, que je me décidai à trier, parmi tout ce que j'avais recueilli, les morceaux qui me parurent les plus intéressants.

Pour les présenter, j'ai cru bon de leur donner une forme poétique que j'ai choisie aussi complètement adéquate que possible à la forme primitive.

L'inspiration étant libre et sans autre cadre que le rythme très extensible des modes arabes, j'ai adopté le vers libre sans césure absolue, m'enfermant dans un vers mesuré quand j'étais en présence d'un poème mesuré.

J'ai gardé la rime ou l'assonance dont le poète arabe est friand. De même que les allitérations sont voulues car elles sont très prisées des auteurs musulmans, ainsi : « Les grains s'égrènent en grenats. »

Les rejets sont recherchés surtout après une phrase assez longue. Enfin j'ai traduit par des Ah! Ah! Ah! des sons prolongés un peu « ad libitum » pendant lesquels le chanteur reprend son souffle et le poète cherche ses phrases quand il improvise.

J'ai évité les mots savants et difficiles. Je me suis servi des mots simples d'Akli et j'espère ne l'avoir pas trahi.

J'ai cru bon de relier ces poèmes par quelques lignes aussi brèves que possible qui raconteront l'histoire et j'espère qu'on ne me fera pas grief d'avoir enchâssé les perles recueillies en un cadre trop fruste : c'est pour laisser à mes personnages toute la saveur de leur rusticité et de leur touchante naïveté.

Akli cultive son lopin de terre à Rhylène, Mina est une jeune Kabyle qui garde les chèvres alentour des figuiers d'Akli.

D'ailleurs ils se sont rencontrés souvent près de l'oued ou bien à la fontaine; et voici ce que chante le poète :

L'OUED

— Peux-tu me dire, Akli,
Pourquoi l'oued qui bondit,
Là, dans le creux de la vallée,
Lorsqu'il grossit de la pluie tombée,
S'élargit-il et couvre-t-il ses bords,
Au lieu de courir à la mer qui dort?

— Ya Mine, peux-tu me dire
Pourquoi la vague qui soupire
Et meurt sur le sable mouvant
S'en va et puis revient souvent?

— Mais dis-moi, Akli :
L'oued qu'a-t-il dit,
Et même a-t-il dit des choses,
Quand il caresse les lauriers roses?

— La vague qui redescend,
Oh, ya Mine,
Parle-t-elle au vent,
Au vent qui la ranime?

— Pourquoi l'eau caresse-t-elle
Le caillou poli et l'herbe frêle,
Akli, le sais-tu?

— L'herbe sera verte, l'été venu;
Arza,
Ta chèvre la broutera.

— La vague sur le sable,
O Akli!
Est féconde, et redoutable
Sans répit.

— Mon bouc a frotté ta chèvre,
Mina — son flanc s'arrondit.
J'ai caressé tes cheveux de ma lèvre,
Et mon cœur a bondi.

Et dans une coquille, au soleil,
La vague a mis un morceau de ciel.

—

GAZELLE

Sur la dune
Au sable mouvant,
Qui dans la lune
Paraît tout blanc,

Impérieuse
Comme une enfant,
Langoureuse
Comme une nuit de Madhan,
La gazelle
A planté là son pied
Fragile et frêle
Comme une grêle,
Nerveux comme acier.
Sa corne
Frappe le manteau de nuit;
Sa tête comme borne
S'entête au vent qui fuit.
Il dit, le vent :
« Que le pâtre
Souffle dans le roseau!
La chèvre va, folâtre,
Au bouc frotter le museau. »

— O Pâtre! Pourquoi sans rime
Chanter des chansons?
Le vieux berger Abdel Krime
Ne te donne plus de leçons?

— Abdel Krime!
C'est un vieux bâton.
Je suis — ô ya Mine!
La verge flexible du buisson.
La chèvre broute
Autour du chemin,
Moi je délaisse la route.
Restez avec le chien.

La gazelle a bondi. Gazelle
Ne saurait très longtemps
Rester fidèle
Au roc qui la suspend.

— Ya Mine! sur le sable
Il y a des pieds marqués.

— Akli! Il est probable
Que le vent les aura tôt effacés.
Dans le manteau sombre
De la nuit
La corne à grand nombre
De coups a frappé... Et puis
Dans le champ sublime
Du ciel constellé
Une étoile — ô Abdel Krime —
A pleuré.

—

LA PERLE NOIRE

— Akli, me diras-tu ce soir,
Pourquoi tes yeux regardent
Et ne semblent pas voir?
Les yeux, tes yeux qui tardent
A revenir du passé sans espoir.
Akli, dis-moi ce pèlerinage
Que tu fis l'autre saison
A Blidah. — Ce grand voyage
Pendant lequel je fus seule à la maison.

— L'air est chaud ce soir, petite Mina!
Et sur son aile languide,
A travers la plaine aride,
Il m'apporte les parfums de Blidah!

Oh! la cité enclose
En des murs de roses!
Oh! la cité aux remparts couverts
D'orangers verts!
Oh! la cité nichée
Dans une corbeille parfumée!
Oh! la cité pistil de fleur!
Oh! la cité amande fine!
Oh! la cité cœur!
Oh! la cité bouton d'aubépine;
Buisson fleuri;

Verger béni;
Grenade dont les grains s'égrènent en grenats!
O Blidah!

— O Akli, est-il plus vert verger
Que celui d'Abdel Krime dont tu es le berger?
Est-il orange plus dorée
Que celles d'Hamed dont je suis la fille adorée?

— O Blidah! O ma sœur!
Coffre de verdure; écrin de blancheur,
Dans la soie de tes nuits claires,
Sous les astres qui rôdent solitaires,
Dans les parfums
Qui montent sans fin,
Dans le calice
Où glisse
L'arôme, il est une perle! Allah le Très Haut
Ne fit rien de si beau :
Il est une perle noire.
— Si belle, ô Akli, dans ta mémoire!
— Si belle, ô Mina, que mes yeux
Ont eu mal à la regarder.
Et ma peine, puis-je la garder?
Il faut que la pluie tombe :
J'ai vu, fille d'Hamida,
A Blidah
Une larme d'Iblis sur une aile de colombe.

—

JALOUSIE

MINA : *Akli, veux-tu que je te parle, dis?*

AKLI : *O Mina, les mots venus de toi, ma Rose,*
Sont des colombes du Paradis
Qui se posent
Dans le nid de mon cœur.

MINA : *O Akli, je veux te dire des choses*
Qui me font peur.

AKLI : *Celui qui craint la piqûre*
Dans la gaine laisse les couteaux pointus;
Qui, des mots, craint la morsure
Dans sa bouche garde les mots aigus,
Ya Mine!

MINA : *Je crains la morsure des mots*
Et la piqûre de l'épine.
Mais te feront-ils mal mes sanglots?

AKLI : *Les larmes font briller les yeux,*
Ou bien noient le bonheur, ya Mine!

MINA : *Mes larmes sont pétales d'aubépine*
Qu'a secoués le vent furieux.

AKLI : *Mais ton cœur serré comme une arbouse*
N'est-il pas fermé contre la bise jalouse?

MINA : *Cette bise jalouse, ô Akli!*
Sais-tu qui l'a soufflée ici?

AKLI : *Le vent qui emporte la poussière de la rue*
Trouble la vue.

MINA : *Non pas! Non pas! Akli!*
Je sais ce que je sais.
Allah le sait aussi
Et Chaïtane le mauvais.
Tes yeux, pour le plaisir,
Ont sondé une autre femme : Zorah!
Tes mains pleines de désir
Ont touché sa gandourah!
Et tes lèvres pour s'offrir
Ont renié Mina!

AKLI : *Oh! Oh! Oh! Les mots mauvais sont lames tranchantes.*
Pourquoi nourrir ton cœur de paroles méchantes?

MINA : *O Akli! Avec Zorah je te vis*
Et même, m'a-t-on dit,

Tu as parlé à son père.
— Il a beaucoup de terre,
Son père!

AKLI : *Allah qui fut très sage*
De la terre a bien fait le partage.

MINA : *Tout le jus s'en va d'une orange en deux morceaux!*
Et moi, mon cœur fond en sanglots.
O Akli, tu me jures?...

AKLI : *Allah, le Très Miséricordieux, le Très Grand,*
Me préserve du parjure!
Il défend,
Tant Il est sage, de mêler les serments
Aux choses des amants!
Mais ô Mina! ô Gazelle
Bondissante et rebelle,
Ton cœur est plus tendre et tes yeux plus noirs
D'avoir pleuré ce soir.
Prends mes yeux pour le plaisir,
Prends mes bras pour t'y blottir,
Prends mes lèvres pour un baiser,
Prends mon cœur pour t'y cacher!

—

LE BONHEUR

AKLI : *Ce soir, ô ya Mine, fille d'Hamida,*
Akli de Rhylène s'étendra
Sur la natte au pied du platane,
Car le vieil Abdel-Krime, revenu d'Artabane,
Dira des chansons.

Et voici ce qu'a dit Abdel-Krime le sage
Aux gens qui redisent en chœur le dernier pas-
[sage.

ABDEL-KRIME : *Un jour d'entre les jours,*
Solaïman le magnifique, le merveilleux,
Las de ses mille et cent amours
Qu'il nourrit en ses veines de feu,

Jura par Allah le Très Miséricordieux,
Qu'une seule femme
Garderait son amour.
Par Iblis je réclame
Que soit puni par le four
Le mauvais boulanger.
Comme vous le pouvez penser
Solaïman fut puni de la bonne manière.

LES GENS: *Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!*
Dis-nous la manière, Abdel-Krime.

ABDEL-KRIME: *Solaïman le sublime*
Se sentit mordu
Dans ses entrailles vives
Par l'être le plus tordu
Qui vive.

LES GENS: *Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!*

ABDEL-KRIME : *Non pas tordu de visage,*
Ni de corps, par Allah,
Le Très sage;
Car ses seins étaient blancs
Et son ventre lisse comme un miroir d'argent;
Mais son humeur maligne
Et son esprit tordu comme un cep de vigne.

AKLI: *Ah! Ah! Ah! Ah! tordu d'esprit!*
(Iblis est tordu aussi.)

ABDEL-KRIME: *Et Allah, que son saint nom soit béni!*
Dit à Solaïman : « O imprudence,
Plus imprudente que l'imprudence de l'enfance
J'ai écrit le firmament
Avec des lettres d'or: les étoiles du crépuscule,
Piquant çà et là quelques majuscules.
Le ciel n'est pas fait d'une seule flamme;
Le bonheur n'est pas fait d'une seule femme. »

AKLI : *— Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!*
Le champ du ciel est fait de milliers d'astres,
[par Allah!

ABDEL-KRIME : *Même si tu aimes*
Fais ton bonheur de même.

—

LE BURNOUS

MINA : *O Akli! laisse-moi me serrer près de toi :*
Ma tête est fatiguée,
Et mes jambes plient sous moi.
Cette vieille Arza tout efflanquée
M'a fait courir jusque dans le bois.

O Akli : je suis accroupie sur le sol,
Tandis que tu es assis sur la pierre;
Mets ton bras à mon col,
Et que ce bras m'enserre
Pour m'attacher comme un licol.

O Akli, ma tête est posée sur ton genou!
Laisse-la reposer doucement, ma tête,
Sur ton genou plus dur que caillou,
Et pourtant plus doux que ma couchette
De laine. — Il est plus doux que tout, ton genou.

O Akli : mes doigts ont touché ta gandourah,
Elle est dure comme poil de chamelle;
Mais cette année, quand l'Aïd Kébir viendra,
La Toison des moutons sera belle.
J'ai de très beaux agneaux, on les tondra!

O Akli : cette lune, on tondra les agneaux!
Et jamais on ne vit plus blanche laine;
Plus douce laine autour des fuseaux,
Plus souple lavée à la fontaine,
Pour tisser un burnous nouveau.

O Akli : ce burnous bien tissé par mes mains
T'enveloppera comme une caresse,
Te gardera des buissons des chemins;
Frais et doux par sa finesse,
Doux et chaud comme mes mains.

—

NOCTURNE

AKLI : *O Mina, ma bien-aimée,*
Penche ta tête, écoute-moi.
Je ne sais pas pourquoi
Ce soir une voix s'est animée
Qui chante dans mon cœur
Une chanson immense,
Pourtant si pleine de douceur,
Qu'il faut se rapprocher, ma sœur,
Pour entendre la chanson du silence.

MINA : *Akli je me suis rapprochée*
de toi.

AKLI : *O Mina ma bien-aimée,*
Penche ta tête, écoute-moi :
Que ta jeune poitrine
Blottie contre mon sein
Soit comme un grain de raisin
Contre le cep de vigne;
Car dans mon corps tout brun
Chauffé par le soleil, la sève
Monte comme un parfum
Qui, en brûlant, s'élève.

MINA : *O Akli, je me suis resserrée*
Contre toi.

AKLI : *O Mina, ma bien-aimée,*
Penche ta tête contre moi.
Que tes lèvres soient closes,
Car parler fait du bruit,
Et si tu penses des choses,
Je les lis dans tes yeux plus sombres que la nuit.
Je sens tes mains qui palpitent
Comme des ailes qui s'agitent.
Dans le matin nouveau.

MINA : *O Akli! C'est mon cœur frêle*
Qui s'agite comme un moineau,

Ce sont mes yeux de gazelle
Qui brillent comme la lune là-haut.
O Akli! la chanson du silence
C'est mon amour immense.

—

Et voici qu'Akli est venu vers Hamed et tous deux ont imploré Allah le Très Miséricordieux pour qu'Il répande ses bénédictions sur leurs maisons.

« Le Salut soit sur toi, ô Hamed ben Hamed, qu'Allah te bénisse dans ta postérité! »

Et Hamed a compris que le jeune homme désire Mina sa fille pour épouse. Alors, il répond : « Allah bénira la tienne aussi, ô Akli ben Ramdane! »

Et Akli a compris qu'il devait parler.

« J'ai cinquante douros, quinze sacs de blé, un âne et un bœuf. Vingt figuiers autour de ma maison. Je te donnerai vingt douros, des mouchoirs et des pièces de Haïk et je t'embrasserai la tête. »

— « O Akli, tu combles mon cœur de joie, car tu es le meilleur des jeunes gens, mais tu sais qu'à la moisson passée j'ai été très pauvre : j'ai emprunté au Ioudi quarante douros et je lui en dois maintenant soixante-dix; souffrirais-tu de m'appeler ton Père si j'avais des dettes? »

— « Hamed, tu es pour moi plus vénérable qu'Abdel Krime et tu es sage autant qu'Allah lui-même. Tu reconnaîtras la justice du partage : je te donnerai la moitié des douros et deux moutons pour la fête. Ta maison sera remplie de joie, car j'y porterai des étoffes de prix et des parfums. »

— « Akli, tu seras mon fils et ma bonté pour toi sera sans bornes. J'accepterai que tu rembourses à ce juif maudit les quarante douros que je lui dois. »

— « O Hamed, tu voudras bien régaler les gens de la noce et je m'en remets à toi de ces soins. »

— « Akli, tu iras chez les marabouts et chez l'amine pour qu'ils demandent les bénédictions d'Allah sur nous. »

— « O Père, j'embrasse tes genoux. »

Ainsi Akli a donné à Hamed les quarante douros; il a fait présent à Mina d'un merveilleux haïk de soie et d'une cein-

ture brodée d'or et de mille autres choses plus belles encore, ainsi qu'à Hamida. Et Akli a épousé Mina sa bien-aimée.

LES ROSES

O Mina, voici la première aurore
Qui se lève sur mon toit
Depuis que près de moi
Les femmes t'ont menée vierge encore.
Des filles de Rhylène
O la plus belle! Je soulèverai tes voiles,
J'écarterai les soieries et les toiles
Et dénouerai ta ceinture de laine.
De même qu'on cherche parmi les branches
La fleur pour la cueillir,
En te cherchant, mes mains qui te font tressaillir
Sembleront effeuiller des roses blanches.

O Mina, te voici toute trouvée
Entre mes bras puissants et forts
Enveloppant tout ton corps,
Comme une feuille la goutte de rosée.
Des filles de Rhylène
O la plus belle! Je prendrai sur tes lèvres
Avant que ton désir ne les enfièvre
Des baisers aussi frais que ton haleine.
De même qu'un vent d'été quand il ose
Effeuiller les roses
Fait pleuvoir des pétales, ainsi mes baisers
Sembleront effeuiller des roses roses.

O Mina! te voilà toute ma proie.
Trois fois j'ai pénétré tes flancs,
Ton ventre frissonnant
Trois fois fut inondé de ma joie!
Des filles de Rhylène
O la plus belle! J'enlacerai ta taille,
Car de nouveau il faut que j'aille
— Noble et fougueux étalon dans la plaine,
Assaillant la jument sans qu'elle bouge —

Avide de ton corps
De mes doigts impatients fouiller tant de trésors.

J'ai effeuillé, Mina, des roses rouges!

Au mois des fruits, il y eut un grand orage et beaucoup d'arbres furent brisés par le vent.

A Rhylène on fut plus pauvre cette saison, mais ni Mina, ni Akli ne se sont plaints, car ils s'aimaient.

Seul Abdel-Krime qui sait des choses secrètes a élevé la voix.

Or, voici ce qu'a dit Abdel-Krime le sage.

LE VENT

Pourquoi fuyez-vous, ô enfants?
Le sable soulevé par le vent
N'ira pas dans votre gorge
Faire crisser les mots amis
Comme des grains d'orge
Entre les meules de granit.
Le sable n'entre que par bouche ouverte;
L'herbe de la malignité,
Par Iblis le redouté,
Ne pousse qu'en une âme déserte.

Pourquoi fuyez-vous, ô enfants,
Les bruits que fait naître le vent?
Le bruit? est-ce une plainte
Que dit la brise d'une voix éteinte?
Est-ce un râle dans les cyprès,
Puisque les Morts sont tout près?
Pour vous, est-il une menace,
Le sifflement du vent fugace?
Le bruit du vent n'est rien
Au cœur plein!

Pourquoi fuyez-vous, ô enfants!
Les feuilles qu'emporte le vent?
Les feuilles, ce sont feuilles d'automne
Que les arbres abandonnent;
Elles s'en vont pour dire le destin

Des choses de l'année;
Heureuses si elles ne tombent sur le chemin
Avant d'être fanées.
Attachez vos âmes, ô enfants!
De crainte du vent!

Et puis, un soir, en rentrant dans sa maison, Akli s'étonna de n'y point trouver Mina. Il appela, mais personne ne répondit. Il vint dans la partie où sont enfermés les moutons et les chèvres et il trouva l'étable vide; mais, à ce moment, le chien Fartas courut vers lui en gémissant. L'animal avait une grande blessure au ventre et l'une de ses pattes était broyée. Cependant, il jappait autour d'Akli et l'attirait vers le sentier qui descend à l'oued : Akli le suivit.

Tout plaintif, sur trois pattes, Fartas courait devant et Akli inquiet pressait le pas. Il rencontra quelques-uns de ses moutons qui se cachèrent à son approche.

Enfin, le chien s'arrêta et Akli découvrit dans l'herbe le corps de Mina inanimée. Auprès d'elle, Arza, la vieille chèvre, gisait égorgée et Mina l'avait dû défendre ainsi que Fartas, car l'herbe était foulée. Aux basses branches des buissons pendaient des flocons de laine, car la panthère avait emporté une brebis.

Akli se pencha sur Mina, il la souleva, mais un filet de sang coulait de son cou; la panthère l'avait égorgée, elle aussi. Akli connut que sa bien-aimée était morte et son cœur fut serré.

Il prit le corps léger sur ses bras, l'emporta au village, et là il pleura.

On a enterré Mina Bent Hamed, comme il est prescrit, sous les oliviers et les cyprès du cimetière de Rhylène.

Et quand tout le monde se fut retiré, à l'heure où ils se retrouvaient pour chanter leur amour, Akli très douloureux, est venu, et voici ce que, de son cœur plutôt que de ses lèvres, il est sorti :

MINA LA BIEN-AIMEE

Comme une douce colombe
Qui tôt referme son aile,

Ou bien comme la gazelle
A peine blessée succombe,
O Mina, ma bien-aimée,
Tu es inanimée.

Mon cœur est tout meurtri
Et mes yeux sont taris,
Ma tête comme une courge vide,
Ma salive est acide!

O Mina fraîche comme une aurore
Et plus fraîche encore!
Lumière de mes yeux!
Don du Très Miséricordieux!
O Mina si douce
Qu'auprès de toi la mousse
Semblait dure comme un caillou!
O précieux bijou
Qu'Allah façonna!
O Mina!

J'aurais voulu pour toi
Un palais fait de marbre,
Et penchés sur son toit
De grands arbres
Où la nuit et le jour
Aurait chanté le rossignol d'amour.

Et te voilà sous trois pierres blanches.
L'olivier te prête ses branches;
Quand je n'y serai pas
Une colombe viendra.

O Mina, ma bien-aimée,
J'ai goûté à tes baisers
Et ma lèvre en est tout embaumée.
Et mes reins sont brisés,
Car tes bras les ont serrés.

En refermant tes yeux, ô Splendeur!
Tu viens de refermer les portes de mon cœur!

Comme la royale rose
Qui vivement se replie
De crainte d'être salie
Par l'insecte qui se pose,
O Mina, ô ma bien-aimée,
Tu t'es refermée!

Pour tes pas si légers
Qui semblaient voltiger,
La terre était trop grossière.
— Marche dans la lumière!

O Mina, comme une fontaine,
Qui des monts court à la plaine,
Ta voix chantait
Les chansons de notre amour qui naissait.
O douce tourterelle!
O craintive gazelle!
O rose d'Allah!
O Mina!

1921-1931.

CH. GUYARD.

LE THOMISME
ET
LA CRITIQUE SYMPATHIQUE DE M. GILSON

—

INTRODUCTION

LA MÉTHODE DE SYMPATHIE

Au temps où Agathon menait son enquête sur la nouvelle Sorbonne, un souci très légitime préoccupait les maîtres de la Faculté des Lettres : celui d'introduire dans leurs disciplines « conjecturales » les méthodes rigoureuses de la Faculté des Sciences. Les salles de travail laissées à la disposition des étudiants cessèrent de s'appeler « séminaires », suivant l'usage allemand mis à la mode depuis 70, pour se baptiser « laboratoires ». Comme la science expérimentale repose sur l'entière soumission de l'esprit aux faits, on se préoccupa, en ces laboratoires littéraires, philosophiques, historiques, d'accumuler des fiches qui jouèrent le rôle de procès-verbaux d'expérience. On oubliait alors que, vers la même époque, un des maîtres de la physique théorique, Henri Poincaré, écrivait : « On fait la science avec des faits, comme on fait une maison avec des pierres; mais une accumulation de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison. » Hélas, dans maints laboratoires de la nouvelle Sorbonne, on accumulait des tas de pierres sans édifier de maisons. Henri Massis a dénoncé les résultats paradoxaux des méthodes ainsi introduites. La recherche des « sources » des grands écrivains aboutit

à ne plus lire que les petits. On en vient à envisager les génies comme les plagiaires d'écrivains obscurs que l'on exhume victorieusement de l'injuste oubli et dont les œuvres méconnues constituent l'unique titre à la lecture de celles indûment appelées maîtresses.

Si Agathon revenait dans la Sorbonne d'après-guerre, sans doute découvrait-il que les choses ont un peu changé. Sa verve moqueuse trouverait à s'exercer sur une méthode bien différente qui rapproche les disciplines littéraires, non plus des sciences positives, mais de la métaphysique. En un mémoire retentissant, Bergson, en 1900, définissait quels devaient être la méthode et l'objet de la métaphysique. La métaphysique a pour but de nous installer au cœur du réel, dont la science ne fait qu'approximer les contours; pour y parvenir, elle nous invite à sympathiser avec l'objet que nous étudions. Pour savoir ce que c'est qu'une rose, il faut se faire odeur de rose. Pour savoir ce que c'est que le mouvement en soi, saisi dans son intimité, il faut cesser de se prendre comme un simple système de référence auquel on rapporte la trajectoire d'une pierre qui vole; il faut, à l'instar de ces médiums qui extériorisent leur sensibilité, se projeter dans le mobile pour en épouser les états d'âme. *To sympathize is to learn,* disait je ne sais plus quel auteur américain. Sympathiser, c'est, bien plus qu'apprendre, l'acte même de la connaissance.

Ce que Bergson définissait comme étant la méthode métaphysique, pourquoi ne pas l'appliquer à la critique littéraire et à l'histoire? Puisque, à trop accumuler de fiches, on avait pris les choses « par le dehors », pourquoi, par sympathie, ne pas les saisir par le dedans? Etudiez-vous Blaise Pascal? Il ne vous suffira pas, pour trancher son conflit avec Descartes sur la priorité de l'expérience du Puy-de-Dôme, de compulser toutes les pièces du procès. Il faudra se mettre à genoux devant son

masque, l'invoquer et entrer en transe. La méthode de sympathie participe de l'effusion lyrique, de l'infusion de la grâce, du ravissement et de l'extase (1).

Quelques esprits s'alarmeront. Ne fait-elle pas courir le risque d'obnubiler l'esprit critique? Evidemment, elle a ses exigences et ses rigueurs. Elle interdit qu'on étudie un système philosophique avec l'intention sournoise de le critiquer.

Prendre connaissance d'une doctrine pour la trouver en défaut, décomposer un système avec la joie puérile d'en découvrir des failles, *ce n'est pas d'un esprit critique,* déclare le R. P. Théry. Pour juger avec sincérité, et avec une juste impartialité, il faut avoir à son service une bonté clairvoyante et équilibrée, une capacité de renoncement, toutes les vertus qui sont le signe de la santé de l'esprit (2).

Cette profession de foi de savant médiéviste nous dévoile l'équivoque de la méthode de sympathie. S'objectiver en son sujet, éprouver ses états d'âmes, se modeler à son image, se constituer une structure mentale sur le modèle de la sienne, c'est la première vertu de l'historien, mais ce n'est pas l'unique devoir du philosophe. Celui-ci doit se dédoubler, conserver la pleine lucidité de son jugement pour apprécier la valeur du système qu'il étudie.

(1) Emile Boutroux est un des premiers à l'avoir définie et pratiquée. On se souvient du préambule de son livre sur Pascal (Hachette, 1900) : « Pascal, avant d'écrire, se mettait à genoux et priait l'être infini de se soumettre tout ce qui était en lui, en sorte que cette force s'accordât avec cette bassesse. Par les humiliations il s'offrait aux inspirations. Il semble que celui qui veut connaître un si haut et rare génie dans son essence véritable doit suivre une *méthode* analogue; et, tout en usant, selon ses forces, de l'érudition, de l'analyse et de la critique, qui sont nos instruments naturels, chercher, dans un abandon à l'influence de Pascal lui-même, la *grâce inspiratrice* qui seule peut donner à nos efforts la direction et l'efficace. » J'ai bien envie de demander à mon collègue Charles Guignebert où en serait, par exemple, l'exégèse des Epitres pauliniennes ou la question du quatrième Evangile, si les critiques s'étaient offerts par les humiliations aux inspirations, et, suivant la méthode préconisée, avaient, dans un abandon à l'influence de Paul et de Jean, suivi la grâce inspiratrice! L'esprit critique devient, dans cette méthode, un charisme de l'Esprit-Saint.

(2) *Revue des Jeunes,* 25 janvier 1927, p. 142.

Son œil spirituel doit se garder rigoureusement achromatique. Le Père Théry exige de nous plus que cet état de réceptivité psychologique qui peut s'appliquer aussi bien à conter la vie de Kuerten, le monstre de Dusseldorf, qu'à narrer la légende dorée de saint François et des trois compagnons. Il impose, comme condition préalable du véritable esprit critique, la sympathie morale, qui exclut toute attitude expectante, toute réserve personnelle, toute possibilité de reprise, toute velléité de reproche. La sympathie morale est la bonté du cœur qui nous pousse à nous complaire en notre sujet, à ne pas tarir sur ses qualités, à souligner ses beaux côtés, à ne pas voir ses défauts, à fermer les yeux sur ses lacunes, à jeter un voile pudique sur ses défaillances et à nier obstinément la possibilité de ses faiblesses. Le P. Théry confond deux états d'esprit, qui sont de deux ordres différents : la sympathie intellectuelle et la sympathie morale, la première étant synonyme de parfaite objectivité, d'*acribie,* qui est l'absence de toute prévention et le refus de se passionner; la seconde impliquant une secrète complaisance, un parti-pris d'indulgence, une partialité implicite. Renan, historien d'un autre étiage que le P. Théry, savait faire ces distinctions.

Libre évidemment est chacun de changer la signification du langage, de baptiser « esprit critique » le souci de n'en avoir point. Ne dites pas que Pascal a injustement accusé Torricelli dans l'histoire de la roulette et qu'il a agi sans délicatesse avec Mlle de Roannez : vous n'avez pas d'esprit critique, puisque vous allez à critiquer. Mais l'ironie est aisée. Jusqu'à nouvel ordre, continuant à penser, comme le dit Georges Matisse, « que le sentiment n'est pas une source de connaissances », et, comme l'enseigne Pascal, que l'esprit est d'un autre ordre que le cœur, voyons, sur quelque exemple circonstancié, les résultats d'une méthode si réputée.

I

LE THOMISME ET LA CHRISTIANISATION D'ARISTOTE

M. Gilson, professeur de philosophie médiévale à la Faculté des Lettres de Paris, est un des zélateurs de la méthode de sympathie. Il l'a dit, sans mystère, avec beaucoup de bonne humeur, à M. Frédéric Lefèvre, au cours d'une interview du 3 janvier 1925, parue dans les *Nouvelles Littéraires,* avec ce soin minutieux que l'on met à peser les mots de ce genre de confession spontanée :

> M. Gilson réclame des travaux qu'il édite qu'ils soient basés sur le *respect inconditionné* des penseurs dont l'historien assume la responsabilité de se faire l'interprète, et aussi le respect des lecteurs qui ont droit à mieux que des matériaux de construction : à des livres... L'influence de Bergson se manifeste là de la plus féconde manière : c'est de l'histoire et de la *critique sympathique.* L'effort de M. Gilson de reconstituer par « le dedans » toute une vie et toute une doctrine a été couronné de succès (3).

M. Gilson joint, au maniement de la critique sympathique, l'usage des méthodes d'érudition. J'ai pensé, en le choisissant pour étudier les dangers de la méthode que je dénonce, me placer dans un cas exceptionnellement défavorable, et, par cela même, d'autant plus probant. J'ai pris le moins contesté de ses ouvrages, *Le Thomisme, Introduction au système de saint Thomas d'Aquin,* qu'il a eu tout le temps de corriger, entre la première édtiion parue chez Vrin à Strasbourg, en 1919, et la seconde « revue et augmentée » parue chez Vrin à Paris, en 1923. A ce livre, la *Revue apologétique* du 15 juin 1926 a rendu cet hommage qui, sans rien d'excessif, est flatteur : « Exposé vraiment exact et complet d'une

(3) Frédéric Lefèvre : *Une heure avec...,* 3e série, p. 63.

grande objectivité, et accessible à n'importe quel esprit cultivé (4). »

Tout esprit cultivé sait que l'originalité du Thomisme a consisté dans une solution nouvelle du problème de l'accord de la raison et de la foi. Thomas d'Aquin ramène cet accord à celui d'Aristote et du dogme chrétien. Or, c'est là un des plus prodigieux paradoxes qu'enregistre l'histoire.

La philosophie d'Aristote a pour dessein de légitimer, contre le *veto* des Eléates, des Socratiques, des Héraclitiens et des Sophistes, la possibilité d'une science de la nature. Il est bien vrai que le Stagirite ramène l'explication physique à une explication ontologique et finaliste, bien différente de ce que nous qualifierions aujourd'hui d'explication scientifique. Mais son intention n'en demeure pas moins pure et la philosophie d'Aristote n'est, en aucun cas, ce que l'on appelle une philosophie religieuse. C'est tellement une philosophie de la nature que l'on désignait au XIIIe siècle ses ouvrages, la *Métaphysique* comprise, sous le nom de *libri naturales* ou de *naturali philosophia* (5). Dieu y joue un rôle, mais un Dieu qui n'est pas celui des Chrétiens et n'intervient que comme partie intégrante du système du monde, à titre de premier moteur immobile. Ce Dieu ignore le perpétuel mobile qu'il meut par son contact et par son attrait, et ne s'en soucie pas. Il n'est pas pour lui cause efficiente, et, par conséquent, créatrice. L'Univers est éternel et soumis à un périodique retour. Il ne comporte ni premier homme, ni dernier jour. Les âmes individuelles sont périssables : il n'y a pas d'immortalité, ni sanctions d'outre-tombe, encore moins de règne de la grâce opposé au règne de la nature. Bref, parmi toutes les grandes sagesses enfantées par le disert génie de l'Hel-

(4) *Revue Apologétique*, 15 juin 1926, p. 378.
(5) G.-H. Luquet : *Aristote et l'Université de Paris pendant le XIIIe siècle*, Paris, 1904, pp. 20-27.

lade, il n'en est pas de plus contraire aux dogmes fondamentaux des religions juive, chrétienne et arabe, que le Péripatétisme, exception faite peut-être de l'Epicurisme. Tel est néanmoins le système dont l'Ange de l'Ecole est parti pour accorder la raison avec le « donné révélé ». Qu'est-ce qui l'y obligeait? Pourquoi a-t-il pensé que montrer l'accord d'Aristote et de la Bible équivalait définitivement à résoudre le conflit de la raison et de la foi? Quelle modification a-t-il fait subir au Péripatétisme authentique pour l'adapter à sa nouvelle mission : justifier « en raison » le dogme catholique? Voilà les problèmes que doit poser, sinon résoudre, toute « introduction » au système de saint Thomas d'Aquin.

§

M. Gilson a très bien vu l'incompatibilité entre le système d'Aristote et la théologie chrétienne. « De cette opposition entre le péripatétisme et le christianisme, nous trouvons en saint Bonaventure le témoin le plus clairvoyant. » Pour le Docteur Admirable, l'erreur fondamentale d'Aristote est d'avoir rejeté la doctrine platonicienne des idées. Dieu, ne possédant pas d'idées exemplaires des créatures, ne connaît que lui-même et ignore le particulier. De la négation de l'exemplarisme résulte celle de la providence et de la disposition de ce monde en vue du châtiment des pécheurs et de la glorification des élus. De cette triple méconnaissance résulte un triple aveuglement. Le monde est éternel, car Dieu, l'ignorant, n'a pu le créer. Le monde étant éternel, une infinité d'hommes doit avoir existé, d'où une infinité d'âmes, à moins que les âmes individuelles soient corruptibles, ce qu'Aristote admet. Les âmes étant corruptibles, il n'y a ni immortalité personnelle, ni récompense ou châtiment après cette vie (6).

(6) *Le Thomisme*, 1re éd., 1919, pp. 10 et 11.

Cette opposition explique suffisamment la réaction immédiate du magistère ecclésiastique en présence de la *Métaphysique*, de la *Physique* et des livres d'histoire naturelle d'Aristote, lorsque les scolastiques latins furent en possession de l'œuvre entière du Stagirite, à la fin du XIIe siècle et dans le premier tiers du XIIIe siècle. Un conseil tenu à Paris, en 1210, condamna les livres d'Aristote, condamnation réitérée en 1215 par les statuts donnés à la Faculté des arts de Paris par le légat du pape, Robert de Courçon.

En s'adressant à une philosophie dénoncée, décriée et condamnée, l'Aquinate a-t-il seulement voulu être beau joueur? M. Gilson ne le pense pas et en donne de plus opportunes raisons. Le Péripatétisme présentait pour la première fois aux penseurs du moyen-âge « une philosophie complète et systématique », une encyclopédie de toutes les sciences de la nature, dont on n'avait eu jusqu'alors aucune conception; car, au lieu d'étudier la nature en elle-même, le moyen-âge n'avait vu en elle qu'un symbolisme sans consistance réelle, une séméiologie à fin religieuse, une révélation lapidaire à côté de la révélation scripturaire des Ecritures. La nature était la Bible des simples, le miroir du monde dans lequel les esprits religieux et mystiques déchiffraient les « moralités », les « exemples », les « allégories » salutaires. Il y avait grand danger à laisser subsister, face à face, un corps cohérent de doctrines qui semblait contenir toutes les connaissances auxquelles la raison humaine peut accéder par ses seules facultés naturelles et le corps des vérités révélées, sans chercher à les concilier. En même temps que le magistère ecclésiastique frappait d'interdit la philosophie d'Aristote, il se préoccupait de la corriger. Nous voyons Grégoire IX, dès 1231, charger des théologiens d'examiner les ouvrages du Stagirite, en vue d'en retrancher ce qu'ils pouvaient contenir de dangereux pour la foi. C'est à cette tâche que fut officiel-

lement associé Thomas d'Aquin, de 1259 à 1268, lors de ses séjours à la cour pontificale, à Agnani, à Orvieto, à Viterbe, au couvent de Sainte Sabine à Rome, auprès d'Urbain IV et de Clément IV.

Le triomphe d'Aristote, déclare M. Gilson, étant inévitable, la sagesse commandait de faire en sorte que ce triomphe, menaçant pour la pensée chrétienne, tournât, au contraire, à son profit. C'est dire que l'œuvre qui s'imposait alors consistait à *christianiser Aristote* (7).

La grande idée, l'originalité de Thomas d'Aquin fut précisément de *christianiser Aristote;* d'en faire, dans l'ordre de la nature, ce que le Baptiste avait été dans l'ordre de la grâce : le Précurseur, parmi les Gentils, de l'Evangile, le *Doctor Evangelicus.*

II

LA VÉRITÉ FONDAMENTALE DE LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE SELON SAINT THOMAS

Comment Thomas d'Aquin s'y est-il pris pour faire d'un philosophe païen, patronné dans la scolastique latine par un Maure hérétique, Averroès, un docteur de l'Eglise? Aucun de ceux qui ont étudié le Thomisme ne s'y est trompé : l'accommodation du Péripatétisme au dogme chrétien s'est faite par la transformation *en distinction réelle* d'une distribution logique posée par Aristote entre l'essence d'une chose, qui répond à la question *quid est,* qu'est-ce? et son existence, qui répond à la question *an est,* ceci existe-t-il? Autre chose est de savoir ce qu'est un phénix, autre chose de savoir s'il en existe présentement un dans la nature. Cette distinction purement logique chez Aristote est devenue une distinction ontologique et réelle chez le Docteur commun, par où il faut entendre ce qui suit. En toute créature actuel-

(7) *Le Thomisme*, 2[e] éd., p. 9.

lement existante, l'*essence est réellement distincte de l'existence :* l'essence est une puissance passive qui reçoit, limite, contracte l'acte d'exister et en fait celui d'un certain individu appartenant à tel genre et à telle espèce. L'acte de la création a donc été en quelque sorte double:

Il convient de dire qu'en même temps que Dieu confère l'existence, il crée ce qui reçoit l'existence, *dicendum quod Deus simul dans esse, producit id quod esse recepit* (*De Potentia,* 3, 1, 17).

Quels sont les avantages que l'Aquinate prétend tirer de la distinction réelle de l'essence et de l'existence? 1. *Seule elle permet d'échapper au panthéisme, en permettant de distinguer la créature du créateur.* Si, chez la créature, l'essence était identique à l'existence, rien ne venant limiter celle-ci du dehors en la recevant et la notion d'existence n'emportant aucune limitation intrinsèque, l'existence serait infinie. Il n'y aurait qu'une seule substance infinie existante, c'est-à-dire Dieu. Comme la distinction de la créature et du créateur est la vérité fondamentale de la religion, à ce titre et déjà on pourrait qualifier la distinction réelle introduite par saint Thomas « de vérité fondamentale de la philosophie chrétienne ». Mais, à cela, elle a bien d'autres titres. 2. *Seule elle permet de prouver l'existence de Dieu, par la contingence du monde.* Pourquoi les créatures sont-elles contingentes? Parce qu'elles n'emportent pas la raison explicative de leur existence dans la définition de leur essence qui est ce qui les constitue en propre : je puis savoir ce qu'est un homme, sans savoir si un homme particulier existe. Mais, si l'homme ne possède pas l'existence en raison de son essence, si on ne peut syllogistiquement déduire son existence de sa définition, il faut que l'existence lui vienne *ab alio* d'autrui, d'un principe extérieur à lui; et, comme on ne saurait remonter à l'infini dans la série actuellement hiérarchisée des causes, il faut s'arrêter à un

principe premier dont toute l'essence soit d'exister, ce qui est la définition que Dieu aurait donnée de lui-même à Moïse sur le Mont Horeb : *je suis celui qui est.* On pourrait démontrer que la distinction réelle de l'essence et de l'existence est impliquée, plus ou moins directement, dans les autres preuves thomistes de l'existence de Dieu. Après avoir servi à distinguer Dieu de sa créature, la voilà donc qui sert à prouver l'existence de Dieu en partant de sa créature. 3. *Seule elle permet de comprendre ce que sont les Anges.* L'Ecriture nous révèle l'existence de purs esprits, hiérarchisés entre l'homme et Dieu, que l'on appelle les Anges. Dire que ce sont de purs esprits, c'est dire, dans le langage de l'Ecole, que ce sont des *formes pures subsistantes,* des substances simples comme celles de Dieu, et rien ne les vient distinguer de lui, puisqu'on ne peut trouver dans la simplicité aucune raison de diversité. Il faut, pour éviter pareil scandale, réintroduire en eux une matière; seulement on aura bien soin de la baptiser « spirituelle » pour ne pas manquer à la définition scripturaire. Expédient purement verbal, répond Thomas d'Aquin, et qui nous fait songer à celui de ce moine baptisant carpe un lapin. Les Anges sont des formes sans matière, mais non point sans composition; car, il reste en eux la composition réelle de l'essence et de l'existence. Or, c'est leur essence, identique à leur forme, qui limite leur acte d'exister. Seulement, leur forme ne pouvant se multiplier en s'imprimant dans une matière, comme un cachet dans une cire, il reste qu'il n'y a qu'un seul individu par espèce d'anges. La distinction réelle nous sauve de l'hylémorphisme angélique, contredit par la Révélation, où Thomas d'Aquin discerne une doctrine hérétique, imputable à Avicébron. 4. *Seule elle permet de démontrer la possibilité de l'Incarnation.* Ce dogme énonce qu'il y a en Jésus-Christ deux natures distinctes et une seule personne. Transposons cet énoncé dans l'ontologie de

Thomas d'Aquin : il y a en Jésus-Christ deux essences, une essence divine et une essence humaine, et un seul acte d'exister, l'essence d'un être raisonnable joint à son acte d'exister constituant la notion théologique de *personne*. Cela est-il possible? Oui, si l'essence et l'existence sont distinctes, car alors l'existence divine du Verbe peut assumer le rôle et prendre la place de l'existence naturellement proportionnée à la nature humaine en Jésus. Non, s'il y a autant d'actes d'exister distincts que d'essences distinctes (*tot existentiae quot essentiae*), car alors, avouer deux natures en Jésus-Christ serait avouer deux personnes; avouer une seule personne, serait avouer une seule nature : le premier aveu fait de nous un Nestorien; le second un disciple d'Eutychèse, un hérétique dans les deux cas, si bien que le Cardinal Billot a pu dire que le mystère de l'Incarnation prouvait implicitement la distinction réelle de Thomas d'Aquin. 4. *Seule elle permet de démontrer la possibilité de la Trinité.* Le dogme de la Trinité énonce l'existence de trois personnes en un seul Dieu. C'est, en quelque sorte, la réciproque du dogme de l'Incarnation, mais appliquée à la substance infiniment simple de Dieu. En Dieu, l'essence étant identique à l'existence, on ne peut invoquer leur distinction réelle pour justifier la possibilité rationnelle de la Trinité. Mais ce qui est faux de la catégorie de la substance, reste vrai de celle de la relation. Une relation ne compromet pas l'unité de la substance à laquelle on l'applique, parce qu'elle lui est extrinsèque. Or, l'Eglise nous enseigne que les personnes divines sont des relations de parenté, de filiation, de spiration au sein de la substance divine. Dans une relation on peut distinguer la nature du rapport exprimé (rapport de Père à fils) et la convenance de ce rapport au sujet auquel on l'applique: ce que les scolastiques appellent son *esse ad* (nature du rapport) et son *esse in* (fondement du rapport dans le sujet qui le soutient). L'*esse ad* et l'*esse in* sont, par ana-

logie, dans la catégorie de la relation ce que sont l'essence et l'existence dans la catégorie de la substance. La justification du dogme trinitaire se tire alors de la distinction réelle de l'*esse ad* et de l'*esse in* dans les relations divines. Or, on peut prouver que si l'on rejette la distincte réelle de l'essence et de l'existence dans la catégorie de la substance, *a fortiori* il faudra la rejeter dans la catégorie de la relation; et, alors, si on avoue un seul Dieu, il faudra avouer une seule personne, ce qui est l'hérésie modaliste, ou, si on avoue trois personnes, il faudra avouer trois dieux distincts, ce qui est l'hérésie trithéiste... J'abrège. On peut dire, en résumé, que la distinction réelle de l'essence et de l'existence sert à saint Thomas à établir : la distinction de Dieu et de la créature, l'existence de Dieu à partir de la créature, la nature purement spirituelle des Anges, la possibilité logique des dogmes de l'Incarnation et de la Trinité, d'où dérivent à peu près toutes les autres vérités de la religion chrétienne. Or, Thomas d'Aquin croit ingénument que sa distinction est dans Aristote; seulement Aristote ne l'a pas suffisamment approfondie pour voir tout ce qui en découlait; et il ne l'a pas suffisamment approfondie, parce qu'il n'était pas illuminé par la grâce surnaturelle de la Révélation.

La distinction réelle de l'essence et de l'existence chez la créature est l'instrument de la christianisation d'Aristote. Aussi Thomas d'Aquin a-t-il pris soin de la longuement exposer et de la justifier dans son *Discours de la Méthode*, je veux dire le traité *De Ente et Essentia*, qui, écrit en 1252, inaugure la série de ses traités philosophiques. C'est à cette distinction et à ce livre que s'attaquèrent principalement ses adversaires; Henri de Gand, dès 1276, en une discussion quodlibétique intitulée : La créature est-elle identique à sa propre existence? Richard de Middeton, en 1285, dans une discussion intitulée : L'existence actuelle est-elle identique à

l'essence du sujet qui le fait exister? Godefroy de Fontaines, en trois discussions sur la même question; Thierry de Fribourg en un livre, paru une douzaine d'années après la mort de l'Aquinate: *De Esse et Essentia.* C'est cette distinction réelle que vont défendre les grands Commentateurs de Thomas d'Aquin, du XIVe au XVIIe siècle : Gilles de Rome, dans son *De Ente et Essentia,* vers 1290; Capréolus, Cajetan, et, surtout, Jean de Saint-Thomas. De nos jours, le R. P. Del Prado, O.P. lui a consacré un ouvrage monumental sous le titre : *De veritate fundamentali philosophiæ christianæ* (Fribourg en Suisse, 1911); Pierre Duhem l'a donnée comme base à son exposé du Thomisme (*Système du Monde,* t. V); Roland-Gosselin, O.P., dans son édition du *De Ente et Essentia* (Kain, 1926) lui a fait l'honneur d'une très longue étude, et l'on sait que dans notre ouvrage : *La Scolastique et le Thomisme* (Gauthier-Villars, 1925), nous avons fait de cette distinction le principe d'unification de notre exposé.

III

M. GILSON ET LA VÉRITÉ FONDAMENTALE DE LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

Le lecteur de M. Gilson est donc pressé de savoir ce que celui-ci pense de la fameuse distinction. Il constatera qu'il n'en pense que fort peu de chose. Ne la trouvant pas dans un exposé d'ensemble de l'ontologie thomiste qui ne figure nulle part, il lui faudra arriver à la troisième preuve de l'existence de Dieu, *a contengentia mundi,* où il est impossible de n'en pas parler. On lit dans la première édition du *Thomisme* de M. Gilson :

En tant que cette troisième preuve considère le possible comme n'ayant pas son existence de soi-même, elle suppose admise la distinction entre l'essence et l'existence dans les choses crées. Cette distinction, dont on peut trouver l'ori-

gine première chez Augustin et Boèce, que les philosophes arabes et principalement Alfarabi avaient mise en pleine lumière, était, à l'époque de saint Thomas, une *thèse universellement admise.* La question de savoir si saint Thomas admet une distinction *réelle* entre l'essence et l'existence des choses crées a été longuement controversée. *Nous la réservons pour le moment* (8).

La réserver, c'est y revenir par la suite, mais la réserve de l'auteur est absolue, car elle est définitive : il n'y revient nulle part par la suite. La seule chose qui intéresse le Thomisme, c'est la distinction *réelle :* comment M. Gilson peut-il écrire qu'elle était *universellement admise* à l'époque de saint Thomas, puisqu'elle fut furieusement controversée à la fin de sa vie, et même, longtemps après, jusqu'à nos jours? Admettre que la distinction, posée par l'Ange de l'Ecole, n'est pas réelle, c'est modifier toute l'économie de son système, comme on le voit par Suarez. Aussi, Benoit XV, dans le nouveau *Code de droit canon* paru en 1917, ayant fait commandement à tous les professeurs enseignant dans l'Eglise et en son nom, d'exposer la philosophie naturelle et la théologie « selon la méthode, la doctrine et les principes du Docteur Angélique et de s'y tenir saintement » (*Canon,* 1366, par. 2), la *Congrégation des Etudes* a eu soin de publier préalablement un recueil de vingt-quatre propositions, données comme le résumé fidèle des principes de la philosophie thomiste, et recommandées à titre de *normes directrices sûres* (9) : la distinction réelle de l'essence et de l'existence y figure de suite après celle de l'acte et de la puissance. On ne courait plus le risque de se compromettre en soutenant que la distinction était

(8) *Le Thomisme,* 1re éd., p. 44. C'est moi qui souligne.

(9) Décret du 27 juillet 1914. Ce décret a donné lieu à deux commentaires : R. P. Ed. Hugon, *Les vingt-quatre thèses thomistes,* Téqui, 1912; R. P. Guido Mattiussi, S. J., *Les points fondamentaux de la philosophie thomiste, Commentaire des vingt-quatre thèses approuvées par la S. Congrégation des études,* Marietti, 1926.

réelle. M. Gilson, dans sa seconde édition, a mis une note :

La question de savoir si saint Thomas admet une distinction *réelle* entre l'essence et l'existence a été longuement controversée. *Le thomisme nous paraît une doctrine tout à fait inintelligible si l'on ne suppose pas que saint Thomas admettait cette distinction* (10).

Le lecteur s'attend à ce que M. Gilson lui dise pourquoi le thomisme serait inintelligible sans cette distinction réelle. Malheureusement, il ne le dit pas. On espère avoir quelques éclaircissements au moment où il est parlé du panthéisme (p. 78). « On demandera peut-être comment les créatures peuvent être dérivées de Dieu sans se confondre avec lui? » C'est bien la question dont la réponse amène immanquablement la célèbre distinction. Chez M. Gilson, elle ne l'amène pas.

La solution de ce problème n'offre aucune difficulté qui puisse nous retenir... La créature n'est pas ce qu'elle a; Dieu est ce qu'il a; il est son être, et c'est pourquoi les créatures, bien qu'elles aient le même être que Dieu, puisqu'il est l'être pris absolument, l'ont cependant d'une manière participée et déficiente qui les maintient à une distance infinie de Dieu. Dire que l'être de la créature est de Dieu ne signifie pas que la créature soit Dieu (11).

A part ce dernier truisme, comprenne qui voudra, et comment la créature n'est pas ce qu'elle a, et comment elle a le même être que Dieu, l'être absolu, tout en ne l'ayant pas : ce n'est pas suivant cette logomachie que Thomas d'Aquin a échappé au panthéisme des Néo-platoniciens et des Ecolâtres de Chartres.

Poursuivons et arrivons à la question de la nature des Anges. Thomas d'Aquin y a tellement insisté, jusqu'à consacrer à cette question un traité à part, qu'il fallait

(10) *Le Thomisme*, 2e éd., p. 59, n. 1.
(11) *Le Thomisme*, 1re éd., p. 78; 2e éd., p. 101.

décidément par trop être aveugle pour passer la solution sous silence.

L'être angélique, situé immédiatement au-dessous de Dieu, s'en distingue cependant en ceci que l'essence de l'ange n'est pas identique à son existence; cette multiplicité, caractéristique de la créature, se retrouve dans son mode de connaissance (12).

C'est la dernière fois qu'il sera parlé de la célèbre distinction dans l' « Introduction au Thomisme » de M. Gilson. Faisons le bilan : le lecteur de la 1re édition du *Thomisme* sait qu'il y a controverse sur la question de savoir si la distinction admise par Thomas d'Aquin entre l'essence et l'existence est *réelle* ou ne l'est pas. Il sait, en outre, que cette distinction, dont on ne lui a pas dit comment il convenait de l'entendre, intervient dans la preuve *a contingentia mundi* et dans l'explication de la nature des anges. Le lecteur de la 2e édition sait, en outre, que l'auteur, dans l'intervalle, s'est prononcé pour la distinction réelle, hors de laquelle le système de l'Aquinate devient impensable. Il n'est guère plus avancé pour cela. Il ne se doute pas et ne comprend pas d'où vient l'importance de cette distinction, qui fait d'elle « la vérité fondamentale de la philosophie chrétienne ».

IV

LES RAISONS DU SILENCE DE M. GILSON : L'INCOMPATIBILITÉ DE CETTE VÉRITÉ AVEC LE SYSTÈME D'ARISTOTE ET SON ININTELLIGIBILITÉ

Ferons-nous à M. Gilson l'impertinence de penser qu'il n'a pas saisi l'importance d'une distinction, hors laquelle, de son propre aveu, le Thomisme est tout à fait

(12) *Le Thomisme*, 1re éd., p. 103; 2e éd., p. 132.

inintelligible? La vérité est qu'il n'a pas cru bon de l'exposer, non par ignorance, mais par opportunité.

Qu'est-ce que le Thomisme pour M. Gilson? — Un système admirable, tant qu'on le voudra, mais datant du XIIIe siècle, assujetti à justifier le dogme et dépassé depuis par tout l'apport des progrès de l'esprit humain? Ce serait oublier que M. Gilson a donné comme objet de son enseignement en Sorbonne « la vérité infinie du Christianisme (13) ». Or, l'Eglise catholique a défini le Thomisme comme étant *sa philosophie*. Dès lors, M. Gilson se doit de déclarer que la doctrine de l'Ange de l'Ecole constitue « un système du monde, une explication totale de l'Univers prise au point de vue de la raison (14) », « un effort d'acceptation totale des exigences du réel et de la raison; un système de vérités purement rationnelles (15) », et, comme le dit Maritain, un système qui se montre « toujours et partout docile à la réalité (16) ».

Le Thomisme donné comme un système entièrement rationnel, toujours docile aux exigences du réel et de la raison, ce n'est pas mal. Malheureusement, ce n'est pas vrai. Et d'étudier pourquoi ce n'est pas vrai, va nous expliquer du même coup la réserve de M. Gilson.

La distinction réelle de l'essence et de l'existence est un instrument admirable, aux mains de l'Aquinate, pour systématiser la métaphysique chrétienne et justifier le dogme en raison. Elle n'a qu'un inconvénient, mais qui est grave, dont se sont avisés immédiatement ses adversaires : elle est inintelligible. Qui dit distinction *réelle*, dit distinction entre deux choses qui ont une réalité indépendamment l'une de l'autre. En quoi peut bien consister, en un individu actuellement existant tel que Pierre, la réalité de son essence, en dehors de l'existence

(13) Frédéric Lefèvre, *art. cit.*
(14) *Le Thomisme*, 2e éd., p. 229.
(15) E. Gilson : *Etudes de philosophie médiévale*, 1921, p. 124.
(16) J. Maritain : *Antimoderne*, 1922, p. 132.

qui l'actualise hors de l'état de simple possibilité et de ses causes? La distinction de saint Thomas n'est pas pensable : voilà ce qu'ont répété inlassablement Henri de Gand, Durand de Saint-Pourçain, Duns Scot et Suarez, pour ne citer que les plus grands noms.

En second lieu, cette distinction réelle est incompatible avec l'Aristotélisme. Non seulement elle ne s'y trouve pas, mais elle n'est pas non plus dans la ligne de son approfondissement. Ce qui le prouve, ce sont les contradictions incessantes qu'elle y suscite. Le Thomisme, qui veut être un « aristotélisme christianisé », n'est qu'un « aristotélisme contradictoire » (17).

Aristote enseigne que, chez les êtres réels, c'est la forme qui donne l'existence. Thomas d'Aquin fonde sur ce principe, *Forma dat esse,* la preuve de l'immortalité des âmes, une fois séparées de leur corps. Les âmes désincarnées sont des formes pures subsistantes. Or, déclare l'Aquinate, « chaque chose possède d'elle-même l'existence en tant qu'elle possède la forme... Les substances, qui sont des formes pures, *ne peuvent jamais être privées d'existence* » (18), d'où suit que les âmes désincarnées, de même que les Anges, sont impérissables. Mais alors ce sont des dieux, car divin est synonyme d'éternel pour Aristote. Non, réplique l'Aquinate, car, en ces formes pures, l'essence est réellement distincte de l'existence. Ainsi l'Ange de l'Ecole invoque, tour à tour, deux principes absolument contradictoires : le principe aristotélicien *Forma dat esse,* et le principe avicennien : l'*essence* (qui se ramène à la forme chez les âmes désincarnées) *est réellement distincte de l'existence.*

Aristote avait enseigné que ce qui multiplie une forme, c'est la matière dans laquelle elle s'imprime. La matière

(17) Félix Sartiaux : *Le Thomisme est-il une philosophie rationnelle?* (*La Renaissance religieuse,* Alcan, Paris 1930, p. 199.)
(18) *Sum. C. Cent.,* II, 55.

est le « principe d'individuation » qui permet de tirer d'une forme un grand nombre d'exemplaires. Une forme séparée de toute matière est unique de son espèce. C'est ce que Thomas d'Aquin avait dû reconnaître au sujet des Anges. Comment n'en serait-il de même au sujet des âmes désincarnées? : privées de leur corps, c'est-à-dire du principe d'individuation qui les multiplie, et appartenant toutes à la même espèce, l'espèce humaine, elles doivent se fondre en une seule. C'est ce que concluaient très logiquement les Averroïstes. Thomas d'Aquin répond que la Révélation enseigne que les corps ressusciteront au jour du jugement dernier. Chaque âme séparée garde alors une aptitude qui la singularise à être unie à tel corps particulier le jour de la Résurrection. Mais fonder une vérité sur une proposition révélée, ce n'est pas énoncer une vérité de fait, ni une vérité rationnelle; c'est énoncer une *vérité de foi.* Au surplus, il faudrait dire correctement : les âmes, en se séparant de leurs corps, se fusionnent en une seule, puisqu'elles ont perdu leur principe d'individuation; mais, lors de la résurrection des corps, elles se remultiplieront de nouveau.

Arrêtons-nous à ces exemples, qu'il ne serait que trop aisé de multiplier. Pierre Duhem a bien montré comment Thomas d'Aquin s'est vu acculé à ces contradictions. L'Aquinate raisonne suivant les principes d'Aristote, chaque fois que l'orthodoxie catholique n'est pas en cause. Un conflit se dessine-t-il : vite, il abandonne Aristote pour la métaphysique d'Avicenne, fondée sur la distinction réelle. Entre ces deux métaphysiques, celle d'Aristote qui implique la nécessité du monde, celle d'Avicenne qui implique sa contingence, Thomas d'Aquin oscille éperdument, comme l'aiguille d'une boussole folle, sans réussir à les concilier; il suit Aristote dès qu'il cède à la pente naturelle de sa raison, il l'abandonne, dès qu'il se souvient d'avoir à justifier le dogme. Voilà

la philosophie que M. Gilson nous donne comme « la solution purement rationnelle d'un problème exclusivement philosophique (19) ». Voilà pourquoi il n'a rien dit de « la vérité fondamentale de la philosophie chrétienne », sachant à quels mécomptes, à quels aveux de faiblesse, elle risquait de l'acculer. M. Gilson a bien montré, dans son premier chapitre, l'opposition de l'aristotélisme et du christianisme; il a exactement défini le Thomisme comme une tentative de christianiser Aristote. Comment Thomas s'y est-il pris, comment a-t-il échoué, c'était tout le sujet du livre, dont le lecteur ne trouvera pas un traître mot en l' « exposé vraiment exact et complet, d'une grande objectivité », du savant médiéviste de la Sorbonne.

V

M. GILSON IGNORE LA MÉTAPHYSIQUE DE THOMAS D'AQUIN ET LES RAISONS DE SON IGNORANCE

Thomas d'Aquin a échoué dans son entreprise et n'a pu convaincre aucun de ses contradicteurs. Au sujet des critiques que nous adressions à son système, le R. P. Pedro Descoqs, S. J., qui n'use pas de la méthode de sympathie à la façon du P. Théry, a eu la probité d'avouer :

Nous ne croyons pas que toutes les objections de M. Rougier aient une égale portée. Mais il en est auxquelles il faut bien avouer qu'aucune réponse sérieuse et décisive semble n'avoir jamais été donnée (20).

Mais, si l'historien probe doit reconnaître l'échec de Thomas d'Aquin dans sa tentative impossible, encore doit-il rechercher les raisons profondes qui l'ont conduit à l'entreprendre.

(19) *Le Thomisme*, 2e éd., p. 9.
(20) Pedro Descoqs, S. J., *Thomisme et Scolastique, à propos de M. Rougier* (*Archives de Philosophie*, V, Beauchesne, Paris, 1927, p. 83).

Elles ne se bornent pas aux raisons d'opportunisme alléguées par M. Gilson. Elles se fondent sur une certaine aptitude de l'ontologie aristotélicienne à expliciter en partie le dogme chrétien.

L'aristotélisme est, en terme d'école, un *réalisme ontologique,* c'est-à-dire une philosophie, non pas fondée sur une analyse de l'expérience, mais sur une analyse de nos concepts, dont le contenu est censé correspondre adéquatement à des réalités objectives. Par exemple, pour connaître les lois du mouvement, il ne s'agit pas d'étudier les trajectoires des mobiles sous l'impulsion de certaines forces, il convient de déduire ce que doivent être ces lois de la définition même du mouvement. Seulement, ce réalisme ontologique est « modéré » par l'usage de certains principes restrictifs, ce qui l'empêche de sombrer dans l'absurde. Or, précisément, le dogme chrétien a été élaboré par des esprits formés à la dialectique d'Aristote. Il ne peut s'expliciter qu'en fonction du réalisme modéré; il implique, comme l'a démontré le R. P. Garrigou-Lagrange, une ontologie rudimentaire (21). Il n'est pas pensable, par exemple, en fonction de la philosophie du devenir de Hegel, de celle de Bergson ou de Le Roy, dont les derniers ouvrages, comme les précédents, viennent d'être condamnés. Une analyse plus poussée montre que cette ontologie rudimentaire est, chez les Pères de l'Eglise et chez les Scolastiques, l'effet d'une structure mentale très caractéristique, que nous avons appelée la *mentalité réaliste* (22).

(21) C'est le sujet de son ouvrage : *Le sens commun, la philosophie de l'être et les formules dogmatiques.* 3e éd., Paris, 1922.

(22) Depuis notre critique du *réalisme ontologique*, comme fondement du Thomisme, dans notre ouvrage *La Scolastique et le Thomisme* (Gauthier-Villars, 1925), une tentative a été faite parmi les théologiens et les philosophes scolastiques, pour soutenir que le *réalisme thomiste* n'est qu'un réalisme « méthodique », ou « épistémologique » ou « critique ». Malheureusement, les auteurs sont loin de parvenir à s'accorder et nous examinerons ailleurs leurs prétentions. Voir : Et. Gilson, *Le réalisme méthodique*, et, contradictoirement, E. Kremer, *Sur la notion du réalisme épistémologique* (Joseph Geyer, *Philosophia perennis*. 2 bd., Regensburg, Habbel 1931); Garrigou-Lagrange, *Perennis Philosophia* (*Revue de philosophie*,

La mentalité réaliste, conforme à la tendance spontanée de notre esprit à prendre les mots pour les choses, conduit inévitablement à une philosophe du type de celle d'Aristote, où Bergson voulait voir, non pour l'adopter, mais pour la condamner, « la métaphysique naturelle de l'intelligence humaine » (23). Cette métaphysique constitue ce que M. de Wulf appelle « la doctrine commune » aux grands docteurs de la Scolastique, la *sententia communis* qui permet de parler « d'une philosophie scolastique au moyen-âge, plus spécialement au XIII[e] siècle » (24). C'est à l'exposé de cette métaphysique que toutes les introductions à l'étude du Thomisme (25) consacrent leurs premiers chapitres : théorie de l'analogie de l'être et des transcendentaux, théorie des catégories, théories de l'acte et de la puissance, de la forme et de la matière, de l'essence et de l'existence, principe de l'individuation. Ces doctrines sont la clé explicative de tout le Thomisme. Assurément, le lecteur de M. Gilson va-t-il les trouver explicitement exposées dès le début de son ouvrage.

La réponse est si surprenante que je préfère en laisser le soin à M. de Wulf, au remarquable auteur de l'*Histoire de la philosophie médiévale*. M. de Wulf montre comment sa théorie d'une *sententia communis* — je crois plus exact de dire d'une *mentalité commune* — chez les grands docteurs scolastiques « repose sur de grandes théories métaphysiques telles que l'individua-

janvier 1931) et J. Maritain, *Science et Philosophie d'après les principes du réalisme critique* (*Revue thomiste*, janv.-févr. 1931).

(23) *L'Evolution créatrice*, p. 381.

(24) A. de Wulf : *Y eut-il une philosophie scolastique au Moyen Age?* (*Revue néo-scolastique*, 1927, p. 5).

(25) Voir, à titre d'exemples récents : L.-C. Simon, *Pour lire saint Thomas*, La Bonne Presse, 1908 ; D[r] Martin Grabmann, *Saint Thomas d'Aquin*, Bloud, 1920 ; Th. Pègues, *Imitation thomiste*, Téqui, 1921 ; Ed. Hugon, *Les vingt-quatre thèses thomistes*, Téqui, 1922 ; Mgr Legendre, *Introduction à la Somme théologique*, Bloud, 1923 ; G. Mattiussi, *Les points fondamentaux de la philosophie thomiste*, Marietti, 1926 ; Th. Pègues, *Aperçus de philosophie thomiste et propédeutique*, Blot, 1927 ; J. Wébert, *Essai sur la Métaphysique thomiste*, Desclée, 1928 ; et l'article « Thomisme » rédigé par le P. Adhémar d'Alès dans le *Dictionnaire apologique*.

lisme, l'acte et la puissance, l'analogie de l'être, l'essence et l'existence — *théories dont M. Gilson ne dit rien dans la première édition, et peu de chose dans la seconde édition de son étude sur le Thomisme* (26) ».

Imaginez une Introduction au Cartésianisme, où l'auteur négligerait d'exposer le *Cogito,* la distinction de la substance pensante et de la substance matérielle, la théorie des idées adventices, fictives, claires et distinctes, le critère de l'évidence, les règles de la Méthode; ou encore une Introduction au Kantisme où il ne serait soufflé mot des formes a priori de la sensibilité, du schématisme transcendental, des catégories et des principes directeurs de l'entendement, des idées de la raison, et vous aurez l'équivalent du tour de force vraiment prestigieux réalisé par M. Gilson.

M. Gilson ignore-t-il tout cela? Ce serait l'accuser de *stultitia.* Alors, pourquoi le passe-t-il sous silence? Parce que ce serait, hélas! l'aveu de la caducité irrémédiable du Thomisme. Qui de nos jours croit encore à la théorie de l'acte et de la puissance, aux formes substantielles et aux accidents, aux transcendentaux et à l'analogie de l'être? Ockam et le nominalisme, Ramus et les Humanistes, Locke et l'empirisme anglais, Kant et le criticisme, Bergson et sa philosophie nouvelle commentée par Edouard Le Roy, Poincaré et la physique moderne ont renversé ces idoles gothiques. Il n'est plus pour les soutenir que les théologiens et les catholiques « sans la foi ». Comment présenter alors le Thomisme comme la « première philosophie moderne »? Eriger l'Ange de l'Ecole sur son piédestal véritable serait dresser un colosse sur des pieds d'argile. Dissimulons les fondements ruineux de ces cathédrales d'idées que sont la *Somme théologique* et la *Somme contre les Gentils.* Offrons au public un exposé sans venin, facile, séduisant, qui inaugure une sorte de *Bibliothèque rose, ad usum delphini,* de la phi-

(26) *Art. cit.,* p. 12.

losophie médiévale : voilà le triomphe de la méthode de sympathie.

VI

LA VÉRITABLE SIGNIFICATION HISTORIQUE DU THOMISME ET CE QU'EN PENSE M. GILSON

Que si l'on ignore l'ontologie de Thomas d'Aquin, si on ne parle que peu ou prou de la distinction qui lui sert à coordonner et à harmoniser tout son système, on peut se demander en quoi peut bien consister, pour M. Gilson, la « signification historique du Thomisme »?

M. Gilson — et c'est la grande découverte qui lui vaut quantité d'honneurs — s'est avisé de faire du Thomisme « le premier système de vérités purement rationnelles qu'ait engendré la philosophie occidentale » (27), et de saint Thomas d'Aquin « le premier en date, et non le moindre, des philosophes modernes » (28). Ce mérite inouï lui viendrait de ce que, le premier, il aurait nettement séparé le domaine de la philosophie de celui de la théologie, « séparation qui marque le premier pas de la philosophie sur la route de sa libération » (29).

M. Gilson serait-il humoriste comme un Irlandais, car je ne sais pourquoi son étude sur « la signification historique du thomisme » (30) m'a fait penser à l'admirable pièce de Bernard Shaw qui fait de sainte Jeanne la fondatrice de la démocratie, du nationalisme et du protestantisme. Mais voyons un peu quelle est la qualité de l'humour de M. Gilson. On peut séparer la philosophie de la théologie de deux façons bien différentes. On peut dire au philosophe : « Te voilà libre de tout examiner et aucun domaine ne sera désormais soustrait aux entreprises de la raison. » On peut lui dire : « Tu

(27) Et. Gilson : *Etudes de philosophie médiévale*, p. 124.
(28) *Le Thomisme*, 2e éd., p. 36.
(29) *Etudes de philosophie médiévale*, p. 99.
(30) *Ibid.*, pp. 76-124.

vois bien ce domaine, celui des vérités théologiques; il est interdit dorénavant d'y pénétrer, d'en étudier les titres, de les soumettre à l'examen de la raison. Et prends garde, car un ange au glaive de feu, le Magistère ecclésiastique, est à la porte de ce royaume interdit, toujours prêt à fulminer contre tout transgresseur l'anathème. » Le lecteur bénévole de M. Gilson serait tenté d'entendre la séparation libératrice réalisée par l'Aquinate dans le premier sens. Il suffit de savoir lire pour voir que le second seul est exact. L'humour de M. Gilson est sinistre.

Il est bien vrai que Thomas d'Aquin a posé une distinction de genre entre la philosophie et la théologie, qui partent de principes distincts et suivent un ordre différent. Cela ne veut pas dire qu'elles n'aient pas, en partie au moins, le même objet, ni que la première ne soit rigoureusement subordonnée à la seconde. Soucieux de réagir contre la théorie averroïste de la double vérité, qui prétendait qu'une proposition pouvait être vraie en philosophie et fausse selon la foi, ou vraie en théologie et erronée suivant la raison, l'Ange de l'Ecole décrète *a priori* l'accord de la raison et de la foi, pour ce motif que, l'une et l'autre provenant de Dieu, toute contradiction entre elles retomberait sur Dieu lui-même (31), ce qui n'est pas un argument philosophique, mais une pétition de principe. Si, par exemple, une preuve, telle que celle qu'Aristote administre de l'éternité du monde dans la *Physique* et le *De Cœlo,* est contraire à la foi, elle sera taxée de problématique ou de sophistique; en aucun cas on ne devra lui reconnaître une valeur démonstrative (32). D'autre part, non moins soucieux de réagir contre le rationalisme intempérant des Dialecticiens du XIe et du XIIe siècle, qui avait conduit un Bérenger, un Roscelin, un Abélard à de si notoires hérésies, et contre l'angélisme des docteurs franciscains, tel saint Bonaventure, qui

(31) *Sum. c. Gent.*, I, 7.
(32) *Sum. th.*, 1re p., I, 46, I, *ad. Resp.*

prêtaient aux esprits humains la vision directe des espèces intelligibles réservée aux Anges et aux Bienheureux, l'Aquinate, après avoir sommé la philosophie d'avoir à s'accorder avec la théologie, lui rappelle dans quelles limites elle le doit faire, c'est-à-dire les humbles devoirs de son obédience. A la philosophie incombe le soin de démontrer apodictiquement « les fondements de la foi », l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, sur lesquels reposent la possibilité et la convenance de la Révélation; à elle appartient encore le soin de réfuter victorieusement les objections des hérétiques contre les mystères; mais il lui est formellement interdit de chercher des preuves rationnelles de ces derniers :

Dans les discussions avec les incroyants, il ne faut pas tenter d'établir la foi sur des démonstrations apodictiques : ce serait porter atteinte à la sublimité de la foi et risquer de la compromettre par de pseudo-raisonnements. *Puisqu'elle est suprarationnelle, la foi ne peut pas être démontrée par la raison; mais, puisqu'elle est vraie, elle ne peut pas être battue en brèche par des raisons valables.* L'effort de l'apologiste chrétien ne doit pas tendre à donner de la vérité de la foi une démonstration philosophique, mais à défendre la vérité de la foi, par la réfutation des objections (33).

On jugera, par cette citation de Thomas d'Aquin, combien sont justes les assertions suivantes de M. Gilson:

Pour mieux s'assurer les services de son esclave, la théologie vient de commencer par l'affranchir (34).

Ou encore :

Tout le secret du Thomisme est là, dans cet immense effort d'honnêteté intellectuelle pour reconstruire la philosophie sur un plan tel que son accord *de fait* avec la théologie apparaisse comme la conséquence nécessaire des exigences de la

(33) *De rationibus fidei contra Sarsenos*, proem.
(34) Et. Gilson : *Essais de philosophie médiévale*, p. 114.

raison elle-même et non comme le résultat accidentel d'un simple désir de conciliation (35).

Jamais, au contraire, système philosophique ne fut moins dépendant ni plus étroitement subordonné à la théologie : « La théologie, écrit Thomas d'Aquin, ne reçoit pas ses principes des autres sciences, mais immédiatement de Dieu par la Révélation. C'est pourquoi elle ne reçoit rien des autres sciences, comme si elles lui étaient supérieures, mais elle se sert d'elles comme étant ses inférieures et ses servantes » (36). M. Gilson a transposé ainsi la pensée du Docteur commun : la philosophie, désormais séparée de la théologie, *n'est plus astreinte* à en démontrer chaque proposition; au lieu de : à la philosophie, désormais bridée dans ses entreprises et tenue étroitement en laisse, *il est interdit* d'empiéter sur le domaine réservé des vérités surnaturelles, connues par la Révélation, qui constituent l'objet propre de la théologie. La théologie n'a pas affranchi la philosophie, elle l'a mise aux fers, sous couleur de séparer son domaine du sien propre.

Avant Thomas d'Aquin, toute licence était donnée au philosophe d'examiner les titres de la théologie à s'imposer à sa créance. Avec Scot Erigène, il pouvait proclamer que la droite raison a seule qualité pour déchiffrer le langage figuré des Ecritures et le symbolisme de la nature, car la vraie religion est réductible à la vraie philosophie (*veram religionem esse veram philosophiam*) (37); avec Abélard, il pouvait écrire qu'on est conduit à croire « non pas tant parce que le témoignage de la divine raison nous y induit, que parce que l'argumentation de la raison humaine nous y contraint (38) ». Après Thomas d'Aquin, il ne le pourra plus. La séparation de la philosophie et de la théologie, telle que l'en-

(35) *Le Thomisme*, 2e éd., p. 35.
(36) *Sum. th.*, Ia p., q. 1, a. 5.
(37) *De Praedest.*, c. I, 1; *P. L.*, t. 112, col. 357-358.
(38) Abélard, *Introd. ad theol.*, II; *P. L.*, t. 176, col. 1050.

tend l'Aquinate, a eu pour effet d'interdire à la raison de citer la théologie au tribunal de sa juridiction. En faisant sienne, au Concile du Vatican, la doctrine de Thomas d'Aquin, l'Eglise a définitivement asservi la philosophie chrétienne à n'être que la Marthe, pas même la Madeleine, de la théologie.

Comment concilier la signification historique que M. Gilson prête au Thomisme avec les aveux que lui arrache, malgré lui, l'évidence : « Jamais saint Thomas n'a prétendu écrire un ouvrage qui fût l'exposé de sa propre philosophie. On peut même dire sans paradoxe aucun qu'il ne se donne pas comme philosophe..., étant essentiellement un théologien (39) »? L'originalité de Thomas d'Aquin, serait-ce donc d'avoir philosophé en théologien : « Saint Thomas étant essentiellement un théologien, et précisément parce qu'il était un théologien, a constitué un système nouveau et original de philosophie » (40)? Mais que devient la séparation de la théologie et de la philosophie, si Thomas d'Aquin élabore une philosophie de théologien? Où est la grande nouveauté de cette attitude, si saint Anselme, Hugues de Saint-Victor, Alexandre de Halès, et, d'une façon générale, tous les scolastiques avant lui n'ont guère fait autre chose? L'originalité, pour l'Aquinate, eût consisté à constituer un système de philosophie, en qualité de philosophe et en oubliant qu'il était théologien.

Retenons l'aveu : le système de Thomas d'Aquin est celui d'un théologien. Il est tellement d'un théologien, qu'on en fausse toute la perspective à prétendre, comme le fait M. Gilson, exposer sa philosophie en la dissociant de sa théologie, sous prétexte qu'à côté d'une théologie qui n'est que théologie, il y aurait chez lui « une philosophie qui n'est que philosophie (41) ». Pourquoi saint Thomas insinue-t-il, au sein du Péripatétisme, la dis-

(39) *Le Thomisme*, 1re éd., p. 22.
(40) *Ibid.*, p. 23.
(41) *Le Thomisme*, 1re éd., p. 36.

tinction réelle de l'essence et de l'existence, qui en perturbe toute l'économie? C'est faute de pouvoir s'en passer pour justifier les dogmes de l'Incarnation et de la Trinité. Pourquoi déclare-t-il que la démonstration de l'éternité du monde donnée par Aristote n'a pas de valeur apodictique? C'est qu'elle est contredite par la Révélation. Pourquoi, en dépit de tout ce qu'il a dit sur le principe d'individuation, s'obstine-t-il à déclarer que les âmes humaines après la mort sont individualisées ? Parce que la Révélation lui enseigne qu'elles s'uniront à nouveau aux corps ressuscités. Pourquoi s'écarte-t-il de l'Aristotélisme dans les définitions qu'il donne des notions de *suppôt*, de *nature*, de *personne*, de *relation*, de *subsistance*? Parce qu'il a en vue de justifier les définitions conciliaires où interviennent ces notions. Jamais, en fait comme en droit, philosophie n'a été moins dépendante et plus étroitement assujettie à la théologie, dont l'Aquinate rappelle la suzeraineté à l'égard de toutes les autres sciences : *aliæ scientiæ dicuntur ancillæ ejus* (42). Thomas d'Aquin subordonne la philosophie à la théologie à un quadruple point de vue : soit que, lui rappelant ses limites, il lui interdise l'accès des vérités surnaturelles; soit que, lui rappelant qu'elle est une servante, il lui enjoigne de défendre la foi contre les objections des hérétiques; soit que, paraissant contredire une vérité révélée, il la déboute de ses prétentions et la déclare forclose; soit qu'il infère du dogme telle notion ou telle proposition philosophique, simplement parce que, en dehors de cette notion et de cette proposition, le dogme serait inintelligible. On peut apprécier, après cela, toute la bonne foi de l'assertion de M. Gilson : « La philosophie qu'il enseigne ne tire pas sa valeur de ce qu'elle est chrétienne, mais de ce qu'elle est vraie (43). »

(42) *Sum. th.*, 1ª p., I, a. 5, ad *Sed contra.*
(43) *Le Thomisme*, 2ᵉ éd., p. 36.

Philosophie essentiellement chrétienne, et tenue pour vraie parce qu'elle est chrétienne, a-t-elle au moins le mérite de constituer « un système nouveau et original de philosophie » ? Absolument pas, car, en ce système, la collusion de la théologie et de la philosophie introduit maintes incohérences, et l'on voit à tout instant l'Aquinate abandonner Aristote pour suivre Avicenne, ou tout autre philosophe juif ou arabe. C'est la conclusion à laquelle s'est trouvé aboutir un homme qui n'est pas suspect de partialité, un catholique fervent, Pierre Duhem, au terme de la longue étude qu'il a consacrée au Thomisme :

La vaste composition élaborée par Thomas d'Aquin se montre à nous comme une marqueterie où se juxtaposent, nettement reconnaissables et distinctes les unes des autres, une multitude de pièces empruntées à toutes les philosophies du Paganisme hellénique, du Christianisme patristique, de l'Islamisme et du Judaïsme. *Le Thomisme n'est pas une doctrine,* il est une aspiration et une tendance; *il n'est pas une synthèse,* mais un désir de synthèse (44).

La méthode de sympathie, qui se confond pour M. Gilson avec sa foi chrétienne, ne lui permet pas d'avouer que la philosophie de Thomas d'Aquin soit une philosophie incohérente, pas même que ce soit une philosophie éclectique :

Le vrai thomiste dispose d'une philosophie chrétienne, complète, cohérente... saint Thomas n'est pas un électrique disposé à coudre les uns aux autres les morceaux empruntés à diverses philosophies pour leur donner l'apparence extérieure d'un système. C'était un vrai philosophe (45).

D'où vient donc la différence des conclusions de M. Gilson et de Pierre Duhem? Ils sont tous les deux

(44) *Le Système du Monde,* t. V, pp. 563-576.
(45) Et. Gilson : *L'avenir de la Métaphysique augustinienne,* ap. *Revue de philosophie,* 1930, pp. 700 et 711.

croyants, et leur foi les incline aux mêmes conclusions. Mais l'un pratique la méthode historique comme tout esprit scientifique l'a comprise jusqu'à nos jours : il aboutit à prouver que la doctrine de l'Aquinate est éclectique et incohérente. M. Gilson, lui, manie la méthode de sympathie dont le P. Théry a fixé le canon : elle le porte à affirmer, en se dispensant de le prouver, que le Thomisme est une philosophie d'une seule venue, cohérente et achevée.

VI

POURQUOI SAINT THOMAS D'AQUIN EST DIVIN, SELON M. GILSON

La séparation de la philosophie et de la théologie aurait été réalisée par le Docteur commun, en substituant à l'illuminisme augustinien la théorie empiriste de la connaissance d'Aristote.

Déterminer exactement, déclare M. Gilson, sous quelles influences, internes ou externes, Thomas d'Aquin s'est trouvé poursuivre l'élimination radicale du Dieu illuminateur de saint Augustin serait enseigner la cause du *plus grand événement philosophique de tout le moyen âge occidental* et résoudre du coup le problème : *Cur divus Thomas* (46)?

On peut se demander si la différence entre Augustin et Thomas d'Aquin est si grande que le laisse croire M. Gilson. Elle consiste seulement en ceci : selon saint Augustin, l'esprit humain reçoit directement de Dieu la vision des essences intelligibles, tandis que, selon saint Thomas d'Aquin, il ne reçoit de Dieu directement que la lumière de l'intellect-agent, qui lui permet d'extraire les formes intelligibles des images sensibles. Or, Thomas d'Aquin juge lui-même cette différence de peu d'impor-

(46) M. Et. Gilson : *Pourquoi saint Thomas d'Aquin a critiqué saint Augustin* (*Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, t. I, 1926, p. 120).

tance (47). Cette importance s'atténue encore si on met, en présence du Thomisme, l'Augustinisme authentique. Parlant de l'étude de M. Gilson : *Pourquoi saint Thomas a critiqué saint Augustin* (48), le R. P. Boyer déclare :

Plus j'y pense, et moins je vois la liaison nécessaire entre les aperçus si objectifs, si nuancés dont cette étude est faite et la conclusion à laquelle elle s'efforce d'aboutir. Que de pages on en pourrait utiliser pour expliquer pourquoi saint Thomas a cru s'accorder et s'est accordé de fait, pour l'essence, avec saint Augustin (49).

En réalité, la doctrine que réfute Thomas d'Aquin sans relâche, ce n'est pas l'augustinisme authentique, dont il s'efforce le plus possible de se rapprocher, c'est une forme d'augustinisme altéré, que M. Gilson propose lui-même d'appeler l'*augustinisme avicennant* : « le bloc de doctrines appelées augustiniennes comprenant des éléments étrangers à la philosophie d'Augustin et qui sont de provenance arabe ».

Il n'est pas prouvé, après cela, que l'abandon de l'illuminisme avicennant pour l'empirisme d'Aristote soit la réponse adéquate à la question : *Cur divus Thomas?* Comme le dit très justement M. de Wulf : « Et que fait-on des innovations *métaphysiques* du Thomisme, autrement importantes dans sa synthèse que ses critiques de l'illumination divine (50)? » La réponse est simple : on n'en fait rien, on en a honte, car il faut plutôt les dissimuler que les publier pour soutenir que l'Ange de l'Ecole est le premier philosophe moderne.

On ne saurait, du reste, qualifier d'« empirisme » (51), comme le fait M. Gilson, la théorie de la connaissance de

(47) *Non multum autem refert dicere, quod ipsa intelligibilia participantur a Deo, vel quod lumen faciens intelligibilia participetur* (*De spiritualibus creaturis*, art. X, ad 8m).

(48) *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. I, 1926, pp. 5-128.

(49) Ch. Boyer, *Saint Thomas et saint Augustin d'après M. Gilson* (*Gregorianum*, mars 1927, p. 110).

(50) *Art. cit.*, p. 27, note.

(51) *Etudes sur la philosophie médiévale*, p. 113.

l'Aquinate. L'empirisme prétend que les principes rationnels viennent des données des sens. Thomas d'Aquin enseigne que les principes premiers, qui permettent de franchir le fossé transcendantal entre la créature et le créateur, sont compris dans la lumière de l'intellect actif et que nous en prenons conscience à l'occasion des essences intelligibles abstraites de nos représentations sensibles (52). En ce sens, c'est un « innéisme », conçu à la façon de Descartes. Dans son empressement à moderniser l'Aquinate, M. Gilson procède un peu trop lestement.

Peut-être eût-il mieux fait d'appliquer la sagacité de son esprit à nous expliquer comment la théorie de la connaissance d'Aristote se peut concilier avec la mystique chrétienne. L'objet de notre destinée, nous enseigne la *Somme théologique,* est la vision béatique. Celle-ci, bien qu'elle réponde aux exigences de notre nature, outrepasse nos forces et nécessite un supplément de lumière. « Saint Thomas, écrit M. Perrin, tient cette doctrine d'Augustin qui, pour le fond, la tient lui-même des Néo-platoniciens. Nous sommes en présence d'un produit néo-platonicien. Produit qui n'est ici qu'un intrus, car il suppose que l'âme est en contact avec Dieu (53) », ce qu'exclut la théorie aristotélicienne de la connaissance.

VII

LA NÉGATION DE LA DOCTRINE DE LA DOUBLE VÉRITÉ, SELON M. GILSON

Le premier philosophe moderne, ce n'est pas Thomas d'Aquin, c'est, au XIV[e] siècle, Guillaume d'Ockam. Ockam substitue à la théorie aristotélicienne de l'intellect agent et des espèces intelligibles la conception correcte du processus de l'abstraction, qui fait de l'universel un pur

(52) *De veritate,* XI, I, ad Resp.
(53) Ed. Perrin : *Saint Thomas d'Aquin, Somme théoloogique,* I; pp. 50-

concept. Il rejette tout le réalisme ontologique des formes substantielles, génériques, spécifiques ou individuelles, la distinction réelle de l'essence et de l'existence, de la substance et des accidents, et tout l'arsenal de *quiddités* des Scolastiques. Du coup, la dogmatique devient injustifiable au regard de la raison. Celle-ci ne peut plus même démontrer « les préambules de la foi », l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, qui sont renvoyées du domaine de la philosophie à celui de la théologie positive. Il n'y a pas de métaphysique possible, pas de théologie naturelle : la philosophie, constituée par l'ensemble des sciences positives, n'a rien à faire avec le dogme, et la dogmatique est fondée sur le pur fidéisme. La volonté discrétionnaire et indifférente de Dieu est la seule justification de tous les mystères. C'est la négation de tout l'effort de la Scolastique, qui avait été de prouver, sinon la nécessité rationnelle du dogme, du moins sa possibilité logique et sa convenance morale. Le premier philosophe moderne entonne le *Requiem* de la Scolastique.

Avant lui, les Averroïstes, acceptant la réduction du problème de l'accord de la raison et de la foi à celui de l'accord d'Aristote et de la Bible, avaient professé la *théorie de la double vérité,* qui en est la négation. Puisque l'Eglise ne peut se tromper, il faut croire aux vérités révélées qu'elle nous enseigne; mais, puisque la raison nous démontre la vérité de l'Aristotélisme, il n'y a plus qu'à conclure, en cas de conflit entre Aristote et l'Ecriture, qu'une proposition peut être vraie en philosophie et ne l'être pas en théologie, et réciproquement. Jean de Jandun justifia cette attitude en disant que ces deux ordres de vérités correspondent, l'un à l'ordre naturel, qu'étudie Aristote, l'autre à l'ordre surnaturel, que nous révèle l'Ecriture, Dieu ayant toujours choix entre l'usage des voies naturelles ou celui des voies surnaturelles pour réaliser ses desseins.

M. Gilson ne veut à aucun prix de cette théorie de la

double vérité. N'est-elle pas l'aveu même de la vanité du Thomisme! Aussi, conteste-t-il qu'elle ait jamais été professée, bien qu'Albert le Grand, vers 1225, l'ait combattue; qu'Etienne Tempier, vers 1279, l'ait condamnée expressément : « Ils prétendent qu'il y a des propositions vraies selon la philosophie, mais non selon la foi catholique, si bien qu'il y aurait deux vérités contraires; — *Dicunt enim ea esse vera secundum philosophiam sed non secundum fidem catholicam, quasi sunt duae contrariae veritates* (54) »; bien que Raymond Lulle lui ait consacré tout un livre (55); que Pétrarque l'ait reprochée aux Vénitiens, Poggio à Laurent Valla. M. de Wulf, ayant eu l'audace de la reproduire, se voit sévèrement tancé : « En ce qui concerne les Averroïstes, M. de Wulf continue à leur attribuer cette doctrine : *ce qui est vrai en philosophie peut être faux en théologie, et réciproquement,* mais il ne cite toujours pas un seul texte averroïste à l'appui de cette assertion (56). » Cette négation de la doctrine de la double vérité est sans doute la deuxième grande découverte de M. Gilson en matière de philosophie médiévale.

VIII

LES ERREURS DE DÉTAIL DE L'EXPOSÉ DU THOMISME DE M. GILSON

Ayant examiné les grandes lignes de l'exposé du Thomisme de M. Gilson, il resterait à en éprouver les détails. Je ne m'arrêterai qu'à un seul, pour exemple, parce qu'il est particulièrement caractéristique de la manière légère de M. Gilson.

M. Gilson vient d'exposer à sa façon, qui n'est pas la bonne, la troisième preuve thomiste de l'existence de Dieu, dite preuve par la contingence. Il ajoute : « La

(54) Denifle et Chatelain : *Cartulaire de l'Université de Paris,* p. 543.
(55) *Duodecim Principia Philosophiæ, seu Lamentation Philosophiæ contra Averroïstas,* 1311.
(56) Et. Gilson : *Revue philosophique,* sept.-oct., 1927, p. 295.

troisième preuve thomiste de l'existence de Dieu s'apparente à la première *en ce qu'elle suppose, elle aussi et plus évidemment encore, la thèse de l'éternité du monde* » ; en quoi Thomas d'Aquin n'aurait fait que suivre l'exemple de Moïse Maïmonide. Sans doute, le philosophe juif et le philosophe chrétien n'admettent pas réellement l'éternité du monde, mais, selon les propres paroles de Maïmonide, ils veulent « affermir l'existence de Dieu dans notre croyance par une méthode démonstrative sur laquelle il ne puisse y avoir aucune contestation, afin de ne pas appuyer ce dogme vrai, d'une si grande importance, sur une base que chacun puisse ébranler, et que tel autre puisse même considérer comme non avenue (57) ».

Voilà, certes, qui est stupéfiant! Pour affermir l'existence de Dieu, « ce dogme vrai », sur une base inébranlable, saint Thomas l'appuie sur une hérésie, l'*éternité du monde*. Admirable façon de prouver une thèse que de la faire dépendre d'une proposition qu'on professe préalablement être fausse!

J'avoue, à la première lecture, avoir été si profondément ahuri que, n'ayant pas sous la main la *Somme théologique*, j'ai ouvert le traité classique, et admirable à sa façon, du célèbre professeur de théologie à l'*Angelico* de Rome, du R. P. Garrigou-Lagrange : *Dieu, son existence et sa nature*. Je suis tombé sur ce passage qui m'a laissé respirer : « Cette preuve (il s'agit de la seconde) *aussi bien que la précédente et les suivantes, fait abstraction de l'éternité ou de la non-éternité du monde* (58) ». C'est exactement le contraire de ce que dit M. Gilson, et la simple lecture du texte de la *Somme théologique* donne raison au professeur de l'Angelico contre celui de la Sorbonne.

(57) *Le Thomisme*, 1re éd., pp. 45 et 46; 2e éd., p. 61.
(58) *Dieu, son existence et sa nature*, 5e éd., Beauchesne, 1928, p. 268.

IX

OU LA MÉTHODE DE SYMPATHIE A ENTRAINÉ M. GILSON

Pour écrire une introduction au Thomisme, il ne suffit pas de prendre les deux *Sommes* et d'en faire une réduction au dix-millième. Il faut se faire une tête scolastique, une mentalité réaliste et repenser tout le système, ce qui n'implique nullement qu'on abdique son esprit critique. C'est, à vrai dire, un peu plus difficile, et c'est ce que nous avons tenté de faire dans un livre (59) auquel le directeur de la *Revue Thomiste* a bien voulu rendre cet hommage : « Son exposé du Thomisme est la plupart du temps impeccable et sa discussion des principes de ce qu'il appelle « la mentalité réaliste » est d'une virtuosité logique que l'on ne peut pas ne pas admirer, même en la combattant (60). »

La méthode de sympathie, pratiquée par MM. Gilson et Théry, n'est qu'une méthode de complaisance. Pauvre méthode qui, visant à nous installer dans l'intimité des systèmes, n'aboutit pas même à nous en donner une superficielle prise de vue. Dévote méthode qui, s'interdisant « de trouver une doctrine en défaut », en colmate subrepticement les failles, en masque les incohérences, élude les questions troublantes, falsifie les solutions, présente un trompe-l'œil qui abuse les non-initiés. Sous prétexte de parler histoire, on s'abstient soigneusement de juger; mais on dissimule qu'il y ait quelque chose à juger. Est-ce ainsi que l'on pratique « le respect » de ses lecteurs et des penseurs que l'on étudie, selon la promesse faite au sujet de M. Gilson par M. Frédéric Lefèvre? Est-ce aussi que l'on pratique, plus simplement, le culte de la vérité historique? Que M. Gilson en prenne

(59) *Le Scolastique et le Thomisme* (gr. in-8°, XLVI, 812 p.), Gauthier-Villars, 1925.

(60) Bruno de Solages : *Le Procès de la Scolastique* (*Revue thomiste*. juillet-août 1927, p. 319).

honnêtement son parti et qu'il ait le courage de se donner pour ce qu'il est véritablement, un apologiste de grand talent qui, enseignant dans un Institut de science indépendante ces « deux aspects complémentaires » de la philosophie chrétienne, l'Augustinisme et le Thomisme, ayant « leur source au même lieu, sur le Calvaire, et leur fin au même lieu, sur le Thabor (61) », fait rétrograder la vieille Sorbonne à l'âge d'or de ses origines pontificales, au temps où elle recevait de Rome ses statuts, ses règlements et ses directives. Rangeons sur le rayon de notre bibliothèque son Introduction au Thomisme, là où elle doit figurer en bonne place, parmi les livres d'apologétique, et tenons désormais la *méthode de sympathie* pour ce qu'elle est, une pieuse méthode d'édification religieuse, dénuée de tout caractère scientifique.

LOUIS ROUGIER.

(61) Et. Gilson : *L'avenir de la Métaphysique augustinienne* (*Revue de philosophie*, 1930, p. 714).

UN PETIT ROMANTIQUE

ADOLPHE DUMAS

1806-1861

LETTRES INÉDITES DE Mme TASTU, D'AUGUSTINE BROHAN, DE RACHEL, DE MARIE DORVAL.

—

Nous avons essayé de conter la vie et de situer l'œuvre du poète Adolphe Dumas, né en 1806, à la Chartreuse de Bonpas, d'une vieille famille de Cabannes (1). Ayant participé à la période héroïque du Romantisme, l'ami de Lamartine, de Vigny, de Nisard, de Barbey d'Aurevilly, des frères Deschamps, de Béranger, de Jules Janin, de Sainte-Beuve — une brouille séparera plus tard les deux hommes — Adolphe Dumas est intéressant à plus d'un titre.

Sa vie agitée, mouvementée, pleine de révoltes et d'extases, sa vie, brisée à jamais par les mains fines d'une jolie comédienne, Mlle Plessis, devenue ensuite Mme Arnould-Plessis, ne peut se passer de femmes, et principalement de celles dont il dira, un jour : « C'est encore une sale comédienne, une de ces bêtes à deux mamelles qui croient donner de l'amour en donnant du plaisir. » Toujours vaincu, connaissant les affres de l'insuccès et les tourments de l'amour, le méridional de sang et d'imagination qui rêve de poésies et de drames philosophiques, et dont la devise est « *Perseverando* », nous apparaît comme une sorte de don Quichotte héroïque

(1) *Un poète bilingue, Adolphe Dumas*, 1927, n° 6 de la « Bibliothèque Romantique », publiée sous la direction de M. Henri Girard.

du Romantisme. Il en fut, en tout cas, la victime. Sa pensée, qui se cherche et s'embarrasse de mots et de formules, est cependant forgée au feu des traditions classiques. Parfois, dans un cri, dans un regret de *Provence,* ce recueil lyrique dont Théodore de Banville disait : « C'est un grand cri mélodieux », dans ces poèmes jamais publiés qui dorment dans les cartons de la Bibliothèque d'Avignon et qui devaient avoir comme titre *Les Iles d'amour,* on devine un poète qui va s'évader de la convention, des règles de l'Ecole et qui, d'un coup d'aile, planera... Hélas! l'élan est vite brisé, l'essor n'est que de courte durée et l'inspiration s'essoufle et retombe vaincue. Sainte-Beuve, avec lequel il fut de bonne heure lié et bientôt brouillé, a fort justement remarqué ce qu'avait d'étrange et de chaotique le talent d'un Adolphe Dumas. Cependant c'est peut-être Théodore de Banville qui a le mieux défini ce qu'il manqua au poète de Cabannes pour atteindre les purs sommets. Jugeant une œuvre, il a pour ainsi dire jugé une époque :

> Cet homme... fut un poète. Toujours fourvoyé, toujours vaincu, mais toujours revenant à la charge, toujours prêt pour les luttes nouvelles, il eut presque tout du génie : l'invention, la fécondité, la volonté âpre, fougueuse et patiente, le don de communiquer à des visions la vie réelle, la force, la calme douceur, la rage impérieuse, l'amour effréné du beau, tout enfin, excepté cette qualité essentiellement française : la clarté, la simplicité du dessin, la sobriété voulue qui subordonne l'inspirations à des règles fixes et, comme le vase transparent où le vin est enfermé, donne une forme précise à ce qui, par essence, ne peut avoir de forme... Adolphe Dumas me semble avoir été de tout point la victime ingénue des plus grands lyriques de notre temps.

On ne saurait mieux dire. Un jour, l'âme découragée, le corps vaincu, Adolphe Dumas frappera, par acquit de conscience, à la porte de la maison d'un poète vil-

lageois. Chargé de mission par le ministre de l'Instruction Publique d'alors, M. Fortoul, il ne voulut pas passer à Maillane sans y voir celui dont on lui avait dit qu'il savait les vieux chants du terroir... Et, en février 1856, il sortira de cette maison transformé, rajeuni. Il a trouvé un poète, un grand poète, un génie. Rentré à Paris, il presse Frédéric Mistral — car c'est du père de *Mirèio* qu'il s'agit — d'y venir; il le présente à Lamartine; il écrit une lettre prophétique à la *Gazette de France*. Il a « découvert » (2) Mistral. Avec quelle passion il réapprendra sa langue maternelle, oubliée mais jamais méprisée ; avec quelle humilité le vieux poète se mettra à l'école d'un jeune homme! Et Adolphe Dumas, sûr d'avoir vécu les plus belles heures de sa vie, sûr que son nom ne sera pas oublié à cause de *Mirèio* et de Mistral, pourra mourir en 1861, apaisé, « comme un saint » (3), dans une hutte de pêcheurs, au hameau de Puys, près de Dieppe.

La modeste étude que nous consacrâmes à Adolphe Dumas n'a guère de valeur que par les lettres inédites qu'elle révélait. Sans méconnaître l'intérêt de celles d'un Vigny, d'un Lamartine, d'un Hugo, il est cependant permis de penser que ce qu'écrivirent une Laure de Méreaux, sa sœur, une Augustine Brohan, une Pauline Duchambge jette un jour intéressant sur ce cœur de poète qui dira des femmes :

On les aime, on les hait; on les hait, on les aime :
On n'est jamais guéri.

Ayant pu, par un dépouillement plus méticuleux de la correspondance du poète de Cabannes, retrouver des lettres qui m'étaient auparavant passées inaperçues, je me fais un devoir de publier quelques-unes de ces missives intéressantes pour l'histoire littéraire.

Voici un billet sans date que Mme Tastu faisait por-

(2) Le mot est de Roumanille.
(3) Mistral.

ter à Adolphe Dumas qui habitait, alors, cité Bergère :

Nous espérions vous voir hier, notre poète, et vous remercier de bouche pour l'envoi du volume. Je ne vous répéterai pas ce que j'en pense, je vous l'ai dit à vous-même; la lecture n'a rien changé à mes préférences, elle a seulement ajouté quelques pièces à ma liste. *Les Blés* sont une chose neuve à force d'avoir l'air antique. On dirait du Théocrite et cependant ce n'est point une copie du grec; c'est le galoubet de Provence et non la flûte de Sicile. Votre Provence va du reste aller faire connaissance avec le soleil d'Orient, je vais envoyer le volume à mon pauvre Smyrniote qui aime tant vous et vos vers. Je suis sûre de lui faire bien plaisir, il n'en faut pas moins que je lui fasse le sacrifice du livre.

...Au revoir.

AMABLE TASTU.

La fine comédienne Augustine Brohan, avec laquelle Adolphe Dumas était en coquetterie et qui défendait contre ce dernier le Théâtre-Français, violemment pris à partie par le dramaturge mécontent, voyait souvent le poète de Cabannes dont elle estimait le caractère. Nous avons déjà publié d'elle trois lettres pétries d'esprit. Parmi les huit autres que nous avons en mains, nous choisirons ce billet timbré du 31 octobre 184. (4?)

Tout ce que vous dites est assez juste. Mais je veux me résumer. Je ne vis pas seule parce que j'ai trop d'ennuis passés qui me reviennent en tête et m'attristent; je vis libre parce que je n'aime pas et qu'il me serait impossible de feindre l'amour, sans compter que peu de gens s'acommoderaient de moi sans ce sentiment. J'ai des amis avec lesquels je cause, ris, mange au besoin, que j'aime de toutes mes forces, mais je n'ai pas d'amant depuis huit mois... Je comprends qu'une bonne est un objet d'inquiétude pour celui qui veut me trouver seule, mais je voudrais que mes amis prissent leur parti de me traiter au dedans comme une femme, et au dehors comme un bon camarade.

(4)Le billet est certainement de 1840, année de la publication du recueil lyrique *Provence*.

Je ne pourrai pas vous voir aujourd'hui. Je passe ma journée en famille, je pars le 5 et j'ai tant et tant d'affaires qu'il faut me prendre au vol et ne pas s'effaroucher si une séance me sert pour plusieurs personnes, sûr que l'on doit être que mon cœur sait choisir.

AUGUSTINE BROHAN.

Cette autre lettre, non datée, est assez curieuse parce que, outre ce qu'elle nous révèle du charme spirituel de sa signataire, elle nous rapporte des potins qui peuvent intéresser ceux qui s'occupent de l'autre Dumas, Alexandre :

Je joue tous les jours et je répète, ce qui me laisse peu de temps pour le plaisir. Je ne m'en plains pas, car j'aime fort avoir une obligation. Pourtant je voudrais aussi avoir de temps à autre la faculté de voir un peu les gens pour lesquels j'ai de l'amitié. Vous devez penser qu'il me fâche de ne pouvoir vous serrer la main. Que devenez-vous, que faites-vous? Alexandre est parti avec son fils, il a répudié Sc...... (5), dit-on, tout cela est-il vrai? Si c'est vrai, que va devenir cette pauvre créature? elle était foncièrement attachée et c'est mal que désoler ainsi ce que l'on a aimé. D'autant que retirant son appui, Dumas a tout entraîné avec lui, puisqu'il était tout. Je hais de semblables procédés et quoique j'aie à me plaindre de cette femme, je voudrais pouvoir lui donner du courage et de la résignation. Pauvres femmes, soyez honnêtes, ne le soyez pas, il y a toujours une heure de malheur pour vous. C'est triste, c'est décourageant, — c'est vivre. Que plus que jamais je tiens à ma manière de vivre, et que pour rien au monde, je n'en voudrais changer. Etre libre, vivre tous les jours de la même vie, et voir passer sur votre tête, sans s'y arrêter, tous les orages, toutes les tempêtes de ce monde, que c'est bon! Qu'importe que le cœur soit vide par moments. Il est calme au moins, il sait ce qu'il fait, ce qu'il aime. Dans toutes choses, j'aime le discernement, la raison, le choix. Peste soit du cœur sauvage et ardent qui n'aime que parce qu'il est fait pour

(5) Mme Scrivanek ou sa nièce, actrice, qui furent parmi les amies d'Alexandre Dumas.

aimer, qui ne brûle que parce qu'il est d'amadou et qui se laisse prendre à tout. J'aime mieux l'intérêt qui choisit que l'entraînement qui se trompe et ne fait que des [ici un mot illisible].

Il est arrivé de graves affaires au théâtre ce soir. Brindeau et Etienne Arago se sont querellés et se doivent battre demain. Altaroche est témoin d'Etienne et pourra vous en dire des nouvelles. Moi je rentre de jouer, assez mal même, *la Femme juge et partie*. Je vais me mettre au lit et tâcher de dormir, bien que je sois assez malade ce soir.

Adieu et à quand vous voudrez.

AUGUSTINE BROHAN.

A l'ami qui offrait son cœur, la fine comédienne répondait, en bref : Soyons amis, mais ne m'aimez pas : cela fait trop souffrir.

De la grande tragédienne Rachel nous avons un billet du 26 septembre 1856, écrit par son secrétaire et qui annonce qu'elle part « pour l'Egypte où elle va essayer de guérir la cruelle maladie dont elle est atteinte depuis dix mois » et ce mot non daté, répondant à une demande de place :

Je vous envoie ce que je peux. Je ne sais pas si vous m'aimez, mais vous êtes un galant homme et certes vous ne voudrez rien recevoir d'une femme sans lui garder grande reconnaissance. Venez donc ce soir me voir dans Lady Tartuffe. Je vous permets de penser pour un, mais je vous condamne à applaudir comme quatre.

RACHEL...

Comme Vigny, Adolphe Dumas avait soupiré pour une actrice et c'est sans doute, en dehors des affinités de l'esprit, ce qui explique son intimité avec le poète d'*Eloa*. Nous avons déjà eu l'occasion, par la publication d'une lettre inédite de Vigny — nous en publiâmes vingt-trois, — de préciser la date du premier voyage du poète en Angleterre dont M. Ernest Dupuy

devinait l'existence et mésestimait l'importance. Parti le 2 juillet 1836, Vigny écrivait, de Londres, le 9 août, à son ami sous l'impression où il était du paysage et de « la grande ombre »de Shakespeare. D'autre part, Mme Duchambge, très liée avec Dumas auquel elle communiquait les potins concernant Mlle Plessis et Marie Dorval et auquel elle annonçait la rupture Vigny-Dorval, écrivant, le 16 septembre 1838 : « Je suis autorisée par eux à l'apprendre à leurs amis communs », la fameuse Pauline servait de lien entre Marie Dorval et Adolphe Dumas. Ces deux derniers se connaissaient bien d'ailleurs et s'écrivaient, témoin ce billet incomplet et sans date, mais qu'on peut situer soit en 1836 au cours de la tournée que Marie Dorval fit dans diverses villes de France — Vigny était en Angleterre, — soit après la rupture des deux amants, fin 1839, le poète séjournant à nouveau, et pour six mois, à Londres, Shavington, etc... (Il datera de cette ville la fameuse pièce *La Colère de Samson.*) Voici, en tout cas, le mot de Marie Dorval à Adolphe Dumas :

Mon cher ami.

Je n'ai que le temps de vous dire que je suis aux anges de la bonne et grande nouvelle que vous me donnez... mais il faut m'écrire cela plus au long... Quand vous promet-on de vous mettre en répétition? Donnez-moi des détails. On me fait tant de bien quand on m'écrit de Paris! J'ai moi ici un *succès prodigieux.* Dans *Antony* j'ai été aux nues, et hier, dans le dernier tableau de *la Tour de Nesle...* que vous dirai-je? des tonnerres d'applaudissements... J'ai été belle, mais là, franchement. Nous sentons cela, vous savez? — J'ai une plume atroce. Adieu, cher ami, je suis bien heureuse de ce que vous m'avez dit. M. de Vigny sait-il cela? Il est toujours à Londres, je pense. Adieu.

Vous voyez que [la dernière page est déchirée].

Les amitiés féminines, les amitiés « d'amour tendre », comme il aimait dire, ne manquèrent pas, on le

voit, à Adolphe Dumas . Il y avait dans son cœur assez de place pour les y garder, dans ce cœur dont Pauline Duchambge, écrivant à Dumas, au sujet de Jeanne Sylvanie Plessis, disait : « Je veux qu'elle vous regrette, cette petite fille qui n'a pas pleuré des larmes de sang en perdant l'hommage d'un cœur aussi noble et aussi pur que le vôtre ».

FRÉDÉRIC MISTRAL, *neveu*.

LA REVANCHE DE VÉNUS[1]

—

— Ouvre tes esgourdes, m'avertit Josine en me lâchant dans les narines une bouffée de sa sale plante à Nicot, tu vas me faire le plaisir de mettre un terme à tes coquetteries avec la petite Sali Golette. Sinon...

Hein! ce sinon, quelle éloquence!... Depuis quelque temps, cette femme m'inquiète. Sombre, jalouse, intolérante, elle me cherche noise à propos de tout et de rien. Je ne puis sortir avec une créature de son sexe et de son âge sans déclancher des scènes. Finis — du moins ouvertement — les dancings à la mode... Pourquoi?... Je vous le donne en mille : Josine affirme, prétexte absurde, que je la ruine avec le coton antiorchestral qu'il me faut pour préserver mes oreilles!... Finis, les five o'clock si chics, si selects, si mondains. Et pourquoi?... Parce qu'il paraît que je m'y amuse avec des gigolettes pendant qu'elle s'échine — argue-t-elle — à gagner notre vie. Oh! mais, elle me tape sur le système!

— Sinon quoi? répliqué-je fermement.

— Sinon je descends dans la rue, mon ami, courtauder ta donzelle...

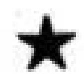
— Courtauder?...

— Hé bien, oui, s'impatiente la belliqueuse fille, courtauder... lui couper les oreilles, et la queue au milieu du dos...

Fichtre!... Heureusement, Sali n'a pas de queue, du moins que je sache, car nous n'en sommes qu'aux tout premiers préliminaires. Quant à Josine... Irait-elle pour

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 799.

moi, malgré son évidente désaffection, jusque sur le terrain? La question me travaille. Que s'étiole l'amour de mon amie, cela s'aperçoit sans lunettes. Mais sa jalousie demeure vivace et active. Physiquement, elle me désire encore. Aussi est-elle capable de tout. Ah! que j'aimerais savoir!... De la rage, de la démence, peut-être du sang autour de moi — moi si doux de caractère, pourtant — quelle merveille!... Vraiment, cela m'enorgueillit de penser que deux femmes jolies sont prêtes à s'entr'égorger pour mes faveurs.



Cette fois, il a bien fallu que l'abcès crève. Cela se passait tout à l'heure au Parc Monceau, voisin de chez nous. Je m'y reposais sur un banc, en compagnie de la délicieuse Sali Golette, qui s'amusait innocemment à me tripoter le menton — et autre chose aussi, je dois le reconnaître, mais quoi? ça n'entraîne pas la mort d'un homme, — lorsque surgit Josine. Du coup, pour sauver la face, je me dégage des étreintes de Sali, en lui donnant des tapes sur les doigts.

— Oh! l'effrontée!... Voulez-vous bien me laisser tranquille!... Fi! la vilaine!...

Bref, la litanie ordinaire, d'usage en pareil cas. Sali, qui n'a rien vu, n'y comprend goutte. Elle se demande si je ne deviens pas fou, — fou à lier entre ses deux bras dodus qu'anime une passion éminemment sauvage. Mais une voix dure brise son élan :

— Eh bien, Sali, siffle entre ses dents ma maîtresse ivre de fureur, je vous prends, cette fois, la main dans le sac...

Or, Sali ne s'impressionne guère. C'est une fifille sportive — championne, elle aussi, dans diverses disciplines musculaires — aux pectoraux puissants, aux biceps noueux, au cœur intrépide.

— Dans le sac! gouaille-t-elle sans reculer le moins du

monde, dans le sac!... Pauvres gosses! comme aujourd'hui on les nippe!...

— Trêve de plaisanterie! ordonne Josine. Si tu es une femme, et non un moule à gaufre, prouve-le.

Et ma Sali le prouve. Toutes deux tombent le corsage, le plient avec soin, le déposent sur le proche gazon. Elles rejettent en arrière, d'un mouvement de défi, leur toison courte et drue, puis se crachent dans les mains, selon la pittoresque et ancestrale coutume des gens qui s'apprêtent à un dur effort. Le leur, en particulier, m'intéresse. Il me promet des plumes.

En fait de coup de torchon, elles s'y entendent, mes deux poules! Souffle ardent, elles y vont de la gueule : « Tiens, merluchette de mon cœur — vlan! — encaisse-moi ça! »... « Et celle-ci — paf! sur le pif! — qu'en dis-tu? racoleuse à la noix! »... Elles s'adressent des politesses mignardes, genre Louis XV : « A vous, mignonne, parez la mornifle! »... « Prenez garde!... — pif — la dame blanche vous... nasarde! »... Certes, le son mat des horions sur la chair ferme flatte voluptueusement mes oreilles, mais j'ai les nerfs à vif, et je me demande si, oui ou non, je ne vais pas prendre là ma petite crise. Le nez de Sali pisse un filet de sang qui rougit son linge crême et enlaidit cette fille à vous dégoûter de l'amour... et du bon vin. En revanche, une lanière de peau arrachée de la joue ballotte sous le menton de Josine. Les chances s'équilibrent. Mais pas les lutteuses, qui roulent dans la poussière, à cheval l'une sur l'autre, chacune à tour de rôle, et profitent victorieusement de l'avantage pour labourer des ongles la belle chair amoureuse, les seins mal gonflés, toute cette peau humaine et avide cependant de sensations tout autres et d'un profit plus sûr. Qui gagnera la partie? qui méritera mon... corps? Le spectacle me passionne, que j'admire, assis paisiblement sur l'herbette, où je suce un bonbon acide que je dois à la générosité de Sali. Pour moi, — à part ce bonbon — je ne gagne rien à l'affaire.

C'est bien plutôt une sorte de joie mauvaise qui me gagne, me submerge, à l'idée que c'est pour mes charmes qu'elles s'abîment ainsi, qu'elles saignent, et souffrent, et s'arrachent les cheveux, et gracieusement s'injurient : « Voleuse de garçons! »... « Larronne d'honneur! »... « Souteneuse à la manque! »... La gloire en rejaillit sur moi, Horace Lalbigeois, me grise, me confère une importance nouvelle, fort agréable à ma vanité masculine, et du prix.

Par malchance, tout dans la vie a une fin, et surtout, hélas! les bonnes choses. Meilleures elles sont, et plus les écourte un destin calculateur et parcimonieux. Il y aurait là une urgente réforme à réaliser... Toujours est-il qu'au bout de treize minutes et sept secondes — chronomètre en main — Sali, vaincue, ramasse en hâte ses hardes et bat en retraite, en reniflant ses larmes et son sang, mais sans oublier de se retourner encore pour une curieuse exhibition de sa langue et de ridicules grimaces à notre adresse. Cette fille me rebute!...

— A nous deux, maintenant, profère Josine. Aboule ta graisse, mon coco, nous allons rire...

Elle adore, dans ces moments-là, parler l'argot le plus crapuleux, le plus incompréhensible. Ça lui donne un genre, n'est-ce pas?... Ma science fort étendue de la sémantique me permet de comprendre ce qu'elle entend par son « aboule ta graisse », qui signifie au juste, dans un français plus correct : « amène ton cuir, que j'lui cogne dessus »... Invitation à laquelle je me garde de répondre. Alors, brutalement, elle m'empoigne par le bras.

— Mais tu me fais mal!... Brute!... brute!... Lâche-moi!...

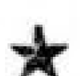
Ainsi me traîne-t-elle à sa suite, pleurnichant et geignard. Son étreinte meurtrit ma chair tendre. Ce soir, j'aurai des bleus, des rouges, des violets, des ecchymoses, un arc-en-ciel de choix. L'aimable femme possède une incroyable poigne. La semaine dernière, ne battait-elle pas par knock-out, à la seconde reprise, au Palais de la Boxe,

la célèbre championne américaine Dolly Brown?... Entre ses pattes je suis donc — ô Pierre Louys de fâcheuse mémoire! — sa chose, son toton, son pantin. Que va-t-il se passer?

Porte tirée sur nous, et verrouillée pour que nul voisin n'intervienne, Josine se dirige sur moi, me gifle vigoureusement, me courbe en deux, et se prépare, culottes baissées — les miennes, cela va de soi — à me passer quelque bricole sur l'arrière-train. Résigné, je ferme les yeux. Dans mes méninges, jamais plus lucides qu'en ces instants critiques, fulgurent de bizarres, de puériles pensées, où Jean-Jacques Rousseau voisine avec madame la lune. Mais ma rêverie se révèle sans objet, car — O! miracle — rien ne se produit de l'ignominie que je redoute. Rien... sinon que deux lèvres chaudes, frénétiques, se promènent sur mes deux surfaces génales, s'égarent dans le paysage...

Encore l'amour qui fait des... chiennes!

Une, tout au moins.



Pour des motifs qui demeurent inconnus, les affaires marchent à nouveau, et Josine reprend du poil de la bête. Positivement, cette femme m'essouffle. Sitôt qu'éteints, ses désirs se rallument, flamme inextinguible où se consume ma jeune vigueur. Devoir accompli, je n'ai pas posé ma tête sur l'oreiller depuis dix minutes, qu'un coude aigu pénètre dans mes côtes.

— Horace!...

Sourde oreille.

— Horaaace!...

— ...um!...

— Tu dors?

— Oui...

Elle n'en croit rien. J'ai beau donner à ma respiration le rythme profond et régulier de l'homme qui sommeille,

elle se persuade, incrédule, que je ne dors pas. Et je sens son bras qui avance... avance, ses doigts qui s'insinuent...

— Horaaaaace!

Que les saints du paradis — inoffensifs, ceux-là — me viennent en aide. Cette voix, qui quémande et sollicite, je la connais, elle me terrifie, glace mon sang dans les artères, sonne le glas d'un repos bien gagné. Des pieds et des mains, éperdu, je bataille pour me défendre, fuir le mouvement tournant qui se dessine et menace.

— Voyons, Josine, dis-je fâché, sois raisonnable!... Nous achevons à peine... Comment veux-tu? Un lapin n'y tiendrait pas... Pas même un crapaud...

Mais elle ne m'écoute guère. Femme d'action avant tout, elle agit, silencieuse. Et je la sens qui, frémissante, se faufile contre moi, se colle à moi, se glisse, m'envoûte, me bouleverse, me...

Ouf!... enfin, je vais pouvoir dormir, dormir, dormir... Assommé, anéanti, je m'étale sur le dos, en poussant un souffle énorme, significatif — du moins, je l'espère. Et voici qu'accourent les rêves, les beaux rêves, les rêves qui consolent... Ah! ouiche!...

— Horace!...

— ....

— Ecoute, mon bicolo chéri...

— ....

— Ecoute... cette fois... j'ai compté à ma montre... il y a plus de dix minutes... tu sais?... au moins seize...

Avec une énergie farouche, désespérée, j'essaye de lui donner le change. Elle me tuera, j'en suis certain. Elle est la femme-passion dans toute sa splendeur, toujours prête, réceptive à outrance, insatiable... Ou plutôt, la femme-browning, à répétition. Je vous dis qu'elle aura ma peau, et son contenu. Tandis que moi, je ne peux plus... plus... avoir la sienne...

— Horaaaaace!

— Ah! mais, dis donc, fiche-moi la paix, hein... Tu l'harasse, ton Horace, na!... Bonsoir!...

Ce qui la vexe :

— C'est bon, grommelle-t-elle en me poussant du postérieur vers la ruelle du lit. Mon tour viendra, mon petit... Ah! l'égoïsme des hommes!... Ça ne pense qu'à dormir!...

Dormir!... Elle va fort, la mignonne. Dormir, sous la menace de ce volcan... Dormir, quand je suis là, en alarme, tout le poil électrique, les nerfs tendus — oh! je sais! pas suffisamment à son gré!... Quand je...

— Aïe!...

Sournoise, elle m'a tordu la peau, entre le pouce et l'index, dans le gras de la joue. D'où mon cri de douleur, et un saut de carpe, vertical, qui déclanche son rire. Cette fois, elle est contente. Elle se calme, s'apaise peu à peu, car la vengeance est douce, paraît-il, au... corps de la femme. Emerveillé, un instant je la surveille, prêt aux actions de grâce. « Pourvu que ça dure! »...

Ces mots m'échappent. Hélas! Josine n'est pas sourde. Elle se retourne tout d'un bloc de mon côté, s'agite, se colle à moi, se faufile, se glisse, se...

— Oh! mon chéri, dis-tu vrai?...

Ahuri, je voudrais bien savoir ce qu'elle a pu comprendre qui la réveille et la déchaîne ainsi à nouveau. Alors, par gain de paix, en héros obscur — parce que nocturne — de l'amour, yeux fermés et dents serrées, une fois de plus je me donne...

Je me donne de la peine. Faut-il que je précise?



Au restaurant, où nous dînons parfois, Josine connaît tout le monde. Elle pince — manie indéfectible — les fesses des garçons qui nous servent. Elle tutoie la maîtresse d'hôtel. Et elle n'a besoin d'aucun renseignement verbal pour savoir où se trouve certain endroit utile. Dès qu'avec moi elle arrive, le personnel accourt, obsé-

quieux. Elle pourrait commander sans autre, car nul ne sait — pas même moi — composer comme elle un menu choisi, arrosé des vins qu'il faut. Mais, par pure galanterie et délicatesse, elle ne manque jamais de réclamer mon avis, quitte à demander blanc ce que je désire noir. Et comme elle paie, je me tais. Du reste, je n'en fais pas mystère, ma mauvaise humeur cède presque toujours dès le rôti, et un verre de bourgogne suffit à la mettre en déroute.

Les premiers temps, Josine, à table, ne s'occupait que de moi, de mon assiette et de mon verre. Et aussi quelque peu des voisines qui me lorgnaient. Maintenant — ah! ces femmes! — elle n'est pas plutôt assise qu'elle déplie un journal et se met à lire.

— Josine!...

— Quoi? aboie-t-elle sans s'interrompre dans sa lecture.

— A la troisième table, vers le caviste... regarde... il y a une femme, jolie, qui me décoche de ces œillades...

— Une femme?...

— Oui. Un vrai Greuze...

— Ah!... Un seul?...

— Oui. En voudrais-tu davantage?...

— Douze... Quand il y en aura douze — un amateur de peinture ne se dérange pas à moins — appelle-moi. Avec des précautions...

Pas moyen de la sortir de son indifférence et de son journal. Que les femmes, toutes les femmes, sensibles à mes appas, me mitraillent de leurs muettes supplications, rendent à ma beauté l'hommage le plus flatteur, qu'est-ce que ça peut lui fiche!... Seules les nouvelles fraîches l'intéressent, et il y a beau temps qu'elle ne me considère plus comme telle...

— Josine!...

Dans ce doux nom, qui fleurit si souvent à mes lèvres, je mets toute mon âme, grossie d'un mélange de passion,

de dépit, de chagrin et de rage. Et sa propriétaire m'accorde un coup d'œil de travers, en soleil couchant, pardessus sa feuille.

— Et alors?...

Je pose une main caressante sur la sienne, qu'elle retire aussitôt en un geste d'impatience qui me navre.

— Alors... chérie, ne pourrais-tu dévorer ton canard ailleurs qu'ici?... par déférence pour moi...

— Un canard? raille-t-elle... Ailleurs qu'ici, dans un restaurant!... Tu perds la caboche, mon garçon...

— Non, mais je perds courage. Le courage de t'aimer, chérie. Si tu continues, aussi congélative...

— Assez!... Laisse-moi tranquille. Les effusions en public, tu sais, très peu pour moi...

Et, sur cette expression triviale, la voilà qui se replonge dans sa gazette. Autour de nous, des gens sourient. Non sans raison. De quoi ai-je l'air, s'il vous plaît?... De moins qu'un journal de deux sous!...

Cet affront, elle me le paiera.



— Horace!...

— Quoi?...

— Ouvre, chéri!

— Non.

— Ouvre!... ou j'enfonce la porte.

— Enfonce. C'est bien ton tour...

— Méchant garçon!... Voyons, Horace, sois gentil, ouvre.

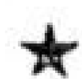
— Non.

Pour la punir, je lui tiens ainsi la dragée haute. Et la conversation pourrait encore se poursuivre de la sorte, mais je la boucle en ajoutant à ce dernier « non » quatre mots petits, vifs et qui n'ont l'air de rien, par lesquels on demande à quelqu'un — chacun son tour, là aussi — de vous f... la paix. Ce qui est cause que Josine, de désespoir,

s'effondre derrière la porte en versant en cascades des larmes amères. Qu'elle y reste. J'ai vu dans les Alpes, à Pissevache, à Lauterbrunnen, à Gavarnie et ailleurs, de magnifiques cascades à la blanche chevelure... Eh bien! depuis des siècles, ces cascades, elles restent là, elles pleurent sur place, tristes, grondantes, lamentables. Que Josine prenne exemple. Mais, de grâce, qu'elle ne m'inonde pas, avec son eau salée! Je ne sais pas nager, moi. C'est une lacune dans mon éducation.

Allongé entre les draps frais, je me repose dans le calme de la solitude et la méditation. Les lampes électriques, de chaque côté du lit, versent sur moi leur clarté rose, qui baigne de chaleur intime la courtepointe et les blancs oreillers. Quel charme! Là, je lis le dernier roman paru : *Voyage autour de mon marlou.* On devine qu'il sort tout habillé, celui-là, et tout crasseux, de la cervelle de ma maîtresse. J'admire cette femme, mais aujourd'hui je n'éprouve — et pour cause! — aucune pitié pour elle. Son caractère m'incommode, devient pénible, colérique, inégal, et j'en ai trop souffert pour que je lui pardonne si vite. Elle peut, quand ça lui chante, me priver de pain frais et de confitures; mais moi, lorsqu'elle m'ennuie, je la prive de ce qu'au monde elle aime le mieux. Na, c'est bien fait.

Voilà comment on punit les femmes, nos maîtresses, lorsqu'elles abusent de leurs droits sur nous.



Les jours ont succédé aux jours, les séances aux séances, les chicanes aux chicanes. Après avoir surabondamment usé et mésusé de moi, Josine aujourd'hui se limite au strict nécessaire. Ses folles ardeurs se refroidissent. L'automne de notre amour...

Mea maxima culpa. L'expérience — toujours tardive — maintenant ouvre mes yeux. Je vois clair, je sais. Ma stupidité ne connut pas de bornes. Je me donnais sans

retenue — pensez, quelle imprudence! — sans calcul, fougueux à satisfaire les désirs de ma mie, à les prévoir, et même à les provoquer. Pauvre fol!... Ainsi détruit-on inintelligemment l'amour de nos compagnes. Pour l'avoir bêtement méconnu, je paye. Car Josine me délaisse, et une fois sur deux au moins je me passe de ses caresses. J'en dépéris, mes joues se creusent, et j'emploie des nuits entières à mouiller mon traversin. D'où frais de repassage.

Hier encore, j'ai eu mon crève-cœur. Mélancolique, je cheminais le long de l'avenue de Messine, lorsqu'à l'angle du boulevard Haussmann, je me trouvai face à face avec Josine. A son bras, un blondin sémillant, à la taille de libellule, d'allures prétentieuses, mais dont la beauté devait bien de la gratitude aux fards dont s'adornait son visage. Elle se pressait contre lui, respirait sa chevelure gracieusement ondulée, se penchait pour lui parler et le voir, en un mot semblait s'imprégner des effluves mâles et troublants de cette jeunesse en bouton. Ah! cette fois-ci, j'ai compris la célèbre formule barrésienne : « Du sang, de la volupté, de la mort ». Une fureur aveugle m'a précipité sur le couple, les ongles en avant, prêt à griffer, à déchirer, à mordre. Imitant ma maîtresse en colère, j'ai relevé le menton du gandin, qui grelottait de terreur.

— Oh! Jojo! glapit-il en se réfugiant derrière elle, il me bat!... F...-lui une beigne! Ksss! ksss!...

Jojo! A quel degré d'intimité en sont-ils déjà pour qu'il se permette ce raccourci? Au paroxysme de la colère, je levai la main pour frapper... Je n'en eus pas le temps. Prompte à la riposte, Josine m'avait saisi et tordu le bras. Dans un gémissement, je balbutiai :

— Brute!.. Lâche!... Tu n'as pas honte de maltraiter ainsi un pauvre garçon sans défense!... et surtout de le trahir avec ce coco-là, ramassé dans une poubelle, je ne sais où!...

— Oh! Jojo! pleurnichait le coco en question, il m'insulte, et tu...

— Silence! ordonna Josine sans perdre le nord, et amène ton nez par ici qu'on le nettoie. On n'a pas idée de chialer comme ça!...

Ce qu'elle fit, avec des soins maternels. Puis, se tournant vers moi :

— Ce coco-là, dit-elle sévèrement, tu veux savoir?... Eh bien! c'est mon frère.

Son frère! Ces yeux tendres qui la caressent, qui l'aspirent, l'absorbent, appartiennent à son frère!... Et toute cette voluptueuse attitude de matou de gouttière en mal d'amour!...

— Tu mens! m'écriai-je hors de moi. Tu mens! tu mens! tu mens!...

Josine est devenue couleur de cendre. Elle s'est approchée de moi, prunelle à prunelle, et nez à nez. Et elle m'a jeté à la face :

— Mon petit... estime-toi heureux d'être un homme, un pauvre homme de rien du tout... d'appartenir à un sexe qui exige des ménagements... sans quoi tu aurais déjà — avec ça qu'elle se gêne! — ma giroflée sur la figure et mon pied quelque part. Et je chausse du trente-neuf... Apprécie ta chance. Et brûle à l'occasion une chandelle pour remercier la Providence qui t'a doué de cette faiblesse qui est ta force, ton refuge, ton protège-cul. Quant au reste, j'ai une chose à te dire : toi aussi, tu mens...

— Goujate! m'exclamai-je exaspéré, je mens, moi, je mens?... moi aussi?...

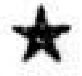
La surprise, l'indignation, le désespoir m'étouffaient. Moi qui ne mens jamais par nécessité, et seulement par plaisir, m'entendre reprocher cela!

— Oui, reprenait Josine en s'éloignant de moi avec dédain, tu m'em...bêtes.

Ridiculement enlacé, le couple déjà disparaissait. Des

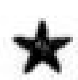
passants me coudoyaient, me bousculaient, sans même que je m'en aperçusse. Un chagrin profond ravageait mes entrailles. Ma tête restait libre, mais mon ventre accusait de sinistres rumeurs — car on sait que le ventre, incontestablement, est le siège de la jalousie, mal atroce qui le ronge. Fini, le beau roman... Quand une amante vous déclare comme cela : « Tu m'embêtes! », en y mettant le ton qu'il faut, c'est que du grave se prépare. Ces deux mots si simples, accouplés — eux aussi, quelle contagion! — représentent une synthèse de sentiments dont la signification ne m'apparaît que trop claire. Rupture!... Le doute n'est plus possible. Suicide?... je ne supporte pas l'eau froide. Le gaz me donne des nausées. Le poison — ô Mithridate! — grâce à mes talents culinaires ne me peut rien... Un couteau, un browning?... hélas! tous les trous — ô Freud illustre! — me dégoûtent...

Abandonné, trahi, bafoué, j'ai repris, tête basse, le chemin de la servitude sociale qui m'attend.



Six mois s'effacent de ma vie. Je me revois encore quittant notre nid douillet du boulevard de Courcelles, chargé de deux poids lourds, ma valise et mon cœur...

Laissons ces souvenirs. Sur ma peine, les jours coulent, lénifiants. Privé de ma protectrice de naguère, de son attentive bienveillance et de ses soins pécuniers, j'ai dû pourvoir moi-même, comme autrefois, à mon entretien et me trouver une place dans la banque. Et ma vie, laborieuse, pénible, a repris son trantran coutumier.



L'ennui, dans le travail, c'est qu'il vous estropie de toute part. A demeurer assis sur un siège, des heures durant, en face d'un Grand Livre — ou d'un petit, c'est égal — où votre plume aligne des chiffres endormeurs, on

s'ankylose. Des cloques vous poussent partout, jusque dans les méninges, votre peau jaunit et se parchemine. Dans la monotonie des travaux de bureau, le vrai sens de la vie se voile, s'estompe, disparaît. L'être conscient se ravale, s'avilit au rang d'engrenage. Il n'y a rien de moins spirituel, à mon sens, que d'aliéner ainsi son corps — destiné à de tout autres usages — ses forces et son esprit pour produire un morceau de pain.

O Josine!



— Lalbigeois, on vous demande.

— Qui?

— Madame Parradi.

Inquiet, je range machinalement mes affaires sur le bureau. Je me défie des convocations de ce genre, insolites, sans cause administrative apparente.

— Ah!... Et que me veut-elle, savez-vous?

— Non... Peut-être... vous le montrer...

— Quoi?...

— Le... paradis. Pour votre félicité éternelle...

— Mais...

— Allons... Ouste! un peu vite. Elle est pressée.

Polie, mais goguenarde, l'huissière s'incline et se retire. Madame Parradi, c'est notre directrice, la tête et aussi — osé-je le dire? — le ventre de l'établissement. Mais oui, le ventre. Je ne le connais, celui-ci, que de réputation. La tête, en revanche — une forte tête, sur un corps splendide, harmonieux, bien découplé et lascif — je l'aperçus une fois, il y a deux jours, dans l'ascenseur de la banque, où j'étais déjà installé lorsque la porte se rouvrit. C'était la directrice. Je voulus céder la place, toute la place, par déférence; mais en vraie patronne, autoritaire, elle m'ordonna : « Reste », puis se mit à m'examiner, attentive, à travers son face-à-main. Elle tutoie tout son personnel, gaillardement. Et son regard vous déshabille, vous trans-

perce, vous happe... Brrr!... Je crains qu'un sort funeste ne m'attende en son cabinet, où elle me mande. Que sainte Cunégonde la patafiole!...

Aussitôt introduit, je scrute, sur le qui-vive, cet antre mystérieux où domine madame Parradi, qu'enfin je puis détailler à mon aise. Quarante-cinq ans au moins saupoudrent sa chevelure brève de quelque neige poivrée qu'elle néglige de teindre. Mais, là-dessous, que de superbes restes!... Le front bombé et lisse, les yeux bruns étoilés vers les tempes mais néanmoins étincelants, la ligne du menton indemne, les formes opulentes du corps et surtout du buste, tout en cette femme impose et suscite l'admiration. Elle subjugue. Dans le monde de la banque, on la craint et on l'adule. Ailleurs, on l'adore, paraît-il, à cause des œuvres charitables qu'elle crée, lance et dirige de loin. Elle leur prête son nom, devenu par là synonyme de bonté austère, de richesse de cœur. Mais elle n'y met pas un sou. Elle se contente d'en soutirer aux autres, par des collectes à domicile qui offensent, dix fois par jour, l'esprit d'économie de la population. Et c'est là tout un art prestigieux qui lui vaut la reconnaissance des pauvres. Une forte tête...

— Tu te nommes?

— Lalbigeois, madame.

— Et prénommes?...

— Horace.

— Eh bien! Horace, ferme la porte.

— Mais, madame... elle l'est, fermée!

— Pousse la targette.

J'obtempère, mais non sans appréhension. Je ne puis voir une targette, un verrou, sans évoquer des histoires — ô ma Josine! — où sévit le redoutable amour.

— Approche.

Quel ton!... Timide, je m'avance de deux pas, sur le tapis moelleux, vers la « dame de charité ». Elle m'alarme un peu, la patronne. Aucun sourire sur les

lèvres, visage de marbre. Seuls les yeux me fouillent, m'avalent, me décortiquent. Elle me désigne un siège.

— Assieds-toi là. Tu es aux titres?

— Oui, madame.

Elle joue avec un porte-mine en or, qu'elle laisse retomber, rythmique, sur son bureau de noyer sculpté.

— J'ai pris mes renseignements, continue-t-elle après une pause. Tu es dans la mouise, mon garçon, jusqu'au cou. Abandonné par ta maîtresse, tu vis tant bien que mal, sans le luxe, sans le superflu qui valorisent la vie des pauvres exilés que nous sommes ici-bas. Ton gain actuel suffit à peine. Veux-tu de l'avancement?

Si je veux de l'avancement!... Hébété de gratitude, je balbutie :

— Oh! ma... madame! que vous êtes bo... bonne!...

— Bonne... approuve-t-elle dans un sourire ambigu, oui... à prendre surtout. Comprends-tu?

Non, je ne comprends pas. Ou, du moins, je me refuse à comprendre. Elle accuse — je l'ai dit — quarante-cinq ans au moins, et moi dix-neuf. Ajoutez ces deux chiffres, cela donne soixante et quatre, total prohibitif et immoral, propre à fausser un bilan. Je simule l'idiotie, en secouant la tête.

— N...on, madame.

— Lève-toi.

— O...ui, madame.

— Mets-toi là.

Là — enfer et damnation! — c'est son genou. Mon cas devient clair. La targette... l'avancement... l'eau de roche n'est pas plus limpide. Suffoqué, mais très digne, je recule.

— Madame... je ne mange pas de ce pain-là!

— Mais oui... mais oui, consent-elle sardonique, c'est entendu, le pain que tu manges, tu le choisis. Mais celui que je t'offre, c'est du pain blanc... Regarde!

Et d'un geste précis, elle dégrafe son corsage, dénude

ainsi deux seins laiteux, éblouissants, mouchetés de rouge. Ça y est, la guerre est déclarée... Et l'ennemi me nargue :

— Imbécile!.. refuses-tu toujours de manger de ce pain-là?...

— Je refuse.

Elle lâche son crayon, se renverse, indifférente, dans son fauteuil, hausse les épaules en bâillant.

— Oh! tu sais, mon petit, ce n'est pas une obligation... A peine une action, une action qui, pour toi, vaut de l'or.

— Je vois... je vois, dis-je méprisant. Une action... conjuguée?...

Elle esquisse un mouvement de la main, qui balaie :

— La banque ne garde que les employés capables de lui rendre tous les services qu'elle en attend.

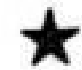
Son doigt cerclé de pierres se glisse vers un timbre électrique. Il faudra que j'aille tirer la targette, l'huissière s'effacera devant moi, et je fuirai honteux, sous son regard ironique, hors de ce lieu de malheur et de perdition pour n'y plus revenir. Et puis il y aura la suite, la rue, les démarches humiliantes pour trouver du travail, les rebuffades, les jours sombres, sans pain, sans lumière, sans chaleur...

— Arrêtez! dis-je découragé. Je... j'ai...

— Alors, viens.

Le serpent n'hypnotise pas mieux sa victime. Mais quel serpent que la patronne! ou bien plutôt quelle pieuvre! Dans un songe — un songe tourmenté — je revois le fameux combat de Gilliat le marin, dans la grotte, les tentacules qui s'agitent, la bouche qui s'ouvre, hideuse... La terreur, l'angoisse, combinées à une ivresse étrange dont je ne puis jamais dans ces cas-là me défendre, décuplent mes forces. Et pour finir...

Eh bien! oui — na! — pour finir, dans cette lutte inégale, j'ai eu le dessus.



Et aussi mon avancement. La directrice, loyale, a tenu parole, et a bien fait les choses. Tout comme moi, d'ailleurs. Nous ne nous devons plus rien. Et avec trente-six mille francs par année, je me crois le maître du monde, le roi de la finance, le plus repu des bourgeois. Les dépenses somptuaires, interdites jusqu'alors, me paraissent maintenant un agréable jeu, et je m'offre à l'occasion l'un de ces modestes luxes tant appréciés de Mme Parradi. Voilà pourquoi je ne porte plus mes chemises au delà de huit jours sans les laver, et même quelquefois moins, à cause de l'odeur insupportable. Je change de cravate tous les mois. Et dans ma chambrette s'égosillent deux canaris, messagers d'exotisme, de pays lointains, de rives inconnues.

Prodigalité? Peut-être. Ces indices, de toute façon, ne trompent pas. Ils sont la caractéristique de ma nouvelle situation sociale, de mes possibilités pécuniaires. Je nageais dans la luxure, et — ô magie des mots! — me voilà dans le luxe, jusqu'au cou. Ainsi, avant ma décevante fugue, je me nourrissais à la va-t-en-vite, d'un œuf, par exemple, que je cassais moi-même adroitement sur le bord de la poêle où je jetais une noix de vieux saindoux avec un grain de sel. Aujourd'hui, je mange hors de chez moi, comme un prince en vadrouille, dans une popote du quai Notre-Dame où le soir, après les cure-dents, de nostalgiques accordéons bercent rudement ma peine engourdie, peuplent de fantômes ma solitude, m'incitent à des songes dangereux. Alors, en hâte, je remets dans son lien de bois ma serviette jaspée de sauce et de picolo, j'adresse à la ronde un salut collectif, et je file, fuyant la horde désordonnée, l'émouvant escadron des souvenirs.

A l'ordinaire, rentrant chez moi, j'aime à vaguer le long du fleuve gris, à l'heure où le ciel lentement passe du rose au livide, où s'allument dans la nuit venue, dont la grande

âme triste s'épanche sur la ville, les premiers feux des quais, des péniches... et des pékins courant à leurs amours. Mais ce soir il pleut, l'asphalte luit sous le ruissellement dru de l'averse, les gens moroses se dépêchent. Vers quels bonheurs imaginaires?...

La bouche du métro crache à Villiers sa fournée habituelle, et me voilà bientôt devant chez moi. Sur le seuil de l'immeuble, le concierge m'annonce, malicieux :

— Hé!... hé!... monsieur, on vous attend, là-haut.

— On?... fais-je étonné. Qui, on?

Mais le bonhomme, mystérieux, refuse de se déboutonner.

— Vous verrez, appuie-t-il, sibyllin, vous verrez...

Effectivement, je vois... Une défaillance me plaque contre la porte, que je referme. Josine est là, devant moi. Oh! bien changée, presque méconnaissable. Le visage a pâli, la taille s'est épaissie, deux plis profonds encadrent les lèvres amères. Moins jolie, mais certes plus touchante qu'autrefois. Au bruit léger qui m'annonce, elle lève sa tête accablée, me tend les bras.

— Horace!

L'émoi, la douleur, le regret, l'espoir, accumulés pêle-mêle, gonflent la voix si chère d'inflexions pathétiques. Mais à cet appel qui me trouble, mon orgueil cabré m'empêche de répondre.

— Vous!... m'exclamé-je glacialement. Vous devriez savoir, madame, que les plaisanteries les plus courtes...

— Horace!...

— ...sont les meilleures. Arrachons, voulez-vous? cette page de notre vie...

— Mais, Horace, je vous aime encore, moi... Je vous veux... je vous veux!...

Elle crie, insincère, mais véridique. Ce n'est certes pas moi qu'elle veut, mais quelque chose de moi. Ce qui m'énerve au degré suprême.

— Cela suffit, madame, dis-je non sans violence. Le

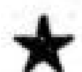
temps des poires est passé. Retournez donc à votre vomissure...

Bien que biblique, le mot évidemment dépasse ma pensée, mais tant pis, je me venge. Alors une larme, de dimension moyenne du reste, roule discrètement sur la joue émaciée de la pauvre femme, qui se précipite à mes pieds, baise le bas de mes pantalons. Par bonheur, ce jour-là, ils ne sont pas poussiéreux, à peine un peu crottés. Or, Josine ne perd pas son temps. Petit à petit — ne la disais-je pas plus touchante que jamais? — elle gagne de l'altitude le long de mes jambes qu'elle pétrit à pleins bras, sensation connue et non dénuée d'agrément. Dois-je l'avouer? plus les bras de Josine s'élèvent, plus l'agrément se précise. Mon Dieu! où cela va-t-il nous mener?...

C'était facile à prévoir! La nouvelle aventure qui m'arrive là s'appelle, paraît-il, dans le jargon amoureux, une réconciliation. Hé oui! nous sommes réconciliés. A tel point qu'un peu plus tard Josine se décide enfin, après de nombreuses réticences, à me déclarer le motif — secondaire à mon avis — de sa venue : dans deux mois, elle va pondre un enfant...

Rien de plus, rien de moins. Un enfant. Un de ces êtres mal foutus à la mine chiffonnée, au poil rare sur le crâne mou, aux membres tordus, et qui gueulent, gueulent... et qui mouillent et jaunissent leurs langes, troublent votre repos interdominical — le plus précieux de tous — émargent à votre maigre budget jusqu'au jour où, poussés en graine, en vigueur et en ingratitude, ils vous quittent sans scrupules pour vaquer à leurs propres affaires. Un enfant, cette trahison de la nature!... N'importe, je sens tressaillir en moi la fibre paternelle. D'autant que, tout compte fait — sur une feuille de papier, avec un crayon, et en utilisant comme de juste la règle de trois — je puis, sans risque d'erreur, donner un père authentique à notre enfant. La situation de nouveau se

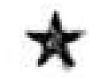
complique, mais notre route désormais s'éclaire, toute droite devant nous.



Ça y est. On vient de me l'apporter de la clinique Beaulieu, tout pleurnichard dans ses linges blancs, auxquels un élégant bristol est épinglé : « Josine Sexeroy, femme de lettres », et au verso : « Chéri. Voilà le mioche, fruit tangible de ton inconduite et de ta maladresse. Soigne-le bien. Moi, je suis obligée de partir pour le Beloutchistan — où se déroule mon prochain drame *L'amour à l'envers* — afin de m'y documenter sur place. A bientôt. »

Seul avec mon embarrassant fardeau, j'en veux voir le contenu. Ma foi, ça n'est guère beau, cette pomme ridée, rougeaude, grimaçante, d'où suintent des bruits vagues de crécelle. Et dire que c'est mon ouvrage, ce petit tas de viande animée!... Je n'en reviens pas. Comment diable m'y suis-je pris pour fabriquer ce chef-d'œuvre?... Un orgueil fou s'installe dans mon âme. Mon enfant!... D'un index circonspect, je chatouille le bout de son nez minuscule, j'appuie sur le menton, pour m'assurer qu'il fonctionne, je lui soulève les paupières, pour me rendre compte s'il pleure déjà, ce petiot, du merveilleux plaisir de vivre. Résultat : il braille un peu plus fort. Aussi décidé-je sur-le-champ qu'il ressemblera à sa mère. Quel prénom lui-donnerons-nous? Je penche pour Clovis — car c'est un garçon. J'ai trop souffert de l'humaine perfidie, de l'affreux mensonge; je veux que mon fils soit franc. « Clovis, mon ami... Clovis, mon amour... Clovis, mon joli bézuquet!... — joli... en bon papa j'exagère — Clovis, pourquoi gueules-tu comme ça? » Pas de réponse intelligible. Mais je devine qu'il a faim. De quel lait vais-je le nourrir? Affolé, je lui offre le sein, car je sais qu'aux tout petits il faut donner le sein. Hélas! il n'en veut pas, le monstre, il me griffe de ses doigts débiles

et déjà nerveux, malfaisants... Oui, des doigts d'homme... Quelle chance que le concierge, survenu sans qu'on le demande, nous sauve la mise avec une bouteille et un biberon!... On n'imagine pas ce que les concierges, parfois, peuvent être utiles!



« Méfie-toi, mon garçon, me disait mon père à son lit de mort, des femmes qui entreront dans ta vie, et surtout dans ton lit. Ne leur laisse, dans l'une et dans l'autre, que la place nécessaire. Je t'en parle par expérience. Après dix-sept mois et trois jours d'union farouche, ta mère m'abandonnait, avec un enfant sur les bras. Et cependant, je me mettais en quatre pour la satisfaire, — encore que nous devrions savoir, nous autres hommes, martyrs de l'amour, que les femmes sont des êtres insatisfaits par excellence et par nature. Rien ne leur peut, elles réclament toujours, dans les gémissements, les plaintes, les menaces. Un sort malin, inexorable, les arrache de tes bras, les pousse à la recherche perpétuelle de l'oiseau rare, le merle blanc, l'artiste fabuleux dont l'archet tirera peut-être — si par hasard elles le rencontrent — les notes vibrantes de l'amour triomphant. De là leur luxure vagabonde, leur morbide instabilité.. A cette faiblesse (!!!) physiologique, joins les goûts modernes de la femme politique, littéraire et sportive, tu pourras alors imaginer ta mère. La nuit, je n'en menais pas large à ses côtés. Mes devoirs nocturnes tant bien que mal accomplis, je me levais dès le potron-minet, chauffais le petit déjeuner, vidais les vases de nuit — car c'était encore l'époque bénie des vases de nuit — relavais la vaisselle, secouais les tapis par la fenêtre sur la tête du passant matinal. Le soir, alors que ta mère courait à son cercle, au club de tennis, ou au dancing, je languissais au logis, triste et solitaire, en préparant sous la lampe le trousseau de l'enfant à naître. Tant d'abnégation, de dévouement,

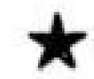
de persévérance dans le chemin de la vertu pour aboutir à quoi? A rien. Ou plutôt si, à l'abandon, à la misère, au décri public. Les femmes, vois-tu, ne songent qu'à leur plaisir. Satisfaite leur volupté (en se contredisant ici, mon père se vantait un peu), elles s'endorment (Josine prétendait le contraire) comme des brutes, cependant que tu restes là, tout frémissant d'ardeurs inépuisables (là encore, le pauvre homme exagérait dans son délire), et prêt à récidiver jusqu'à la gauche. La récompense? Demande-leur une verroterie de bazar, un bijou de pacotille, elles te grimacent leur embarras, expulsent des soupirs, te lâchent de désagréables compliments. Leur sale galette, pourtant, elles ne l'emporteront pas en paradis... Or, il semblait que ta mère le calculât ainsi. Elle ne m'offrait mes colliers, mes bagues et mes costumes qu'en exigeant une immédiate contre-partie. Pour la punir, j'eusse désiré agir de même. Hélas! une fatalité s'y opposait, car les sens, indociles et fougueux, vous gagnent sur la raison, vous entraînent comme fétu de paille. Mais, en somme, j'étais bien vengé, puisqu'à la fois je jouissais des bijoux obtenus, et par-dessus le marché des extases de l'amour. »

L'histoire, décidément, se répète. Cher vieux papa! modèle de bon sens et de sagesse!... C'était là en quelque sorte son testament spirituel, le seul capital utilisable qu'il m'ait laissé, si je néglige les stigmates apparents — femme avarie, disait-il plaisamment en parodiant François Ier, celui de l'opéra — de certaine maladie héréditaire que nous devons, dans la famille, à une aïeule coureuse de maisons de rendez-vous, disciple pitoyable de la *Belle-de-Jour* chantée autrefois avec lyrisme par M. Kessel.

De ces déclarations *in extremis*, je saisis aujourd'hui la haute signification morale, et j'aspire au jour, plus proche qu'on ne le croit, où nos revendications masculinistes briseront enfin l'injuste tutelle féminine qui pèse sur nous, où nos droits à l'existence privée et civique

seront désormais reconnus. Et alors, gare à la casse!...

En attendant, Clovis braille à la cuisine, dans une vieille caisse à macaroni désaffectée et arrangée en berceau. Pourvu que le concierge l'entende!...



En fait de Beloutchistan, ne s'agirait-il pas, au vrai... d'un bel Outchistan quelconque, pourvu de tous les éléments indispensables à l'élaboration d'un superbe roman vécu? Le « à bientôt » de Josine se prolonge. Demain, il datera de cinq mois. Une éternité. Et mon malheur, pour finir, se précise dans ses justes proportions : tout comme mon regretté père, me voilà bel et bien abandonné, déshonoré, seul au monde — un monde hostile, féroce, implacable et stupide. Et mon enfant n'a pas de mère...

Ni même de quoi se nourrir. Sur la carcasse, la peau se développe, s'amplifie, progresse vers la pourriture qui l'attend. Et rien à y introduire. Rien!... Il y a belle lurette que le concierge, pour des raisons inavouables, néglige cet enfant. La bonté d'autrui tient à si peu de choses, une question de gros sous, par exemple... Dame! je ne paie plus mon loyer. Alors cet homme, vindicatif et intransigeant, me regarde de travers, me menace. Avec quoi, ce loyer, le lui paierais-je?... Après celles de la banque Parradi, toutes les portes devant moi se ferment. Mes ultimes patronnes, mesdames les directrices de la « Société Générale d'assurance contre la Maternité », m'ont flanqué la leur il y a huit jours sur les talons. Partout on décline mon insolvable clientèle. Parbleu!... mon enfant n'a pas de mère... Mon crime, et ma condamnation. Quand je passe dans la rue, les gens qui me connaissent se détournent de moi. Et j'entends qu'ici et là on chuchote : « C'est Horace... Qui, Horace?... Quoi, vous ne savez pas?... le garçon-père du vingt-deux... » Le garçon-père... le garçon-père... cet opprobre s'attache à

mes pas, comme une ordure fétide à la semelle d'un soulier, me suit, voire me précède chez l'employeuse éventuelle, chez l'épicière, la boulangère, la laitière, partout... Je suis un phénomène extrasocial, un monstre, une curiosité tératologique, certes digne du plus vif intérêt, mais non d'un morceau de pain. Songez, voyons... j'ai un enfant dont la mère a foutu le camp. Alors, tout s'explique, tout devient clair et limpide. Les cœurs se barricadent, les bourses se cadenassent, chacun jouit de mon malheur, mais chacun se contracte et se détourne, car ma souillure est illégale, et mon enfant n'a pas de mère... Fervent disciple de M. le Dr Pangloss, je trouve cela normal, autrement dit fort adéquat à l'humaine et générale imbécillité. Mais il n'empêche que la faim me tient aux entrailles. Encore puis-je me faire une raison, résister, tenir le coup. Tandis que Clovis, lui, ne l'entend pas ainsi. Le pauvre môme met ses premières dents, de mignonnes quenottes nacrées, irrégulières, douloureuses encore — ou... déjà, si l'on veut — entre lesquelles j'ai voulu fourrer mes doigts pour qu'il ait au moins l'illusion. A ses pleurs persistants, à son refus, j'ai compris que l'illusion ne nourrit pas. C'est bien dommage, on mangerait à si bon compte... Va-t-on crever de fringale?

Eh bien! non. Pour mon Clovis et pour moi, je me dévoue. Et, le soir, je descends dans la rue. Jamais je ne me fusse imaginé que, pour gravir jusqu'au bout mon calvaire, il me faudrait descendre — antithèse pour le moins hugolesque — dans la rue, sur le trottoir.

M'y voici cependant. Beaucoup de jolies femmes pressées, indifférentes, qui courent sans doute aucun à leur plaisir — car courir pour autre chose, ça fatigue et n'en vaut pas la peine. La première à qui j'adresse mes hommages se retourne, marche sur moi, et, austère, puritaine, un doigt levé vers le ciel étoilé qui nous regarde avec un air de s'en f... :

— Dieu te jugera qui nous contemple... Montre-moi ta

carte... Passes-tu la visite?... La santé est un trésor que l'Eternel ne nous donne qu'une fois...

Elle voudrait bien, malgré l'Eternel, goûter à mes charmes, mais elle a peur de moi. Et moi d'elle. Une moucharde, peut-être... La police ne badine pas avec l'amour non patenté. Aussi je m'éloigne, craintif, en balbutiant une excuse. Je débute mal dans la profession. Bien sûr me faut-il plus d'allant dans l'aguichage, surtout plus de saine gaîté. On ne propose pas son lit à une femme, et les nobles joies de la copulation, avec la morgue suprême d'un médecin légiste constatant un décès. Je m'y suis pris de travers; essayons autrement :

— Psst!... héla!... houhou!... zim boumboum!... tradéridéra!... et tralala!... tric trac! madame?...

Si elle ne me répond pas, celle-là... O bonheur! elle répond. Elle s'arrête, la bonne, la délicieuse, la chère petite madame, s'approche même, me saisit par les épaules, me tourne et retourne comme un poulet qu'on achète. Puis :

— Tu vois cet arbre, là-bas, à cent mètres environ?

— Oui...

— Eh bien! mon garçon, cours jusque-là, et reviens. Parcours chronométré. Pas de gymnastique. Hop! départ!

L'époque, je le sais, est aux sports, qui tonrneboulent le caboche de ces dames, mais je n'en demeure pas moins stupéfait. Docile néanmoins, j'exécute le circuit imposé. Or, un automate au ventre creux, ça court mal et s'épuise avant terme. Ce qui semble déplaire à madame.

— Oh! oh! ricane-t-elle en collant son oreille à mon thorax, monsieur halète...

— Pas du tout, coupé-je imprudemment, Clovis... j'ai même dû me résigner au biberon...

Mais toute à son affaire, elle n'entend pas. Elle me palpe les côtes, le ventre qu'anime une étrange dyspnée, m'ouvre la bouche pour examiner les dents, me suppute. Et alors, dédaigneuse :

— Trop maigre, mon petit, pas assez de souffle, ni de muscle. Je déteste les mazettes mal nourries...

Encore la fatalité qui s'acharne sur moi. Mal nourri!... Est-ce ma faute?... Mal nourri!... Furieux, je lui décoche :

— Que madame se rassure, car je n'insiste pas. Elle est bien trop mal... embouchée. Tous mes talents n'y pourraient rien...

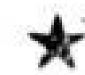
D'où la suite de mes malheurs. Ma « cliente », après une brève éclipse, revient sur les lieux de ce drame. Et quelqu'un l'accompagne. Un coup de sifflet strident déchire la nuit, et une escouade d'agentes surgies de toutes parts me sautent sur le cuir, me passent à tabac, me roulent dans la poussière, me hissent dans le panier à salade... Et accélère, chauffeuse! Ni vu, ni connu. L'effacement d'un homme dans les sables émouvants de la police féminine des mœurs, quelle tragédie!

Quinze jours plus tard, je sors de prison, retapé, fringant, bien en chair, et prêt à de nouveaux exploits. Tout à la joie de ma liberté rendue, je rôde, désœuvré, mais allègre, les mains dans les poches et le front dans les nuages, oublieux de mes misères. Et puis voici le soir. Le beau soir, magnifié par les poètes et les restaurateurs, et où mon estomac crie à nouveau sa détresse. Demain, il sera temps de songer à Clovis. Pour l'instant, tel le scarabée sacré exploiteur de sa bouse, je cherche ma nourriture dans l'abjection et dans le vice. J'ai l'habitude maintenant, et cela ne me rebute guère. Tout s'harmonise dans la nature. Et tout vient à point à qui sait attendre... Ainsi, cette jeune femme avenante qui me trouve à son goût, à son gabarit, et m'entraîne à l'hôtel. La roue de la fortune tournerait-elle pour moi?...

Nuit agitée, nuit d'alarmes, de surmenage. Ciel! que les femmes me répugnent avec leur bas matérialisme, leur inépuisable et malpropre luxure!... A côté de celle-là, Josine ne m'apparaît plus que comme un fantoche ané-

mique, une loque fadasse, inconsistante. Ah! oui, la vie est dure au pauvre monde qui travaille et gagne son argent à la sueur de son front! Si seulement je ne suais que de là!... Mais je sue de partout, des orteils aux cheveux, une sueur âcre d'agonie. Me voilà rompu, moulu, fourbu. Et, en m'endormant enfin, j'estime que cet effort superbe mérite certes — avec la croix de guerre — dans les deux cents francs. Au bas mot.

Nous allons pouvoir manger demain, Clovis et moi, à notre appétit.



Tant bien que mal nous vivotons, depuis douze jours que j'ai retrouvé mon enfant, dans un misérable garni de la Villette. Nous vivotons... c'est beaucoup dire. Bien plutôt nous « crevetons » à petit feu, ce feu qui brûle et grignote les estomacs qu'on néglige. Si ce train de vie somptueux continue, gageons qu'il nous arrivera quelque chose...

Quoi? Je ne sais pas. Quelque chose d'heureux ou de malheureux, ça n'a pas d'importance, pourvu que ça change. Le fait est que Clovis m'inquiète. Etendu sur le dos dans sa caisse, il ne bouge plus. Seule la tête émerge du sac de toile qui lui sert de couverture, une pauvre tête nue, à la peau jaune paille, où s'ouvrent deux yeux fixes, presque vitreux. La respiration est courte, saccadée, par les lèvres entr'ouvertes. Pauvre petit bougre égaré sans savoir pourquoi en un monde inaccueillant et mal bâti! Sur cette douleur embryonnaire, je me penche, des larmes au bout des cils.

« Clovis!... mon petit Clovis!... mon chéri!... Alors, quoi, mon pauvre vieux, ça ne va donc pas?... Dis? »...

Dans l'ombre envahissante, je le devine bien plus que je ne le vois. Sa main maigriote, sur la toile grossière, remue un peu. C'est sa réponse, à lui. Il ne comprend pas, ne répond pas, il souffre, voilà tout. Et ça suffit pour

justifier le reste de vie qui l'anime encore. Il n'a pas de mère pour lui gazouiller d'autres mots moins maladroits, pour les bercer — lui et sa souffrance enfantine — avec des gestes moins malhabiles, des gestes qui calment, qui apaisent, et aussi qui nourrissent un petit être mourant de faim. Vais-je le laisser partir comme cela, sans rien tenter? Allons, Horace, débrouille-toi, aide ton destin, une fois de plus descends sur le trottoir y chercher ta pitance...

Des éclats de voix, qui s'échappent du « bureau de l'hôtel » — sorte de loge ténébreuse où se tiennent les services administratifs de la maison — me retiennent et me clouent sur place, car c'est de moi qu'on parle. Par les vitres mal dépolies, j'aperçois le couple antipathique de mes propriétaires, elle déjà vieille, mais poudrée à frimas, un rouge d'incendie aux lèvres, gantée, pomponnée, prête à sortir, lui, un tablier sur le ventre et le plumeau sous le bras — ô mes chers souvenirs! Autoritaire, catégorique, elle frappe sur la table.

— Eh bien, non! clame-t-elle, non, non et non!... Pas un jour de plus... pas un. Crois-tu que je vais l'héberger jusqu'à perpète pour des mirabelles, ce coco-là... ce propre-à-rien... ce va-nu-pieds... ce garçon-père?... J'en ai marre, là, comprends-tu?...

Ma foi, si l'époux de cette agréable dame ne comprend pas, c'est apparemment qu'il... Je préfère ne pas le juger, pour éviter toute erreur.

— Mais enfin, proteste-t-il timidement, tu ne vas pourtant pas l'fiche à la rue avec son gosse?...

— Son gosse... son gosse!... glapit madame en levant des yeux horrifiés vers le plafond noir de la tanière, a-t-on idée aujourd'hui de fabriquer des gosses!... La mode en est passée, mon cher. Son gosse!... qu'il s'en débarrasse.

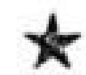
— Ouais! riposte l'autre, et la prison?

— Quinze jours, estime la femme, ou trois semaines

au plus. Les mœurs ont évolué, les lois de même. Le crime, vois-tu, c'est de mettre un enfant au monde, et non pas de l'en expédier...

Dans l'ombre du corridor, je serre les poings, avec naturellement des envies de m'en servir. Mais comment? on ne m'a pas appris... Alors je renonce, sans force, sans courage, sans rien. Et, machinalement, je retourne sur mes pas, avec encore dans mes oreilles les derniers mots de cette ignoble virago :

— Ah! si l'on trouve un jour le moyen de les faire faire aux hommes, je ne dis pas...



Nulle lumière dans notre chambre humide. Pas de chaleur, pas de bien-être, pas même le tic-tac vivant d'une pendule amie pour vous recevoir, vous souhaiter la bienvenue, vous prouver que tout va bien, que le temps coule, doucereux, vers la fin de vos misères. Un silence quasi-mortel, de crypte ou de tombeau. Seul un léger sifflement dans la nuit : Clovis qui agonise. Mon enfant va mourir.

A genoux près de la caisse, je voudrais la pousser, la balancer telle une berceuse, faire quelque chose, quoi, de bon, d'utile, mais ses angles s'y opposent, — car les caisses à macaronis, comme certaines gens, ont des angles. Oui, tout s'oppose à tout. Les circonstances nous pressent de toute part, nous assaillent, nous contraignent, nous dirigent. A quoi bon leur résister?...

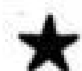
— Clovis, mon tout petit à moi, meurs, va, ça vaut bien mieux...

Dans la chambre à côté, un disque de gramophone pleure maintenant dans un rythme traînard la valse antique de *la Veuve joyeuse*. Et je l'écoute, le front moite, halluciné, inconscient. Ah oui! malgré ma gouaille coutumière, mon optimisme irréductible, la vie, ce soir, me paraît lugubre, féroce et incompréhensible. Pourquoi?... pourquoi?... Oh! ce sifflement qui tourne au râle... cette

sinistre *Veuve*... ces ténèbres... ce froid du corps et de l'âme...

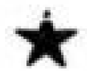
Précautionneux, craintifs, mes doigts se glissent sous la couverture improvisée, remontent avec lenteur jusqu'à la gorge mince, hésitent... et puis appuient doucement, oh! doucement...

Clovis, enfin, ne souffre plus.



La virago avait dit vrai. Ça m'a coûté vingt et un jours, pas un de plus. Il paraît bien que c'est le tarif ordinaire. Les douze jurées à lunettes, non seulement m'accordèrent de généreuses circonstances atténuantes, mais pour un peu elles m'eussent voté des félicitations. Oh! oui, les mœurs évoluent...

Vingt et un jours, dans une maison de relèvement, la seule peut-être où il n'eût pas fallu me mettre!



J'écris ces lignes — les dernières peut-être de ce journal intime qu'Amiel lui-même, certes, ne m'eût pas envié — confortablement assis dans un fauteuil club, les pieds au chaud dans une chancelière, les coudes sur un bureau ministre encombré d'objets divers, souvenirs tangibles de reconnaissances féminines. Tout, autour de moi, indique le grand luxe : les tapis d'Orient, les tentures imitation Gobelins, les tableaux de maîtres, les candélabres, tout, jusqu'au lit à baldaquin avec ses velours écarlates et brodés d'or qui rappellent une couche royale aperçue je ne sais où, à Versailles peut-être. A travers la large baie vitrée des portes-fenêtres, le soleil pénètre à flots, pardessus les proches et bourdonnantes frondaisons du Bois de Boulogne, envahi par le renouveau. Tel est mon actuel séjour. Et sur ce beau salon, où l'on respire un air de discrétion et de mystère, je règne avec plus de succès encore — mais dans un genre très différent — que M. de

Chateaubriand sur celui, ridiculement surfait, de Mme Récamier. Il me semble que je vis dans un rêve. Je suis chez moi...

Ou plutôt non, pas tout à fait : je suis, en réalité, chez une Mme de Labretelle, descendante ultime d'une vieille noblesse de province, venue s'établir à Paris pour y retaper sa fortune et contribuer au bonheur des humains trop inexperts ou paresseux pour se l'assurer eux-mêmes. Comment j'ai connu cette dame?... Je... Ah! zut! la voilà...

— Entrez!

Elle entre, majestueuse. De forte taille, elle est sanglée dans le costume des amazones modernes, culotte à la Saumur, bottes à la cosaque de l'Oural, tunique à la Javert, boutonnée jusqu'au menton. A la main droite une cravache, à l'œil gauche un monocle, et sur la lèvre supérieure un soupçon de moustache virile, réfractaire à tous les traitements. Elle s'approche à pas feutrés, disperse mes paperasses sur le bureau, du bout de sa cravache dédaigneuse.

— Encore à écrire tes stupides mémoires!...

— Oh! stupides... m'indigné-je.

— Inutiles, si tu préfères. Et quand donc en auras-tu fini?

— Madame, dis-je tout mortifié de son insolent mépris, j'espère que ce soir même...

— Bon... En attendant, prépare-toi, mon petit. La baronne d'Oslorovitch...

— Ah! oui, l'amour à froid, sauce norvégienne...

— ...téléphone qu'on veuille bien, dans une heure, la recevoir. Montre-moi ton choix de pyjamas.

Je les lui montre. Il y en a de toutes les couleurs, de tous les genres, pour tous les goûts, même les plus mauvais, en un mot pour tous les vices. La maison, évidemment, soigne son personnel, pour l'absolu bonheur de sa trépidante clientèle.

— Mets celui-là, continue la patronne en cueillant du bout de sa cravache le plus laid de tous, ce rose l'enchantera. Elle l'adore, parce qu'il va à ton teint comme... comme...

La comparaison s'obstine à ne pas venir, ce qui l'irrite.

— Allons... ouste! dépêchons... Les draps sont propres?

— Autant que possible, madame...

Sur quoi je risque, un peu de révolte et d'humeur dans le ton :

— Ne trouvez-vous pas, madame, que la maison exagère, surmène son personnel?... A huit heures ce matin, mademoiselle Fil...i sollicite mes soins avant que de se rendre à ses affaires... A dix heures, j'entreprends madame de Cacambo, dont les cinquante-quatre ans fripés rebutent son époux... Un moment après, c'est le tour de... Ah! non, ça va trop fort!... Une femme... bref, vous comprenez. Mais un homme, un pauvre homme faible, mal construit...

— Assez! coupe sèchement la patronne.

Et la voilà qui s'installe dans une bergère, en face de moi, jambes croisées, et m'enveloppe de son regard froid et ironique.

— Souviens-toi, dit-elle, de nos conventions... Les voici, textuelles : « Je t'offre la sécurité, le pain quotidien, la vie douillette dans le luxe le plus raffiné. En revanche, tu accordes à mes clientes les joies qu'elles nous réclament, sans jamais songer à te soustraire à tes devoirs, quels qu'en soient le nombre et la qualité. La profession parfois est dure, et toujours dangereuse. Aussi les messieurs que la maison engage y laissent-ils souvent leur peau dans les six mois, quelquefois plus. Après, c'est la sonnette d'alarme, la voie de garage, le repos forcé, la petite voiture, la bave sur le menton, et la suite. Du moins, ces six mois, les ont-ils bellement et pleinement vécus... » Est-ce exact? T'ai-je trompé?...

Je baisse la tête, sans rien dire.

— All right! fait-elle radoucie en se levant. Je veux du reste me persuader que tu ne regretteras rien. « Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre. » Que cette pensée superbe de Lamennais te soutienne, mon enfant. Et maintenant, viens, accompagne-moi à la pharmacie.

Ce rouage... sentimental se trouve dans la maison. On pousse une porte, sur l'imposte de laquelle se lit le mot « Laboratoire », et l'on se trouve environné d'une multitude de bocaux étiquetés et d'ustensiles divers qui rappellent plus un hôpital qu'une avenante crémerie, par exemple. Les dessous de l'amour, décidément, ne valent pas ceux d'une jolie femme d'autrefois. Mais Mme de Labretelle ajuste son imposant monocle, furette le long des rayons, jette enfin son dévolu sur une bouteille rhomboïdale qu'elle me présente.

— Un peu de ça?...

Incrédule et découragé, je secoue la tête.

— De la *viriline*... peuh!... avec madame d'Oslorovitch!... Vous plaisantez, madame. Pour ce glaçon polaire, passez-moi donc la *sapajouine*... J'en crèverai peut-être, mais du moins conserverai-je une cliente à la maison.

— Comme tu voudras. Tiens!...

Méticuleuse, économe, elle emplit aux trois quarts une petite cuiller dont le contenu redoutable verse en mon corps débile un feu rédempteur qui l'enflamme. Mais est-ce bien à écrire, cela, même dans un journal intime?

Revenu dans ma chambre, je m'attelle à ces dernières pages d'un chapitre de ma vie que je veux fermer ici. Il me reste trente-cinq bonnes minutes... Hélas!... hélas!... Je ne suis pas installé devant ma feuille vierge — hé oui, parfaitement, elle l'est! — que déjà, et encore, l'on frappe à ma porte.

— Entrez!

— Cou-cou!

Malédiction, c'est la baronne... Elle pose sur le lavabo un énorme dossier qu'elle rapporte d'une commission quelconque, se précipite sur moi, m'enlace et me bécote à bouche-que-veux-tu.

— Là, maintenant, je suis pressée. Faisons vite!

Elle arrache son chapeau, ses gants, sa cravate.

— Madame, lui dis-je en me rasseyant, je ne vous attendais pas aussi tôt. Voulez-vous me permettre de terminer...

Et je lui désigne mes pages inachevées. Ça la défrise un peu, cette femme, mais elle accepte, tout en commençant à se dévêtir. Crispé, j'essaie d'avancer à mon ouvrage, mais tous les gestes de cette Sapho en folie, quoi que j'en aie, attirent irrésistiblement mes regards. Elle jette au pied du lit ses chaussures, sa jupe-culotte sur une chaise, sa courte chemise norvégienne sous mon nez... Et la voilà le buste nu. Elle n'est plus très jeune, la pauvre, et en somme elle se donne des airs... des airs de Spitzberg qui voudrait qu'on le prenne... oui, qu'on le prenne pour l'Equateur. Chairs flasques et graisseuses. Les seins eux-mêmes ne vivent guère en bonne harmonie : l'un, arrogant — peut-être l'a-t-on trop flatté? — prend le ciel à témoin de ses misères présentes, tandis que l'autre, résigné, penche lui aussi — tout comme les branches de l'arbre seul — vers la terre qui l'attend. Enfin... enfin, la baronne est toute nue. Et prête.

— Eh bien! Horace, s'impatiente-t-elle.

Je n'ose la contempler, par respect pour mes yeux, coutumiers de bien plus jolies choses.

— Tout de suite, madame...

— Horace!

— Madame?...

— *Immediately*, venez ici!

— Non, madame...

— Ah! mais, dites donc, je paye!...

— Oui bien, mais... pas de mine...

Ça m'a échappé, mais tant pis. Les anges aussi se révoltent, à la fin. Alors, le volcan norvégien éclate, tempête, appuie avec rage sur un timbre. Ce qui nous amène la patronne.

— Labretelle, fulmine ma chaste nudité, il renâcle, votre poulain, il refuse... il... il...

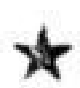
La fureur la prend à la gorge, l'étrangle, l'étouffe. Mais la patronne, d'un seul coup d'œil, a jugé la situation. Va-t-elle casser les potiches? culbuter les chaises? causer un scandale dans sa maison? Que non pas. D'une main maternelle, elle caresse les boucles noires de mes cheveux, et de l'autre — armée de son inséparable cravache — mon échine, par derrière.

— Que signifie? interroge-t-elle gentiment. Monsieur se fait tirer l'oreille?... Comprends donc, mon petit, l'impatience de madame... Et souviens-toi que nulle part autant que chez moi, le travail honnête et librement consenti ne porte en soi son immédiate et douce récompense!

Puis, sur tout le visage un sourire arrangeant, mais surtout équivoque, de bonne commerçante, elle ajoute à l'adresse de sa cliente déconfite :

— Excusez-le, chère madame. Les étalons de choix ne témoignent-ils pas tous de quelque innocente manie? Laissons à celui-là, puisqu'il y tient, mettre son point final. Que voulez-vous, c'est sa manie, à lui... Il faut toujours que, quelque part, il mette quelque chose...

Et, comme par hasard, elle m'allonge en parlant un coup de cravache sur les fesses...



Mme d'Oslorovitch vient de partir, contente. Mais le poète a menti qui prétendait que la vie est un songe. C'est bel et bien un cauchemar!

FANCY.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Gustave Cohen : *Un grand romancier d'amour et d'aventure au XIIe siècle. Chrétien de Troyes et son œuvre*, Boivin. — Pierre Jourda : *Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, Reine de Navarre* (1492-1549). Etude biographique et littéraire, Libr. Honoré Champion, 2 vol. in-8°. — E. Rodocanachi : *Histoire de Rome. Le Pontificat de Léon X*, 1513-1521, Libr. Hachette.

Après nous avoir apporté, dans cinq volumes précédents, des documents inédits d'importance sur le Théâtre au Moyen âge et, en particulier ce *Livre de conduite du régisseur* et ce *Compte des dépenses pour le Mistère de la Passion* joué à Mons en 1501 qui, merveilleusement révélateurs, lui permirent de reconstituer la physionomie et l'organisation d'une représentation scénique en ces temps éloignés, M. Gustave Cohen, esprit curieux, avait fait de fructueuses incursions littéraires et historiques à travers différentes époques.

Il revient, nous dit-on, à cette heure et définitivement, au Moyen âge, désireux de nous en restituer une image complète, de se faire, de cette période de nos mœurs et de notre littérature, l'historien et le résurrecteur. Nous sommes certain d'avance que ce consciencieux chercheur aidera puissamment à en propager la connaissance.

Etouffé par le mouvement de la Renaissance, le Moyen âge nous apparaît comme un vaste trou d'ombre où s'aventurèrent, le plus souvent pour leur satisfaction personnelle, quelques rares érudits dont les découvertes et les commentaires intéressèrent un public clairsemé. Depuis quelques années seulement, des traductions ou adaptations de chansons de geste ou de romans de ce temps, des études plus ou moins générales dues à des savants doués de qualités d'écrivains et d'artistes, les Bédier, les André Mary, les Jeanroy, les Longnon, les Boulanger, les Chamard, etc... facilitèrent à des lecteurs plus nombreux l'accès de textes jusqu'alors ensevelis, sous

forme de manuscrits, au plus profond des bibliothèques, M. Gustave Cohen note qu'en l'espace de six ans quarante-deux adaptations et sept collections d'écrits médiévaux naquirent, sans compter les publications isolées, et il n'est pas loin de considérer, en s'en réjouissant, qu'une sorte de vogue accueille la révélation de notre ancienne littérature.

A son avis, cette littérature convient bien mieux que celle des siècles suivants au temps d'incertitude et d'angoisse que nous traversons. Elle offre, en effet, aux êtres accablés par les soucis matériels, un refuge dans l'irréel, une consolation, un enchantement. De là, son succès.

Publier ces œuvres et les faire aimer du public est excellent. Il semble cependant qu'un peu plus d'ordre dans ces publications s'impose désormais. M. Gustave Cohen en exprime le vœu. « Il faut, écrit-il, rendre le Moyen âge intelligible et sensible, le décaper aussi de la rêverie ignorante qui en déforme la vraie figure, et *le faire entrer dans le plan de la littérature française,* avec toute sa variété, ses costumes chatoyants, sa pensée un peu balbutiante, mais parfois profonde, ses sentiments, souvent contradictoires, mais toujours spontanés, ses inventions débordantes et souvent désordonnées. » C'est dire que l'histoire, et non point seulement l'histoire politique, mais l'histoire des mœurs doit accompagner de son effort d'initiation le propre effort des traducteurs et des commentateurs.

On imagine, en effet, trop volontiers le Moyen âge comme un bloc uniforme de plusieurs siècles, alors qu'il se subdivise, comme nos temps modernes, en une série d'époques dissemblables, possédant chacune ses caractères et ses mœurs propres. A chacune de ces époques, nous sommes redevables d'innovations et de créations de haute portée dans les ordres politique, économique, social, religieux, artistique, intellectuel, psychologique, sentimental.

A lancer des traductions de romans sans les situer dans le temps où ils naquirent et qu'ils reflétèrent, on déconcerte le lecteur, on nuit à la renaissance de l'histoire médiévale. Dans son volume nouveau : **Un grand romancier d'amour et d'aventure au XIIe siècle, Chrétien de Troyes et son œu-**

vre, M. Gustave Cohen marque son dessein d'instituer une méthode où la chronologie tienne sa place naturelle. Très riche en informations de tous genres, multipliant les bibliographies, étudiant les différentes positions de l'esprit public au début de ce XII[e] siècle où va se manifester le génie romanesque de son héros, il nous fournit, en définitive, un tableau d'ensemble de cette période où, dans une situation politique troublée, surgissent, dans les mœurs, l'esprit chevaleresque, en architecture le style ogival, en littérature l'humanisme.

C'est dans le dernier tiers de ce siècle bien marqué par ses acquisitions, différencié nettement de ceux qui vont suivre que Chrétien de Troyes va œuvrer de la plume. Sur la vie du personnage, probablement jongleur à l'origine, puis, grâce à la protection des grands que son talent narratif émerveilla, promu écrivain de haute volée, M. Gustave Cohen est réduit aux conjectures. Chrétien parle peu de lui-même. Sans doute était-il clerc, et d'Eglise. Sans doute parut-il à la cour d'Eléonore. Sans doute encore fit-il quelque séjour en Angleterre. On ignore à peu près tout de sa situation, de son crédit et de sa fortune.

Mais son œuvre nous reste — au moins en partie — qui nous aide à connaître l'essentiel de lui, sa pensée dominante. Il semble, à ses débuts, peu doué, plus imitateur que créateur, prêt à faire besogne de docte, passionné d'Ovide, son maître, et modernisant des épisodes tirés de l'antique. Les trois Romans de Thèbes, d'Enéas et de Troie qui voient le jour vers l'an 1160, lui fournissent les éléments de son inspiration nouvelle, l'orientent vers d'autres buts. Imprégné tout d'abord de leur matière, il s'en délivre bientôt pour aborder sur des terres inconnues où il construit, d'un style nouveau et avec ses moyens d'imagination personnels, le monument romanesque le plus original et le plus solide de ce temps.

Pour examiner l'évolution de son talent de narrateur et la courbe de sa doctrine philosophique, M. Gustave Cohen, avec beaucoup d'intelligence et de clarté, nous donne une analyse minutieuse, entrecoupée de citations abondantes des textes (traduction en regard) de chaque œuvre produite par Chrétien de Troyes (*Tristan et Iseult* excepté, dont le manuscrit est

perdu). Il tire ensuite de ces analyses les déductions et les conclusions qui conviennent. Nous possédons ainsi, condensée dans son gros volume, la matière de *Philomena*, de *Guillaume d'Angleterre*, écrits de jeunesse, d'*Erec* et d'*Enide*, de *Cligès*, de *Lancelot ou le chevalier à la charrette*, d'*Yvain où le chevalier au Lion*, de *Perceval Le Gallois ou Roman du Graal*.

Ces récits, composés en octosyllabes à rimes plates, que Chrétien mania avec une aisance et une virtuosité supérieures, contiennent assurément bien du fatras, des superfluités, des longueurs, des prouesses armées en surabondance, des « ficelles » romanesques sans nombre, un emploi excessif du merveilleux, mais leur auteur s'y montre, dès l'origine, artiste pittoresque, poète d'une étonnante imagination, créateur d'images neuves, narrateur capable de vivifier tout ce qu'il touche, psychologue habile à rendre les nuances les plus ténues des sentiments.

Sorti de la matière antique, utilisée dans *Philomèna*, il s'inspire dans *Guillaume d'Angleterre* de la légende de Saint-Eustache. Avec *Erec et Enide*, il fait entrer dans le roman la matière celtique et arthurienne et crée la première œuvre de cette nature que l'on puisse considérer comme de littérature courtoise. Aux chansons de geste et aux poèmes épiques des temps antérieurs qui tenaient la femme pour inexistante, sinon pour méprisable, il substitue des relations d'aventures dont la femme est le prétexte et le but. Les chevaliers n'endossent plus l'armure pour Dieu, pour le souverain, pour l'honneur, pour la gloire. L'amour les guide, les conduit, les domine. Chrétien devient un maître en casuistique galante, et M. Gustave Cohen précise que ses romans développent des thèses ayant pour objet de résoudre les plus graves problèmes de l'amour et du mariage.

Chrétien reflète les aspirations de son temps pendant les quarante années où il besogne de l'intelligence et de la plume. Il en est à la fois l'observateur et l'écho. Pas un détail de mœurs de quelque importance qui ne figure dans son récit, lequel, de plus, fournit une peinture fidèle du décor de la vie.

Ainsi Chrétien, placé dans le domaine idéologique et social,

ou bien faisant figure d'historien de la société médiévale, apparaît « en matière de sujet, de sentiment, de psychologie et de style, dans la seconde moitié du XII[e] siècle, comme le grand inventeur ». Il a été, nous dit avec force M. Gustave Cohen, « le Balzac du XII[e] siècle, il en a décrit... les mœurs, il en a exalté, en des créatures d'imagination qui semblent de chair, l'idéal esthétique, sentimental et social. Son œuvre est l'épopée courtoise du Moyen âge, la première grande Charte de l'esprit de sociabilité qui proclame les droits de la femme à être aimée pour elle-même et non pour le plaisir de l'homme, sa liberté de ne pas céder à la force, la toute-puissance que lui confèrent sa grâce, sa faiblesse et sa beauté ».

Chrétien devait avoir, dans la suite, des disciples et des imitateurs nombreux et aussi, au temps du *Roman de la Rose*, sinon des détracteurs, du moins des gens désireux de détruire sa doctrine qui leur paraissait funeste. Il n'en reste pas moins l'un de nos écrivains du passé ayant donné le plus bel effort d'intelligence et d'imagination et l'on peut s'étonner de le voir parfois proscrit de nos littératures et parfois traité, dans celles qui le mentionnent, avec quelque désobligeante légèreté.

C'est à lui assurément, et à ses émules, que les femmes durent, dans la suite, d'établir aisément leur domination sur les milieux aristocratiques, malgré la persistante violence des mœurs. Au XVI[e] siècle, pourvu qu'elles fussent douées de charme physique, d'habileté dans l'intrigue, de culture aussi, elles acquéraient rapidement un prestige dans cette cour de François I[er] où le roi lui-même donnait l'exemple de la galanterie.

Ainsi la sœur de ce roi, **Marguerite d'Angoulême,** put-elle, grâce aux disputes antérieures, pour ou contre la femme, des romanciers, pamphlétaires et autres plumitifs, exercer une influence certaine sur ce roi et emporter les suffrages admiratifs de cette cour. M. Paul Jourda vient de lui consacrer deux gros volumes faisant un ensemble de près de 1.200 pages et qui précisent toutes les raisons de cette influence. L'hommage est d'importance. Nous croyons que l'on éprouvera quelque peine, dans la suite, à ajouter à ce travail remarquable

par son style, sa documentation, et, malgré la sympathie visible de l'auteur pour l'héroïne, son effort d'impartialité. M. Jourda a utilisé, pour construire son œuvre, non seulement les sources imprimées parmi lesquelles figurent ses propres publications, mais encore les sources inédites. Il a visité avec soin les archives françaises et étrangères et tiré de leur dossiers maintes lumières. Ses bibliographies sont dressées de telle sorte que l'on n'y peut signaler aucun oubli notable. Le livre, qui paraît être une thèse de doctorat ès-lettres est, en définitive, un modèle de conscience et de savoir.

Marguerite d'Angoulême méritait-elle une telle dépense de labeur? Sans aucun doute et peut-être a-t-on trop négligé, jusqu'à l'heure présente, cette princese parée de tant de vertus et mêlée à tant d'événements politiques. M. Pierre Jourda est parvenu à la suivre presque pas à pas, et, pourrait-on dire, presque jour par jour au cours de sa courte carrière. Nous ne saurions, par suite, donner qu'un compte-rendu approximatif de son texte.

Marguerite d'Angoulême, fille de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême et de Louise de Savoie, était sœur aînée de François, lequel hérita la couronne de France à la mort de Louis XII. Restée orpheline à l'âge de quatre ans, elle reçut de sa mère une éducation austère qui contribua à développer ses qualités morales natives et à lui donner le goût de l'étude. Elle apprit le latin, l'espagnol et, plus tard, le grec et l'hébreu. Aimable et vive, large d'intelligence, généreuse de cœur, honnête et pleine de bonté, elle parut, à la cour de Louis XII, comme une figure idéale. Plusieurs souverains recherchèrent son alliance, mais le roi lui fit épouser le 2 décembre 1509, alors qu'elle atteignait l'adolescence, le duc d'Alençon qu'elle appréciait peu et n'aima point.

Elle avait voué à son frère François, lequel succéda à Louis XII en 1515, une tendresse passionnée et si fertile en manifestations du verbe et de la plume que l'on a cru à une liaison incestueuse entre les deux jeunes gens. M. Pierre Jourda la purifie de cette incrimination mensongère. En fait, elle ne fut jamais frivole, accueillante aux propos d'amour comme l'ont prétendu certains chroniqueurs. Selon son nou-

veau biographe, elle assurait son empire sur son frère en prodiguant à celui-ci des sentiments excessifs et, par là, montrait une adresse bien féminine. On sait quel dévouement elle lui témoigna, après Pavie, dans les heures d'affliction et les faits, précisés avec netteté par M. Jourda, de son infructueux voyage en Espagne.

Elle participait à ses affaires politiques, donnait des conseils éclairés, faisait l'admiration des ambassadeurs étrangers. Dans le domaine religieux et moral, elle fit aussi grand fracas. Elle faillit tourner François Ier vers les idées nouvelles et la Réforme. Elle avait en horreur les excès des moines et des fanatiques. Toute sa vie elle accueille et protège les persécutés, surtout les hérétiques. Elle compte, malgré sa mystique personnelle très profonde et très oscillante, parmi les intelligences libérées de la Renaissance. Elle souhaite pour tous l'indépendance de l'esprit aussi bien que du cœur. Elle pâtit de ce goût de la liberté, violemment combattue et injuriée par les religieux et par maints pamphlétaires.

Grande voyageuse, elle marche sans cesse entourée d'un cortège de doctes qu'elle comble d'offices et de bienfaits. Dans son domestique, elle semble témoigner d'une conduite parfaite. Elle a été fille pleine de piété filiale, elle est mère attentionnée, longtemps endolorie par la mort de ses enfants; elle donne à Jeanne d'Albret, sa fille survivante, une éducation virile qui fera d'elle une rude jouteuse sur les terrains politique et religieux. Elle fut, pour son second mari, Henri d'Albret, roi de Navarre, une épouse pleine de sollicitude et d'amour malgré la brutalité de ce prince qui la rudoya souvent et leva la main sur elle.

M. Pierre Jourda étudie avec une application minutieuse son œuvre, poésies religieuses et profanes, complaintes, chansons spirituelles ou autres, comédies pieuses et profanes, et enfin l'*Heptaméron* auquel il consacre tout son second tome. Il en dégage l'esprit, en détermine les sources et en donne des citations caractéristiques. Cette œuvre, où l'on surprend maintes imitations et influences, celles de Platon, Marot, Boccace surtout, celle des mystiques chrétiens aussi, permet de se rendre compte que la princesse fut une merveilleuse

érudite, se nourrissant de doctes lectures, absorbant les écrits du passé et du présent. Des poésies, rien ne paraît avoir quelque chance de subsister. L'*Heptaméron*, par contre, trouve encore des lecteurs. On a longtemps décrié ce recueil de Nouvelles et de Conversations, le taxant d'immoralité. Jugement sommaire. Dans cet ouvrage, en fait, circule la liberté d'expression du temps, celle que l'on rencontre dans Brantôme. M. Pierre Jourda, dans son analyse et ses conclusions, prouve que si l'*Heptaméron* n'égale pas son modèle, le *Décaméron*, sous le rapport du style et de l'art, il le dépasse, ainsi que tous les recueils de nouvelles antérieurs, par sa profondeur de pensée, ses qualités psychologiques, son sens réaliste, ses peintures de mœurs et de caractères. On a pu le considérer, en dépit des apparences contraires, comme un « livre de civilité et de morale ». Le texte de M. Jourda aboutit à la même appréciation.

On peut s'étonner que Marguerite d'Angoulême, qui accompagna cependant son frère François sur le chemin de Marignan, n'ait proféré aucun jugement désobligeant sur le pape qui, à cette époque, du haut de son trône pontifical, conduisait la politique antifrançaise. Eût-elle quelque raison d'admirer en lui l'humaniste et l'artiste qui offrait avec elle tant de points d'esprit commun et, par suite, s'abstint-elle de toute censure? Cela pourrait bien être.

Il semblait que tout avait été dit sur ce pape, et cependant M. E. Rodocanachi a pu nous offrir récemment de lui, sous le titre : *Le Pontificat de Léon X*, une image, que ses documents fort nombreux et beaucoup d'entre eux empruntés aux archives italiennes, lui ont permis de renouveler. L'ouvrage de cet écrivain est un in folio fastueusement présenté et enrichi de planches nettes et belles; il est traité dans une langue ferme et fournit à quiconque s'intéresse à la politique tortueuse de cette époque de même qu'à la vie et aux mœurs romaines, des détails précis et des renseignements circonstanciés.

Jean de Médicis, plus tard pape sous le nom de Léon X, était fils de Laurent le Magnifique et, par suite de son éducation dans un milieu de haute culture, de faste et... de per-

fidie, devait, l'âge venu, goûter les lettres et les arts, s'entourer de luxe et pratiquer, en matière de diplomatie, les doctrines qui lui furent inculquées. Il était cardinal à douze ans, avant d'avoir reçu les ordres. Il est probable que l'ambition le talonna et le goût de la gloire. Après avoir parcouru l'Europe, il fit amitié avec Jules II, le pape guerrier qu'il avait mille raisons de haïr. Il commanda l'armée qui fut battue à Ravenne, donna de sa personne, fut pris, ne recouvra sa liberté qu'avec peine, mais connut grande popularité.

Il conquit de haute lutte le trône pontifical où, dès lors, en matière de politique, la cautèle de l'un succéda à la fougue de l'autre. M. Rodocanachi révèle excellement ses ambitions dans le domaine temporel qui consistaient à enrichir la maison de Médicis (son frère Julien et son neveu Laurent) des dépouilles de plusieurs princes et à doter l'Eglise de biens riches en revenus. Léon X semble avoir, de tout temps aussi, entretenu la pensée de libérer l'Italie de la domination étrangère. Il ne remplit qu'en partie ses visées, la mort, une mort suspecte, l'ayant arrêté inopinément dans ses manœuvres de politique sans grand talent, déloyal au surplus et dénué de morale.

M. Rodocanachi se montre plein d'indulgence et d'admiration pour ses gestes de pontife actif et déterminé. En réalité, Léon X, s'il triompha des Français, échoua sur bien d'autres théâtres où il s'était imprudemment engagé. Rappelons, par exemple, qu'il n'eut pas le beau rôle dans sa lutte contre Luther, singulièrement importante pour son prestige.

Sa vraie gloire, il la tint, en somme, de ses actes d'humaniste, de lettré, d'artiste. Il fut le vrai pape de la Renaissance, ouvert à toutes les manifestations de l'esprit. Sur ce point M. Rodocanachi nous fournit des renseignements fort curieux. Léon X enrichit la bibliothèque du Vatican, fonda la Laurentienne à Florence, fit la quête des antiques et des manuscrits, encouragea les Alde Manuce et autres grands imprimeurs, créa la fameuse université de Sapience, propagea les langues grecque, hébraïque et arabe, répandit la philosophie de Platon, enfin protégea tous les artistes de mérite,

entre autres l'Arioste, Machiavel dont il fit jouer la *Mandragore* sur son théâtre, Michel-Ange, chargé par lui d'importants travaux, Raphaël qu'il tenait dans une estime particulière, cent autres pour le soutien desquels il arriva à vider ses coffres et à compromettre ses finances.

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Yvonne Ferrand-Weyher : *Huit Poèmes en forme de Chant Royal*, « Au Pigeonnier ». — Marie Doyen : *Lueurs*, Albert Messein. — Lucienne Gaumont : *Réflexes*, Didier et Richard. — Lilian Doire : *Pâture de Vent*, J. Snell. — Geneviève-Armande Roche : *L'Idole*, « Editions Départs ». — Jane Hugard : *Poussières d'Heures*, « la Presse à Bras ». — Charle-Auvrey : *Tourbillons*, « La Caravelle ».

Je ne saurais mieux faire, m'a-t-il semblé, pour fixer le dessein que s'est proposé Mme Yvonne Ferrand-Weyher dans ses **Huit Poèmes en forme de Chant Royal** que reproduire les premières lignes de l'avant-propos qu'y a attaché l'attention curieuse et amicale, je crois, d'Edmond Pilon : « Le poème en forme de chant royal, — écrit-il en citant Théodore de Banville, — doit être une grande allégorie dont l'explication positive n'est donnée que dans l'envoi. Ce dernier s'adressait toujours, ainsi que dans la ballade, à quelque personne princière ou royale; de là, en partie, son appellation. Ceux qui le pratiquaient jadis, en réservaient la louange aux seuls êtres divins. »

Mme Yvonne Ferrand-Weyher, à ce caractère tout mystique, en a substitué un autre qui consiste à faire succéder, à ces tableaux tout religieux, ceux plus chatoyants de la nature et de la fable. Comme dans ces poèmes à forme fixe les vers s'entrelacent selon des lois immuables, avec une alternance qui se retrouve dans toutes les strophes, cela rappelle un peu le jeu des métiers à tisser, où ce sont des fils ténus d'hyacinthe, d'azur et d'or qui se croisent de façon à représenter des fruits, des fleurs, de charmants oiseaux ou de purs visages.

Le chant royal se compose de cinq strophes de onze vers, dont le dernier se ramène en refrain, sur des rimes revenant de strophe en strophe dans le même ordre; il se termine sur un envoi de cinq vers, y compris, bien entendu, le refrain.

On trouve dans Clément Marot les meilleurs exemples de ce poème. Il fut depuis délaissé plus que la ballade dont il ne constitue, en somme, qu'une sorte d'amplification; La Fontaine n'en a pas écrit, non plus, si je ne me trompe, que Banville lui-même. Certains modernes se sont laissé tenter; de Laurent Tailhade le *Chant royal de la Mansuétude Ecclésiastique*, encore qu'il y ait cédé à la facilité apparente de quelques licences, ne manque de verve ni d'énergie; moi-même j'ai risqué, rigoureusement régulier dans la forme, un certain *Chant royal d'Amour dédicatoire et familier*, et, pour célébrer, en 1924, le troisième centenaire du Rénovateur qui a proscrit du Parnasse les vieilles formes poétiques à forme fixe, ces jeux de rime, un, d'ailleurs révérencieux, *Chant royal en l'honneur de Pierre de Ronsard.*

Il appartenait à Mme Ferrand-Weyher, dont le soigneux et noble talent s'est précédemment fait apprécier daus des compositions toujours sûres et sensibles, d'insuffler en cette forme, après tout, assez rigide, la souplesse et la subtilité expressives où elle se montre ingénieuse à chanter ses émois en présence de la nature, ses soucis en présence de la vie, ses songes graves quand la tourmente ou l'exalte la pensée partout présente de la mort.

Mme Marie Doyen, bien que née à Dijon comme Bossuet et François Rude, ne prétend pas atteindre comme eux à la grandeur et à la puissance. Elle écrit des vers libres autour de l'octosyllabe et de l'alexandrin, fort aisément, semble-t-il, et non sans mérite. Mais ses **Lueurs,** comme elle nomme ses poèmes, jetés au hasard d'une inspiration sans rigueur, ne brillent jamais jusqu'à la fulguration, n'emportent pas l'élan du lecteur, manquent d'originalité ou de personnalité précise. Les qualités en sont moyennes, quoique assurément non négligeables.

Somptueux recueil sur fort papier, tiré à cent cinquante exemplaires, avec de-ci, de-là, des poses diverses, la photographie des mains, j'aime à croire, de l'auteur, **Réflexes,** par Mme Lucienne Gaumont forment un ensemble de poèmes qui sont soignés, souvent échappent à la maladresse et à la banalité, avec des rythmes lâches et connus, la plupart du temps,

propres à la romance. On sent cependant que Mme Gaumont n'est point exempte de qualités sérieuses, naturellement, mais a-t-elle jamais songé à les discipliner et à les développer? J'en doute. La spontanéité est certaine. L'art fait défaut.

Une sensibilité méditative et à la fois très alerte, un goût certain des choses de la nature et des couleurs du ciel, une impatience singulière à esquiver le difficile et l'effort, la facilité de se satisfaire sans choix des mots, dépouillés au hasard de leur fleur et de leur élan de flamme, pêle-mêle tout cela se perçoit aux poèmes quasiment impromptus que joies ou chagrin, **Pâture de Vent,** *autant en emporte le vent,* suscitent aux lèvres de Mme Lilian Doire. Dénuée de talent, certes, non, elle ne l'est pas, je ne le dis pas uniquement pour ne pas contrister mon vieil et cher ami Touny-Lérys, mais le talent inné, dans le choix de ses sujets, dans le mouvement des poèmes, est évident; seulement l'art, le contrôle de soi et de ses vers est nul ou peu s'en faut. J'ai bien peur, en dépit de quelques expressions de badinage ou de familiarité affectée par endroits, que Mme Lilian Doire soit trop au fait, périlleux et nuisible, des choses, des saisons, des gestes qui sont (comme l'on dit) poétiques, se méfie de l'art, et ne se doute nullement que la beauté est partout où on l'apporte, partout où on la perçoit, et que pour communiquer le frisson, il faut que, musique, plastique, couleur, saveur, véhémence ou tendresse du rythme, elle passe et se transpose par la force et la grâce de l'expression. Rien là-dessus ne prévaut.

La revue *Départs,* à La Rochelle, fonde le prix Charles Baudelaire pour signaler un jeune auteur d'un recueil de poèmes. « Geneviève-Armande Roche en est la lauréate, avec son manuscrit : **L'Idole...** Nous savons bien que *L'Idole* n'est pas parfaite et ne répond pas complètement au programme de *Départs.* Notre intention est seulement d'encourager une jeune fille à qui l'on doit reconnaître de véritables dons poétiques... Vu la belle jeunesse de Geneviève-Armande Roche, sa première œuvre mérite qu'on s'y attache. Conseillons toutefois à notre lauréate de se perfectionner : elle nous doit maintenant quelque chose de meilleur. » Combien aurait-on tort de ne pas prodiguer ce conseil aux jeunes! Ici, du moins,

y a-t-il un goût assez indépendant et prononcé, qui se plie toutefois à des cadences arrondies, usées, à un remplissage assez banal. Mlle Doire devra bannir de ses poèmes cette ambiguïté. Et c'est du travail, un immense travail qu'il sied de lui recommander, et une forte lecture enthousiaste et appropriée.

Tant qu'il y aura une femme désolée, souffrante, écœurée, plaintive ou furieuse d'avoir été délaissée, trompée dans ses amours ou dolente en ses regrets, la poésie, s'imaginera-t-elle, en son cœur persistera. Ses heures ne seront plus des heures sonores lumineuses et pleines; elle vivra, telle ici en ces poèmes, Mme Jane Hugard, des **Poussières des Heures.** Sans doute est-il bien cruel le déchirement, est-elle douloureuse la séparation et navrante la déception, le chagrin est immense qui emplit, qui berce l'âme de ses murmures d'incantation et de malédiction. Mme Hugard aura eu le mérite de transposer au rythme sourd et souvent haletant de ses compositions de tels sursauts d'horreur intime, de détresse et d'instinct farouche. Elle subit ou accueille le décor, résiste, cède tour à tour, lamente et se révolte, se dresse fière, retenant ses larmes, défie le sort ou s'y soumet. D'un pauvre cœur bouleversé on entend battre les échos. Ce n'est rien, sans doute, de plus, c'est déjà cela, et c'est beaucoup.

Dans le fait du poète féminin qui signe Charle-Auvrey il y a de l'art, une recherche de rimes, d'expressions, un raffinement dans le rythme varié de ses **Tourbillons.** La musique aux mots n'est point sensible, par malheur, ni le style assez coloré ou assez impromptu. Il y faudrait de l'audace, un détachement des habitudes moyennes, que sais-je? un essor d'hyperbole, l'imagination chaleureuse des métaphores, plutôt que de se satisfaire de tropes qui ont trop servi. Ne vaut-il pas mieux vraiment bousculer les usages et la rigueur de tradition plutôt que de se traîner à la remorque, et de n'être, même adroite, qu'une réplique? Pourtant l'injustice serait de ne rendre pas justice au mouvement de ces poèmes, à la sincérité du sentiment qui les inspire.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Duvernois : *La poule*, Bernard Grasset. — Louis de Robert : *La Rose et le Cyprès*, E. Flammarion. — Marie-Anne Commène : *Violette Marinier*, Nouvelle Revue Française. — Henri Pourrat : *La tour du Levant*, Albin Michel. — J. Jacquin : *Ariste ou l'apprenti intellectuel*, Le Mercure de Flandre. — Jean Vignaud : *Le huitième péché*, Albin Michel. — Mémento.

On se tromperait si, sur la foi de son titre, **La Poule,** on prenait le dernier roman de M. Henri Duvernois pour une œuvre licencieuse. Rien, il est vrai, dans ce roman, qui évoque les mœurs des gallinacés, d'une espèce très particulière, qu'on voit chercher leur grain dans tous les lieux où l'on s'amuse. Mais M. Henri Duvernois a peut-être voulu profiter de l'équivoque. C'était bien son droit. Il décevra, du reste, les lecteurs libidineux ou seulement grivois, et ce sera pain bénit. Loin d'être un roman léger, *La poule* serait plutôt un conte bleu. Mais un conte bleu farci de réalisme et de réalisme assez noir, par endroits... Voyons donc. Un brave homme de petit bourgeois français, M. Théodore Silvestry, à la fois naïf et prudhommesque, se trouve veuf avec cinq filles : Guillemette, Simone, Lucie, Claire, Brigitte, dont l'aînée a vingt-sept ans et la benjamine dix-sept. Il loge dans un modeste appartement, au cinquième étage d'une maison de la rue Bochard-de-Saron, et ne gagne autant dire rien, étant professeur de langues médiocre, et peu dégourdi, en outre. Ses « gamines » qu'il couve, cependant, avec sollicitude (d'où de sobriquet « la poule » qu'on lui accroche) se débrouillent à peu près toutes seules. L'une trouve même le moyen de thésauriser. Miracle! Mais c'est surtout l'aînée Guillemette, ou La Guille comme ses sœurs l'appellent, qui pourvoit à l'entretien du ménage en peignant des miniatures « genre XVIIIe » ou « 1830 ». Théodore Silvestry place ces objets, hélas! démodés.... Son incapacité s'accommode d'une telle fonction, et sa nonchalance, ou sa paresse. Elle lui procure, aussi, l'occasion de parler, ce qu'il adore, comme la plupart des gens qui n'ont rien à dire — et il lui arrive, grâce à la rencontre providentielle d'un ancien élève, devenu portier-interprète dans un grand hôtel, de tomber sur une riche américaine, Mrs S. K. W. Hilmont qui l'invite à venir passer trois semaines avec sa nichée dans la villa qu'elle

possède à Brévolles, sur la Côte d'Azur. La nichée exulte. Elle perd même la tête, au contact du luxe, et les choses tourneraient mal si un certain Frédéric Chapuis, qui a fait le voyage de Paris à Brévolles avec La Poule et ses cinq filles, ne s'était amouraché de l'aînée. Qui est ce Chapuis? Un « crémailleur », comme l'appelle Mrs Hilmont; une sorte d'arbitre des élégances et d'écornifleur mondain; un type comme on en a pas mal peints dans notre littérature, à la fin du siècle dernier. Il n'a pas le sou, étant marié à une pimbêche à laquelle, pour avoir la paix, il sert — dans le coin de province où elle s'est retirée — la rente modeste qu'il tient de son père. Mais il passe pour célibataire, et il est la coqueluche d'un petit groupe de jeunes snobs qui ne jurent que par lui. C'est un raté : il écrivaille. Mais le plus clair de ses revenus lui vient d'un vieux négociant fort riche, amoureux d'une beauté déchue, et dont il est le secrétaire, à charge de composer chaque jour une lettre pour l'idole. Il feint donc d'épouser La Guille pour inciter les niais de sa bande à convoler chacun avec une des petites Silvestry, par esprit d'imitation et pour l'avoir pour beau-frère... Sa ruse réussit au delà de toute espérance, ou de toute vraisemblance, et voilà Simone, Lucie, Claire et Brigitte casées. Heureuses? Eh! comment le seraient-elles ayant appris à quel subterfuge humiliant elles doivent leur bonheur?... Elles souffrent dans leur vanité de n'avoir pas été prises pour leurs mérites : celle-ci pour sa beauté; celle-là pour son intelligence; la troisième pour son savoir; la quatrième enfin, pour son chic... Il n'est pas jusqu'à la Poule qui n'en veuille à la Guille d'avoir été complice de la ruse de Frédéric, et ne prenne, avec dignité, parti pour les cadettes. Aussi bien, sont-elles des bourgeoises, à présent, et leur sœur vit-elle en « concubinage »... On la met en quarantaine. Pas pour longtemps. Le vieux commerçant qui a perdu sa Laure ou sa Dulcinée, ayant élevé Frédéric du rang de secrétaire à celui d'associé, devenu riche à son tour, celui-ci pourra divorcer et épouser La Guille — la seule vraiment sympathique des poulettes... Est-il nécessaire que j'insiste, après cet exposé, sur ce qu'il y a d'arbitraire dans le récit de M. Duvernois? Les choses ne s'arrangent pas si bien, dans la réalité, sans doute,

et je n'avais pas tort quand je lui parlais tout à l'heure de conte bleu. Mais M. Duvernois est aussi un écrivain de théâtre, et c'est en vaudevilliste qu'il a traité certaines parties de son roman, tout plein, du reste, de dialogues. J'avoue que ce n'est pas à celles-là que vont mes suffrages non plus qu'à celles où il donne carrément dans la farce (les épisodes de l'inventeur maboul et de l'auteur dramatique malgré lui) mais à la dernière où je retrouve les meilleures qualités d'observation du romancier de *Faubourg Montmartre* et de *Crapotte*. M. Duvernois est doué d'un bien curieux talent, et qu'il est divers — ou hétéroclite! En même temps que Guy de Maupassant, pour la netteté du trait, et qu'Alphonse Daudet, pour la sensibilité, il me rappelle Henri Heine et Ludovic Halévy à cause de l'amertume et de la légèreté de sa satire; de sa tristesse qui va, souvent, profond et de sa gaîté superficielle, comme la mousse du Champagne.

C'est la suite de *Ni avec toi ni sans toi* que M. Louis de Robert nous donne dans **La rose et le cyprès,** et cette suite doit avoir une fin qui s'intitulera *Le journal d'un mari*. J'ai déjà dit ce que je pensais de ces œuvres dont la matière déborde le cadre d'un seul volume, et qu'il faut distribuer à intervalles plus ou moins longs. Elles ont contre elles, d'abord, qu'on en oublie le sujet, d'un tome à l'autre; ensuite, qu'on ne les juge pas dans leur perspective; il est à craindre enfin, qu'elles n'incitent leur auteur à s'abandonner à des développements ou à se perdre dans une analyse trop menue. En revanche elles permettent la culture du joli détail et à défaut de nous frapper par l'éclat, peuvent nous séduire par la nuance. C'est, du moins, le cas du récit de M. Louis de Robert dont le talent délicat est celui d'un élégiaque ou, comme on disait naguère, d'un intimiste. Mme Clermont, que sa jalousie maternelle avait rendue intransigeante, meurt, ici, après avoir épuisé, semble-t-il, dans sa lutte contre Jacqueline — la fiancée de son fils — toutes les forces de son égoïsme. Antoine et Jacqueline se marient, en effet, et une certaine harmonie règne entre le trio... Il y a un pathétique discret dans l'agonie de Mme Clermont, et M. Louis de Robert analyse avec beaucoup de finesse l'épurement que le souvenir opère dans l'âme de son fils.

Une suite, aussi, **Violette Marinier,** de Mme Marie-Anne Commène. La suite de cette *Rose Colonna* dont j'ai rendu compte à cette place, l'année dernière. On se souvient que Rose était devenue amoureuse du père de son élève préférée, Violette Marinier; mais que Pierre Marinier, au lieu de divorcer pour refaire sa vie avec cette jeune femme supérieure, avait laissé Rose retourner en Corse. A présent, il pleure sa lâcheté dans les bras de sa fille. L'en blâmez-vous? Mon Dieu! cela est assez dans son caractère. Violette ne lui cache pas, du reste, qu'il a eu tort de ne pas sacrifier son épouse — une sotte — à l'incomparable Rose... Aussi, après sa mort — car il meurt bientôt — ne commet-elle pas la même faute que lui le jour où, mal mariée elle-même, elle s'aperçoit qu'elle aime... Je m'arrête. J'avais cru découvrir une ressemblance entre Mme Marie-Anne Commène et George Sand. Cette ressemblance s'accentue. Ah! que Violette est romanesque, ou romantique! Ah! qu'elle déborde d'idéalisme passionnel! Et que sa façon d'être vrai est fausse!... Avec beaucoup de talent, de belles qualités descriptives, en particulier, Mme Marie-Anne Commène a manqué son livre. Du moins, ne me plaît-il guère. Je sais bien quand elle en écrira un que j'aimerai, à voir comme elle peint ses personnages secondaires, si amusants dans leur réalisme.

Une suite, encore : **La tour du Levant,** de M. Henri Pourrat à qui l'Académie française vient de décerner le Prix du Roman. Nous retrouvons dans ce volume le héros de *A la belle bergère* et *Le pavillon des Amourettes,* le probe, généreux et subtil Gaspard, sorte d'Ulysse auvergnat, et de chevalier protecteur de la veuve et de l'orphelin. Il tire la délicieuse Anne-Marie qu'il aime, des difficultés au milieu desquelles elle se débat, et confond les misérables qui avaient noué autour d'elle une tortueuse intrigue. Grièvement atteint par une balle, tandis qu'Anne-Marie manque de mourir par le poison, il guérit de sa blessure et épouse, enfin, sa chère cousine. *All's well that ends well.* Je viens de citer le héros de l'Odyssée et de faire allusion aux preux. C'est que le récit auquel M. Pourrat a donné le titre général de *Les vaillantises, forces et gentillesses de Gaspard des montagnes,* est une épopée. Epopée bien française et qui, narrée comme on sait, de veillée en

veillée, avec des pauses, a presque autant que le caractère, la forme d'un poème. Rien de moins aisé, aujourd'hui, pour un auteur, que d'attraper, sans se guinder, le ton du rhapsode ou du conteur de fabliau. Il y faut, à la fois, de la naïveté et de la malice, le sentiment de la nature, en sus, quand — comme c'est le cas, ici — le décor n'a pas moins d'importance que l'action, et aide à comprendre les personnages. M. Pourrat est un artiste.

M. J. Jacquin fait avec **Aristide ou l'apprenti intellectuel** une amusante et verveuse satire des mœurs littéraires d'aujourd'hui. Il n'aime ni les surréalistes ni les invertis, et il tient pour scandaleuse l'assimilation de la vente des livres à celle des produits pharmaceutiques. Hélas! pourquoi faut-il qu'il crée une équivoque sur des noms comme ceux de Marcel Proust, André Gide et Paul Valéry? Ce manque de discrimination diminue singulièrement la portée de son petit livre.

Le titre du roman de M. Jean Vignaud : **Le huitième péché,** m'avait fait venir l'eau à la bouche... Pensez donc! Il me promettait la révélation d'une nouvelle manière pour l'homme, de perdre son âme. Il m'a déçu. Ce n'est, il est vrai, que de la forme que prend l'orgueil chez la femme qu'il nous entretient, puisque son héroïne, qui est physiquement une merveille, a le culte des agréments dont la nature l'a douée. Mais l'amour la fera courir le danger de compromettre sa plastique dans la société des lépreux. Telle est la morale de ce récit alerte et très coloré, et qui nous emmène à Malte. On y apprend que les Anglais, hors de la Métropole, et que le cinéma ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Je m'en doutais.

Mémento. — M. Victor Gauvain dans *La Maison dans l'ombre* (Perrin et Cie) narre l'histoire d'un jeune précepteur, un pédant grossier, mais chaste, de son élève et de la mère de celui-ci, une bigote raffinée, mais sensuelle. Le trio n'est pas séduisant, certes, mais M. Gauvain qui a des dons de romancier, le peint avec réalisme. — *Bagheera,* de M. Jacques Lombard (Lemerre), incarne la femme fatale. On l'avait deviné, rien qu'à son sobriquet qui est le nom de la panthère de la Jungle de Kipling. Le récit de M. Lombard, où la vengeance coudoie la déchéance, se corse d'incidents violents. — M. Marc Bernard ne puise pas, comme M. Lombard, dans l'arsenal du romantisme. Mais il est surréaliste, et du sur-

réalisme au romantisme, il n'y a que l'espace d'une mode. Son *Zig-zag* (Nouvelle Revue française) est, à la fin, incohérent et brutal, fantasque et puéril. — Une berquinade, tel est *Une femme comme les autres,* de M. Jean Duffourt (Plon et Cie). On y voit une charmante personne, riche par malheur, et désœuvrée, ne retrouver l'équilibre qu'elle a perdu qu'en se consacrant à une œuvre philanthropique. Je sais bien ce qu'on pourrait répondre à notre moraliste. Mais il faut lui laisser le bénéfice de sa démonstration, fort élégamment faite, d'ailleurs, et dans une très bonne langue.

JOHN CHARPENTIER.

PHILOSOPHIE

Lucien Léon-Bruhl : ***Le Surnaturel et la nature dans la mentalité primitive.*** **Alcan, 1931.**

De *La morale et la science des mœurs* au présent ouvrage, en passant par *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures, La mentalité primitive* et *L'âme primitive,* chaque livre du maître **Lévy-Bruhl** marque une étape dans la méthodologie anthropologique et dans la critique philosophique. Le livre qui vient de paraître complète les précédents et introduit dans l'étude des mentalités une notion nouvelle : celle de « la catégorie affective du surnaturel ».

Voici les principaux points où l'enquête sur « l'âme primitive » s'enrichit d'investigations soit plus poussées, soit poursuivies en des domaines encore vierges pour l'exploration philosophique. 1° La bonne et la mauvaise fortune; leurs causes et leurs conséquences; 2° Les « dispositions » des êtres ou des objets, entités relativement indépendantes, qu'on peut leur adjoindre ou leur soustraire, sans s'adresser à leur conscience ou à leur nature : tel l'amour que l'on peut extraire d'une femme ou insérer en elle, à son insu; telle l'aptitude d'une pierre de fronde à se bien loger au but, ou au contraire à le manquer, sans que rien soit changé à son volume ni à son poids, etc.; 3° La valeur de charme inhérente aux cérémonies et aux danses; en particulier l'identification à l'ancêtre, au démon, au dieu, à l'animal dont on a revêtu le masque ou la forme extérieure (combien il est vrai que l'habit fait le moine et que le chapeau, c'est l'homme!); 4° La sorcellerie, toujours invoquée comme cause des accidents, des malheurs, de la maladie et de la mort; aussi indéfinissable, d'ailleurs, qu'une

force physique telle que l'électricité, mais aussi susceptible d'être étudiée dans ses effets avec positivité; 5° Une analyse de l'inceste, forme particulière de « transgression », qui déclenche automatiquement des influences malignes; avec cette découverte que l'acte sexuel équivaut à l'alimentation, et que par conséquent l'inceste peut paraître autophagie ou cannibalisme; 6° Une enquête très fouillée sur la souillure et la purification, tenues pour ensorcellement et désensorcellement. A ce propos, la recherche des vertus ou des maléfices attachés au sang, particulièrement chez la femme.

Encore ce résumé ne suit-il que d'assez loin la succession des chapîtres; mais on devine l'ampleur des problèmes et la richesse des faits. On dévore ces 500 pages avec l'attrait de la curiosité pour le pittoresque; puis l'impression générale que laisse le leitmotiv amène le lecteur à reconnaître sous cet amas de documentation étrange un petit nombre d'attitudes simples, quasi permanentes dans l'humanité, au point de subsister, à peine moins frustes, au fond de nous-mêmes. On garde en mémoire, comme un joyau que l'on monterait en bague, d'ingénieuses trouvailles, à la façon de celles-ci : la politesse, comportement destiné à éviter la mauvaise influence de la personne que l'on contredirait (55); la confession, moyen de parer au danger résultant d'une impureté demeurée secrète; — d'où ces anecdotes si singulières, qui montrent des femmes apaisant la douleur de leur enfantement par l'aveu de leurs infidélités (456). En un sens inattendu, on admire une fois de plus l'identité qui existait entre la vocation de Socrate, accoucheur de vérité, et le métier qu'exerçait sa mère.

Venons-en au leitmotiv lui-même; en voici la teneur. Les primitifs sont mus non par des concepts, mais par des représentations intensément émotionnelles, parmi lesquelles domine la crainte de redoutables influences mystiques. Non pas, certes, qu'ils ne discernent la nature, ou cours normal des choses, et le surnaturel, explication des perpétuelles violations de cet ordre par l'ingérence de forces bienfaisantes ou nocives; mais ces deux sortes de réalité s'interpénètrent... un peu comme chez Malebranche la nature et la grâce. Certains

faits, par exemple la souffrance, ou la mort, qui à nos yeux sont naturels, ne le sont jamais aux yeux des primitifs, qui loin d'être des « simples », sont des « compliqués ». Pour traduire en notre langage philosophique cet état d'esprit, l'auteur risque, comme une témérité, l'expression de « catégorie affective » du surnaturel. Ce n'est un paradoxe que pour l'intellectualisme dominant parmi nous de Platon à Kant; ce n'est certes pas un paradoxe pour quiconque a quelque notion de « philosophia universalis », au sens comparatif du terme. Sans doute n'y a-t-il dans l'humanité aucune « catégorie », si l'on entend par là une idée universelle et nécessaire, mais il y a sûrement dans chaque société, humble peuplade ou vaste civilisation, un petit nombre de canons d'orthopraxie admis par tous parce qu'ils passent pour les conditions même de la vie, donc tout à fait généraux parce que tout à fait indispensables. La nécessité d'une idée se réduit à un préjugé, ou à un espoir intellectualiste, mais la nécessité de certains rites possède bien, dans tel groupe donné, une valeur absolue. Et l'on voit par là dans quelle mesure la philosophie a pris la suite de la technique religieuse. Il est temps, vraiment, que le contenu de l'histoire des religions s'impose à l'attention des philosophes : bien des apories spéculatives se trouveront par là même déplacées, ou surmontées, par la métaphysique descendue « du ciel » dans son seul milieu authentique, le devenir humain. M. Lévy-Bruhl y aura largement et profondément contribué.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Emile Meyerson : *Du cheminement de la Pensée*, trois tomes, Alcan.

Cinq années, peut-être, de documentation et de méditation pour cet énorme travail, dont un lecteur attentif peut prendre connaissance en cinq semaines. Sept cent trente pages de texte (proprement dit) en deux tomes; le tome III (en caractères plus compacts) étant consacré à un index contenant d'une part les idées essentielles et d'autre part cinq cents noms (de philosophes, de savants...), ainsi qu'au millier de notes dont le texte est agrémenté...

Tel quel, et indépendamment de son intérêt *psychologique* (1), l'ouvrage **Du cheminement de la pensée** est le monument le plus récent élevé à la *recherche scientifique,* principalement dans le domaine des sciences mathématiques et physiques qui, en majeure partie, sont l'œuvre de « cet immense, de cet incomparable dix-neuvième siècle (pp. 232 et 561) ». C'est uniquement sous cet angle que nous examinerons ici le copieux exposé d'Emile Meyerson.

Nous reproduirons tout d'abord quelques passages se rattachant à divers problèmes encore controversés et qui nous paraissent d'une incontestable valeur :

Le sens commun ne constitue qu'une science et une philosophie rudimentaires (p. 522). Aucune intellection, en matière de science, n'est possible sans un effort, parfois considérable, de la part du lecteur (p. 553). La paresse, le goût de l'obscur, la recherche de la profondeur apparente et de la fausse originalité (2) créent des abus que l'on ne saurait dénoncer avec trop d'énergie (p. 565). Mésestimer la théorie claire, ou seulement en sous-estimer la valeur éminente, c'est proprement médire du progrès du savoir (p. 573) (3). [Nous reconnaissons là] l'impuissance foncière de l'introspection directe, à nous révéler les voies véritables par lesquelles chemine la pensée (p. 853 et p. 8). [La conception de Bergson] va directement à l'encontre des résultats auxquels nous sommes parvenus ici (p. 599); son entreprise ne pouvait aboutir qu'à un échec (p. 600).

M. Emile Meyerson, après tant d'autres, sonne le glas du bergsonisme...

La chimie [est] une partie de la physique (p. 483) suivant les termes de Max Planck], « la multiplicité bigarrée des phénomènes chimiques se trouve ramenée à des rapports de nombre et d'espace » (p. 791). [Par les quanta], la physique est en train de

(1) Nous ne disons pas « philosophique », car l'auteur néglige explicitement de se placer à ce dernier point de vue : « La science n'est, pour nous, qu'un ensemble d'opérations de l'intellect, opérations plus aisées à saisir là qu'ailleurs. » (p. 66; voir aussi p. 617 et 697.)

(2) Les lecteurs du *Mercure* savent combien nous sommes nous-mêmes de cœur avec M. Emile Meyerson sur ce point.

(3) Pour Jules Tannery, « la vraie science est la science livresque; c'est dans les livres et dans la pensée de ceux qui les ont étudiés qu'est décrit et réalisé le monde intelligible, qui fait voir le monde réel », tandis qu'Emile Picard ne craint pas d'affirmer : « On sert encore utilement la science en éclairant le chemin que d'autres ont frayé et en le rendant facilement accessible aux générations nouvelles. »

subir en ce moment un bouleversement bien plus profond encore que celui qui a été conditionné par les idées d'Einstein sur le temps et l'espace (p. 58). La physique mathématique [est] la seule physique véritable, ne l'oublions pas (p. 566). Le panmathématisme mitigé est la véritable philosophie du physicien de nos jours (p. 712). Le point de vue [où se place Werner Heisenberg] revient à supposer que la vérité ne se prête pas à être représentée en termes d'images, mais seulement à être exprimée à l'aide de formules mathématiques (p. 803). La philosophie, nous le sentons tous, est essentiellement accord, accord de notre pensée avec elle-même et — puisque toute pensée présuppose une intervention du réel — accord entre la pensée et le réel (p. 716).

Il est, pour le moins, curieux que cette dernière phrase (que M. Emile Meyerson « épingle » à la dernière page de son texte) soit la reproduction, à peu près textuelle, d'une pensée fameuse d'Ernst Mach, dont l'auteur combat farouchement le « positivisme ». Nous avons d'ailleurs consigné, non sans déplaisir, l'évolution de la pensée meyersonienne vers un empirisme mitigé (4).

Il convient de reconnaître que les excès de l'empirisme sont loin d'avoir entraîné, au point de vue de l'évolution du savoir, des conséquences aussi fâcheuses que l'exagération contraire, c'est-à-dire le mépris de l'expérience et la confiance trop grande en le pouvoir du raisonnement seul (p. 650). La tendance à la rationalisation du réel paraît bien être le seul [élément] dont il faille supposer la préexistence dans l'intellect, de telle sorte que, celle-ci admise, tout le reste semble effectivement pouvoir être conçu comme provenant du réel, par la sensation (p. 579). [Schelling avait déjà écrit que] « notre savoir entier se compose d'énoncés d'expériences » (p. 581). Nous avons raisonné juste si les événements suivent le cours que notre raison avait prévu (p. 13). C'est par nos sensations que nous abordons la constitution intime du réel (p. 138). Aristote déclare que « celui qui n'aurait aucune sensation serait incapable d'apprendre ou de comprendre quoi que ce soit » (p. 92). Le nombre est un concept abstrait du réel: l'identité des nombres obtenus de diverses manières par l'addition et la soustraction de nombres différents est, de toute évidence, une

(4) Abstraction faite des physiciens (pour lesquels la question ne se pose pas), biologistes et mathématiciens sont d'accord sur ce point : « L'expérience est l'unique source des connaissances humaines » (Claude Bernard). « L'expérience est la source unique de la vérité; elle seule peut nous apprendre quelque chose de nouveau » (Henri Poincaré).)

observation également empirique (p. 322). L'arithmétique et la géométrie se constituent sur le terrain de l'expérience, c'est l'évidence même (p. 326). Helmholtz affirme (1887) que « les axiomes de la géométrie ne sont point des énoncés donnés *a priori*, mais [qu'ils] doivent être, tout au contraire, confirmés ou infirmés par l'expérience » (p. 866).

En d'autres mots, il n'y a de *vérité absolue* ni en géométrie, ni même en arithmétique : c'est là une expression vide de tout contenu conceptuel. Il est incontestable que « l'esprit ne se contente pas de rapports purement empiriques » (p. 255); ainsi le champ magnétique créé par une bobine longue contient, dans son expression, le facteur numérique 1,25, mais, si « l'esprit » préfère introduire le facteur « quatre dixièmes de π », c'est non pas mû par un improbable « besoin d'explication », mais bien plutôt parce qu'une telle substitution satisfait le besoin de panmathématisme (p. 712) qui sommeille au fond de l'âme de tout physicien (5).

A diverses reprises (6), nous avions reproché à M. Emile Meyerson de ne pas distinguer avec une netteté suffisante *la science qui se fait et la science faite*. A cette critique, il répondait qu'il se préoccupait de méthodologie et non d'épistémologie, ce qui donnait l'impression que, pour lui, la pensée s'épuisait à « cheminer » sans jamais aboutir à rien. Dans le livre qui nous occupe ici, l'auteur considère sans doute sa précédente attitude comme difficilement défendable, puisqu'il étaie notre propre thèse, par une multitude de citations dont il a le secret. Nous ne croyons pas trahir sa pensée en établissant ce parallélisme :

1° *Recherche scientifique :* induction, jugements synthétiques, logique de la compréhension (7), identification;

(5) Tout récemment, l'astronome James Jeans écrit (*The Mysterious Univers*) : « Ce que nous découvrons dans le torrent de connaissances nouvelles et surprenantes, c'est que la façon la plus claire, la plus naturelle et la plus complète de les *expliquer* ressortit aux mathématiques. »

(6) Notamment : *Mercure de France*, 15 novembre 1929, p. 184-185 : « Ce qu'on peut accorder à Emile Meyerson, disions-nous, c'est que les savants partent fréquemment à la recherche d'une explication causale, mais ils ne trouvent jamais que des descriptions (en langage mathématique, dans les cas les plus favorables). »

(7) Rappelons que la *compréhension* est l'ensemble des propriétés communes à tous les êtres, objets ou faits qui constituent une classe.

2° *Codification de la science actuelle:* **déduction, jugements analytiques, logique de l'extension (8), légalité.**

Contrairement à ce qu'affirmait Condillac, il n'est pas exact que « l'ordre des choses dans lequel une vérité doit être exposée » soit « celui dans lequel elle a été trouvée » (p. 237). Suivant Bertrand Russell, « l'induction, si importante qu'elle soit, considérée en tant que méthode d'investigation, ne paraît point demeurer, une fois son travail accompli; dans la forme finale d'une science parfaite, il semble bien que tout devrait être déductif » (p. 43). Pour Maurice Schlick, « la seule méthode de pensée absolument sûre, c'est la déduction, et toute déduction constitue un procédé purement analytique » (p. 914). J. F. Herbart a exposé que la logique « n'est point proprement un instrument de recherche là où il s'agit de trouver quelque chose de nouveau, mais un guide dans la présentation de ce que l'on connaît déjà » (p. 240). [Le panmathématisme], de première importance au point de vue de la philosophie de la nature, c'est-à-dire de la métaphysique (9), n'est nullement de nature à modifier nos opinions concernant les voies que la raison suit en cheminant (p. 695). Nous devons suivre de préférence [la logique de l'extension] quand il s'agit, non pas de faire progresser notre pensée, mais de communiquer à autrui les résultats auxquels, par ce progrès, nous croyons être parvenus (p. 231). Le schéma positiviste peut à la rigueur comprendre dans son cadre une science faite, prête à être exposée, statique (p. 521). Notre esprit ne se contente du simplement légal que comme d'un pis-aller, en vue de l'action et aussi en vue de préparer le travail ultérieur de la raison (p. 594).

Cependant, nous constatons une certaine indécision dans la pensée de l'auteur, voire une contradiction partielle : « il nous est loisible, écrit-il (p. 611), de considérer la légalité comme issue de la rationalité », alors qu'un peu plus loin (p. 633), « la détermination du légal [est] la condition préalable et indispensable de la découverte du causal ». N'eût-il pas été plus rationnel d'admettre sans barguigner que *légal* et *causal* sont deux aspects complémentaires de la science? Mais l'auteur est victime d'un préjugé très répandu, à savoir que la recherche scientifique l'emporte en précellence sur l'exposé

(8) L'*extension* est l'ensemble des êtres, objets ou faits, rangés dans une classe.

(9) C'est ce que tout le monde appelle aujourd'hui *philosophie générale* ou *épistémologie* (M. B.).

de la science. Et, quand il se prévaut d'une phrase de Paul Valéry (l'esprit de l'homme est absurde par ce qu'il cherche, il est grand par ce qu'il trouve, p. 673), ne nous fournit-il pas le meilleur argument pour combattre ses idées, tout au moins sous la forme, quelque peu intransigeante, qu'il leur avait donnée précédemment, puisque le savant cherche du *causal* et ne trouve jamais que du *légal?* Le programme de la science est donc réellement : *vers la relation précise par l'analogie*, c'est-à-dire par l'identification partielle (pour reprendre la terminologie de l'auteur). A quoi bon protester véhémentement contre les thèses soutenues par « l'école de Vienne » (10) pour conclure humblement (p. 609) : « le lecteur tranchera sans doute la question conformément à ses prédilections » ? Si c'était pour en arriver là...

Nous avons hautement proclamé l'immense érudition de M. Emile Meyerson. Malheureusement sa documentation scientifique est de seconde main : ce n'est certainement pas en parcourant *Electrons et photons* (11), en lisant quelques pages d'Eddington ou en feuilletant des fascicules de *Naturwissenschaften* que l'on peut acquérir mieux qu'une connaissance toute extérieure et assez superficielle de la théorie des quanta et de la mécanique ondulatoire. Son gros ouvrage est nettement insuffisant au point de vue de la chimie actuelle (p. 83, 276-277, 336) et de l'astrophysique (p. 929); il est émaillé d'affirmations périmées sur l'électron (p. 501-502), sur l'éther (p. 607), sur l'énergie (p. 530), indépendamment d'un certain nombre d'erreurs (12).

(10) Maurice Schlick, Philipp Frank... qui, dans leur *manifeste*, écrivent: « Il n'existe pas de philosophie en tant que savoir fondamental ou universel, placé à côté au au-dessus du domaine de la science expérimentale, lequel est unique. » (P. 289).

(11) Nous avons reproduit (*Mercure de France*, 15 novembre 1929, p. 185) cette amusante remarque : « Le savant passe la presque totalité de sa vie dans les laboratoires, les musées, les observatoires. Il travaille de ses mains comme un ouvrier, il aiguise ses organes des sens, il perfectionne ses appareils et sa technique. Ce n'est qu'exceptionnellement, de temps à autre, qu'il quitte la blouse pour s'habiller en redingote, et participer aux congrès. Or, le savant que M. Emile Meyerson nous présente est toujours habillé en redingote. Celui-ci le rencontre à la sortie du laboratoire, il écoute ses discussions et il le quitte dès qu'il reprend son véritable travail. » Bref, il utilise paradoxalement des documents épistémologiques pour une œuvre de méthodologie.

(12) L'auteur ne signale pas la désuétude d'une affirmation d'Henri Poincaré (p. 413) sur les principes mécaniques et l'expérience. Il omet (p. 183) de mentionner l'inertie de l'énergie. Il commet (p. 591) une erreur sur la

Il est téméraire de prétendre que, quoi qu'il arrive, le schéma meyersonien ne saurait être infirmé par les progrès ultérieurs de la science. Le bergsonisme a été ruiné, dans ses fondements mêmes, par la relativité, malgré le médiocre plaidoyer *pro domo* que Bergson intitula *Durée et simultanéité*. Pareille aventure pourrait arriver à certaines conceptions d'Emile Meyerson, confrontées avec la mécanique ondulatoire. Il semble bien en être ainsi pour l'idée de *chose*, que l'auteur place à la base de son système. Il est imprudent d'affirmer que la physique perdrait tout sens, « si l'on tentait, ne fût-ce qu'un moment, d'abandonner le postulat d'une existence d'objets indépendants de la sensation » (p. 118). En progressant, la physique « s'éloigne constamment de l'anthropomorphisme de la sensation » (p. 115), et il est de nombreux savants, et non des moindres (Langevin, Mott, Panli, Planck,...) qui envisagent l'abandon de la notion d'objet, de chose. A tout cela, M. Emile Meyerson ne fait pas allusion.

Pour conclure, et « en dépit de la grande richesse du détail scientifique (13) », un tel travail de mise au point dépasse singulièrement les forces d'un seul homme; il gagnerait à être repris en collaboration (14).

MARCEL BOLL.

loi de Rayleigh. Il confond noyau et proton (p. 131), et, ce qui est plus grave, force vive et quantité de mouvement (p. 156, 514 et 518). On a ainsi l'impression que l'auteur de *La déduction relativiste* est insuffisamment informé sur le principe einsteinien de la conservation de l'impulsion d'univers. Que pourrait bien être un triangle (p. 353) qui ne serait ni rectangle, ni isocèle, ni scalène (!)? Enfin, en affirmant (p. 467 et 700) que la physique ne doit rien aux imaginaires, il oublie que le temps est une dimension imaginaire et il méconnaît que les imaginaires se sont incorporés aux phénomènes périodiques au point d'être quotidiennement utilisés par les électrotechniciens.

(13) C'est l'expression même que M. Meyerson applique (p. 801) à Bertrand Russell.

(14) C'est dans ce sens que nous avions conclu, avec plus de raisons encore qu'aujourd'hui, en examinant (*Revue de philosophie*, août-septembre 1929) l'ouvrage d'André Lalande, *Les fondements de l'induction et de l'expérimentation* (Boivin).

SCIENCE SOCIALE

Joseph-Barthélemy : *La Crise de la Démocratie contemporaine*, Lib. Recueil Sirey. — Docteur René Sand : *Le Service social à travers le monde : Assistance, Prévoyance, Hygiène*, Lib. A. Colin. — Mémento.

Voici un livre tout à fait remarquable, **La Crise de la Démocratie contemporaine,** de M. Joseph-Barthélemy, professeur de droit public à la faculté de droit, et membre de l'Institut, et sur lequel on m'excusera de m'arrêter un peu longuement.

Il est exact que la Démocratie a sa crise, elle aussi, comme tant de jolies femmes. Au sortir de la guerre, elle pouvait paraître d'une santé insolente; toutes les autocraties étaient par terre et elle seule se dressait dans une robustesse renouvelée. République, liberté, parlement, suffrage universel, même régime de cabinet, tout cela ne trouvait que des approbateurs. Quelques années à peine se passent, et voilà que tout est changé! La déesse Liberté se voit délaissée au profit de la déesse Autorité. On ne veut plus du parlementarisme, on se rue vers la dictature. En Espagne (l'auteur écrivait son livre sous le général Berenguer), en Italie, en Yougoslavie, en Pologne, à plus forte raison en Russie, il n'y a plus d'élections, plus d'assemblées, plus de *self-government,* et que d'autres pays, balkaniques ou même occidentaux, qui ne sont pas logés à une enseigne bien différente! Tous les peuples semblent rassasiés de palabres, de discussions et de combinaisons de couloirs, et au contraire affamés de certitude gouvernante.

Laissons de côté les autres pays, dont l'étude serait pourtant pleine d'intérêt, et occupons-nous du nôtre, qui pour nous a plus d'intérêt encore. Chez nous, aussi, la crise s'est produite, et sans aller jusqu'au renversement de nos institutions de peuple libre, elle a produit un malaise indéniable; non seulement dans les partis extrêmes, mais dans les groupements médians, se sont fait entendre des paroles bien dures pour les assemblées, les élections, les idées libérales, etc. Néanmoins, il faut le reconnaître, le régime parlementaire tient bon chez nous, non seulement parce que ses représentants ne veulent pas lâcher l'assiette au beurre, mais

parce que bon nombre de citoyens sérieux, et qui déplorent d'autant plus les abus du parlementarisme, estiment que ce régime de libre discussion vaut encore mieux que les régimes de variées compressions qu'on mettrait à sa place. M. Joseph-Barthélemy est de ces citoyens-là, et j'en suis aussi, et bien d'autres encore.

Crise dans les esprits, crise de l'autorité gouvernementale, crise du personnel parlementaire, crise des partis, crise de méthode, tout cela est exact. Mais les remèdes sont à notre portée, et la dictature fait payer si cher ses avantages provisoires qu'il ne faut pas en négliger la recherche. Les bons hommes d'Etat existent; il ne s'agit que d'empêcher les mauvais politiciens de les paralyser ou de les démolir. Et le livre dont je parle est tout entier consacré à cette œuvre de salut. La dictature de la persuasion, celle de Périclès autrefois, celle de Poincaré naguère, est la seule qui convienne à un peuple libre.

C'est surtout de la méthode du travail parlementaire que s'occupe, en bon spécialiste de ces questions, M. Joseph-Barthélemy. Abus des discussions, nombre exagéré des séances, durée excessive des sessions, et pourtant insuffisance de la production parlementaire, voilà les premiers maux à guérir. L'auteur, quand il était député, a administré ici au Parlement un remède topique : la réglementation du droit de parole (résolution du 15 juillet 1926); désormais le nombre des orateurs est réduit pour les débats de procédure, et même pour les débats de fond, le temps de parole est limité, une heure pour les orateurs les plus qualifiés, une demi-heure pour les autres. Ce n'est là, sans doute, qu'un commencement, mais c'est un excellent commencement. M. Poincaré a déclaré que sans cette réglementation du 15 juillet 1926 il n'aurait pas pu mener à bonne fin l'œuvre de redressement de la France.

C'est par des réformes de ce genre qu'on améliorera notre régime. Qu'on se méfie des grands bouleversements! Certes, à mon avis du moins, il a été très regrettable qu'on ne profite pas de la secousse morale de la guerre pour procéder à une révision très sérieuse de la Constitution; nos gouvernants d'alors, Clemenceau et même Poincaré, ont manqué ici à leur

devoir; du moins peut-on se consoler à l'idée que peut-être cette révision aurait été trop imprudente et qu'il vaut mieux se contenter d'améliorer la vieille bâtisse sans la démolir pour la reconstruire plus ou moins heureusement. Je pense en particulier avec l'auteur qu'un Parlement économique, ou seulement un Sénat économique, même pour partie, serait une erreur, mais que l'individualisme absolu ne serait plus de mise, et qu'il faut que l'Etat contrôle et adapte les forces économiques. Toutefois, autre chose est une économie gouvernée comme en Russie, ou administrée comme en Italie, et une économie organisée dans le plan libéral comme celle que demande M. François-Poncet, et à laquelle notre auteur est tout disposé à se rallier.

Les conclusions auxquelles il arrive ainsi sont d'une sagesse parfaite : 1° il faut garder la démocratie; la dictature est trop dangereuse; 2° il faut conserver à l'Etat son autorité, l'empêcher de devenir la chose des syndicats de fonctionnaires; 3° comme empêcher la société de devenir la chose des syndicats professionnels; 4° se méfier de toute mystique, ce qu'on a spirituellement défini : la méconnaissance enthousiaste des réalités; 5° et dans le domaine du réel, organiser le syndicalisme de façon loyale, libérale et pratique; 6° substituer à ce grand mot vide la Réforme de l'Etat, de nombreuses réformes de détail, seules efficaces, seules sans danger; 7° et enfin agir, chaque citoyen dans sa sphère, sans se reposer sur autrui, qu'autrui soit le syndicat, le parti ou l'Etat. Comme le dit en terminant l'auteur, plus un peuple est civilisé, plus il éprouve le besoin de se gouverner lui-même et plus aussi il a droit à se gouverner lui-même. Et de ce point de vue il est exact que les peuples qui se résignent à la dictature comme les peuples méditerranéens, ou à la tyrannie terroriste comme les peuples soviétiques, tournent le dos à la civilisation.

M. Joseph-Barthélemy a parfaitement posé le problème. Il lui appartient, avec sa grande autorité, d'en préciser les solutions. Ce sera sans doute pour un autre volume. Je me permets dans cette attente de lui signaler quelques-unes de ces questions de détail que j'ai examinées de mon côté : 1° comment faire pour dégager la véritable opinion publique du pays qui ne se manifeste qu'incomplètement par des Chambres trop

politicianisées?; 2° pour donner au gouvernement la stabilité qui lui manque sans courir risque de la faire durer à l'excès?; 3° pour rendre plus rapide, plus aisée et plus sérieuse la confection des lois?; 4° pour sauvegarder la moralité des assemblées?; 5° pour réprimer impartialement les crimes et délits politiques?; 6° pour faire l'éducation politique et morale de la nation?; 7° pour concilier la liberté et l'autorité, la sécurité et la fraternité, la fiscalité et la laboriosité?; 8° pour développer la natalité dans des proportions égales à celles des peuples de même culture et de même habitat? Je m'arrête mais rien que sur les points qui viennent d'être indiqués, comme on aimerait à connaître les propositions du grand maître ès droit constitutionnel qu'est M. Joseph Barthélemy!

Toutes ces améliorations feront peut-être sourire nos puissants génies d'extrême-droite et d'extrême-gauche que rapproche si souvent un égal mépris du bon sens et une égale adoration de la trique. Aux premiers on peut répondre que la pire Chambre vaut encore mieux que la meilleure antichambre et aux seconds que la pire ennemie de la démocratie c'est la démagogie, et aux deux que gouverner avec l'état de siège est la façon de gouverner de tous les imbéciles; tous ces mots, on le sait, ne sont pas de moi, mais de Cavour.

Réformer l'Etat, c'est beaucoup. Mais réformer la Société, ce serait plus encore. On entend par là non pas supprimer les inégalités sociales qui, quand elles résultent du travail libre et loyal, sont justes, et quand elles résultent des conditions héritées sont acceptables et même utiles à tout le monde, mais supprimer les calamités sociales, maladie, misère, crime, guerre, etc. C'est à cette œuvre de salut commun que se consacrent d'innombrables œuvres privées et publiques dont M. le docteur René Sand nous donne le tableau dans son très important ouvrage **Le Service social à travers le monde : Assistance, Prévoyance, Hygiène.**

Le Service social, c'est un effort, ici individualisé comme aux Etats-Unis, là collectivisé comme en Russie, et dans les autres pays présentant toutes les nuances intermédiaires entre ces deux pôles la liberté et la réglementation coactive, mais poursuivant partout le même but, la suppression des

fléaux sociaux. Depuis ce que l'auteur appelle l'avènement du Service social, de très importants résultats ont été obtenus : les catastrophes dues aux forces de la nature sont mieux évitées; les maladies sont mieux soignées et plus vite guéries (la moyenne de la vie qui était de 40 ans il y a un demi-siècle, est maintenant de 60 ans); la misère est diminuée, les crimes sont moins nombreux et les guerres elles-mêmes sont moins fréquentes (il est vrai que quand une guerre éclate, elle fait plus de victime en cinq ans que toutes les autres en cinq siècles; ici le progrès est illusoire)!

Malgré tout, en laissant de côté l'effroyable chose qu'est une guerre mondiale, et aussi en négligeant les petites fluctuations des fléaux moindres, on peut dire que dans l'ensemble le sort de la pauvre espèce humaine s'améliore. Le service social qui devient de plus en plus important (les comptes rendus de sa première conférence internationale tiennent trois gros volumes qu'on peut se procurer 2, avenue Velasquez, à Paris) se définit l'ensemble des efforts en vue de soulager les souffrances provenant de la misère (assistance palliative), de replacer les individus et les familles dans des conditions normales d'existence (assistance curative), de prévenir les fléaux sociaux (assistance préventive) et d'améliorer les conditions sociales dans leur ensemble (assistance constructive) et l'on voit par ce simple résumé quel champ immense s'ouvre devant lui.

Après avoir dans une première partie posé les principes, l'auteur procède à une rapide enquête dans les divers pays d'Europe-Amérique, et les qualificatifs dont il se sert pour caractériser ces divers services sociaux, schématisé ici, généralisé là, et encore coordonné, individualisé, systématisé et nationalisé, sont un peu vagues pour ne pas dire inexacts, mais les renseignements donnés sous ces divers pavillons sont des plus précieux, et merveilleusement instructifs et suggestifs.

En conclusion, M. le D[r] René Sand dessine l'esquisse d'un programme de service social qui devra retenir toute l'attention des hommes d'Etat. Les éléments fondamentaux, dit-il, étant les mêmes dans tous les pays, le premier article sera l'unité d'action, la coordination des initiatives privées comme

des services publics. Le ministère des Affaires sociales qui sera alors créé comprendra cinq directions : 1° protection de la maternité et de la jeunesse; 2° assistance; 3° prévoyance; 4° hygiène; 5° travail. La première direction s'occupera d'une foule de choses salutaires : maisons d'accouchement, puériculture, colonies de vacances, terrains de jeux, groupements scolaires, protection des veuves et des orphelins, des enfants arriérés, amendement des enfants vicieux. La seconde surveillera les asiles, les hospices, les restaurants populaires, les foyers civiques. La troisième centralisera toutes les organisations d'assurances. La quatrième aura dans son ressort l'immense domaine de la lutte contre la maladie. Et la cinquième s'appliquera à diminuer le chômage, à augmenter les salaires, à favoriser les initiatives patronales et ouvrières. Ensuite, l'auteur propose parallèlement à ce ministère des Affaires sociales un ministère de l'Education sociale qui, aux attributions actuelles de notre instruction publique, joindra celles de l'orientation professionnelle, de la culture physique, de la formation morale.

Tout cela est d'ailleurs conçu dans un très louable esprit de tolérance et de respect de l'initiative privée. Il faut seulement souhaiter que les réalisations soient faites dans le même esprit, car ce réseau si bien intentionné d'administrations pourrait bien, entre des mains un peu gourdes, étouffer la bonne volonté des uns et des autres sans laquelle rien ne réussira. Remarquons d'abord que ces ministères proposés existent déjà, et qu'il y aurait donc seulement à développer certains de leurs organes (par exemple nous n'avons pas une « politique de la natalité ») et à accentuer certaines orientations (combien il serait excellent qu'on apprît un peu moins de mémentos d'histoire ou de sciences, et qu'on fit un peu plus de culture physique et même de métier manuel!). Notons, ensuite, que même dans ce domaine de l'amélioration sociale, le mieux est l'ennemi du bien, et qu'on devrait se défier de certains maniaques des injections, des vaccins, des mises en surveillance, des internements, etc. Il y a, d'autre part, des domaines délicats où l'on peut faire beaucoup de mal en croyant faire du bien, celui de l'orientation professionnelle par exemple. La lutte contre le chômage peut faire adopter

des remèdes qui l'augmenteront. Et la hausse des salaires importe beaucoup moins que l'accroissement des produits qu'on peut avoir pour le même salaire. Sans doute on répondra ici : Mais parfaitement! Nos savants techniciens étudieront tout cela et décideront pour le mieux. Seulement qui sait si les dirigeants politiciens ne se substitueront pas à eux en dernière analyse? Tout ce qui est administration, réglementation, bureaucratie, peut avoir des inconvénients énormes.

Et puis n'oublions pas que les vrais animateurs du Service social, ce ne sont pas les chefs et sous-chefs de bureau, pas même les députés et ministres, ce sont les savants et les fervents; les savants (ingénieurs qui luttent contre les catastrophes de la nature, médecins qui découvrent des remèdes, biologistes, psychologues, etc.), les fervents (tous les philanthropes, tous les membres d'œuvre de charité, dont la libre spontanéité vivifiera les organisations bureaucratiques). Sans ces deux grandes catégories où se trouvent ceux qui auront droit aux titres de saint, de héros et de génie, il n'y aurait que des ronds de cuir.

Mémento. — Léonard Darwin : *Qu'est-ce que l'Eugénique?* Alcan. Ce livre rentre dans le cadre du Service social, puisque l'Eugénique, nul ne l'ignore, est la science de la bonne hérédité. Tout en approuvant le contrôle des naissances et la stérilisation des géniteurs indésirables, l'auteur souhaite que les familles de bonne lignée aient une natalité plus abondante, et dans ce but il prône l'aide financière aux parents. — M. L. Morette : *A propos du Bonheur. Causeries morales,* Nathan. Toujours le Service social, mais ici section éducation. Mme Morette, qui s'est consacrée à l'enseignement, a voulu donner dans un petit livre le résumé des causeries qu'elle a faites à ses élèves sur les problèmes moraux et sociaux qui s'imposeront à eux à leur entrée dans la vie, et on ne peut que louer la sagesse de ses dires : « Il y a dans la vie, dit-elle, de grandes joies : celle d'aimer, celle de connaître, celle de créer... D'autre part, il faut être optimiste, c'est-à-dire envisager avec bonne humeur, courage et confiance les péripéties de notre existence. » C'est exact. Mais allez faire entendre cela à nos politiciens et à nos chambardeurs! — Joseph Boyer : *L'école laïque contre la classe ouvrière.* Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis. Justement, il paraît que notre école laïque leur apparaît abominable; elle est bourgeoise, crime odieux. — Max Beer : *Histoire générale du socialisme et des luttes sociales. IV, Les temps modernes, 1740-*

1850. — *V, L'époque contemporaine.* Les Revues, 47, rue Monsieur-le-Prince. Ce tableau historique, écrit, comme je l'ai dit, dans un esprit très marxiste, sera utile à ceux qui le consulteront avec les précautions voulues. Le traducteur veut bien me dédicacer son envoi : « Pour alimenter sa fureur antimarxiste. » Où donc voit-il cette fureur? Il y a des gens vraiment étonnants. Si on n'est pas de leur avis, ils vous traitent de furieux! — René Giraud : *Vers une Internationale économique,* Librairie Valois. L'auteur, néo-marxiste syndicaliste, est parti à la recherche d'un équilibre nouveau et est arrivé à la conception de la production disciplinée. Ce mot discipline est dangereux, car il répond à deux choses bien différentes suivant que la discipline est consentie ou imposée. Ici elle sera certainement imposée, et nous tombons forcément dans « la tyrannie socialiste », comme disait Yves Guyot. L'auteur prévoit la chute du parlementarisme (Joseph Barthélemy n'est pas de cet avis, on l'a vu) et prédit le remplacement du Politique par l'Economique. Mais son préfacier, M. de Peyerimholl, lui objecte très sagement que ces deux forces ne doivent pas s'entre-détruire, mais s'entr'aider. « Entre les deux personnels, dit-il, il y a place pour une collaboration féconde. » Et il est certain que tout ce qui est lutte, antagonisme, guerre, n'aboutit qu'à des destructions, et que le mot de l'avenir est celui qu'il y a quelque quarante ans j'ai donné pour titre à mon premier livre : *La Synergie sociale.* Puisque M. René Giraud parle, à un moment donné, des crises qui sont plus que jamais, hélas! à l'ordre du jour, je me permets de signaler un livre, moins ancien certes que le mien, et qui éclaircit fort bien cette difficile matière. C'est celui de M. Marcel Marion, membre de l'Institut : *Ce qu'il faut connaître des crises financières de notre histoire,* Boivin. Comme le titre l'indique, c'est un ouvrage de vulgarisation, mais tant de gens ignorent ces questions-là! Qu'on le lise donc et qu'on le garde à portée de la main, à côté de l'*Initiation financière* de Raphaël-Georges Lévy et de l'*Initiation économique* de M. Daniel Massé, ouvrages parus tous les deux dans la collection Hachette, et dont j'ai déjà rendu compte ici.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Revue des Indépendants : poème d'un combattant algérien indigène sur la guerre. — *Bulletin des « Amis d'Emile Zola »* : lettres à Zola, de Maurice Barrès et de François Coppée. — *La Bourgogne d'Or* : le souvenir de Léon Dierx. — Mémento.

M. le lieutenant-colonel Georges Assolant donne à la **Revue des Indépendants** (septembre) une « adaptation française

aussi exacte que possible », dit-il, d'un chant de guerre répandu, dès la fin de 1915, parmi nos troupes algériennes ».

Nous trouvons d'un intérêt singulier de reproduire in extenso l'extrait de ce poème tel que le publie M. Assolant, avec ses indications sur le soldat qui en est l'auteur :

Ce poète musulman du Sud-Algérien, modeste caporal, était un *Gaoual*, sorte de trouvère faisant entendre aux siens ses improvisations sur la religion, la guerre et l'amour...

Jamais il n'avait mis le pied sur la terre de France, jamais il n'avait traversé la mer.

Amis!
De Paris, partant des télégrammes
On nous rassemble à Oran : Nous restons la nuit, sur le pont. Le lendemain nous partons.
Le paquebot s'enfuit... il mugit. Notre cœur palpite.
L'allure est rapide et régulière.

O Seigneur!
Après quatre jours, nous sommes devant Cette.
Que de nobles personnages, hommes et femmes, nous adressent le salamec!
Le chemin de fer nous emporte. Quelle vitesse!
Voici Arles. Quel accueil! « Ce sont les nobles Arabes, dit-on, les fils de Mahomet. Voici nos défenseurs! »
La ville, en notre honneur, a déployé ses étendards.
Nous y restons trois fois vingt-quatre heures.

...Nous remontons dans le train. Combien de nuits?
Sans fatigue est portée notre charge.
La machine au panache blanc crie.
Elle nous appelle : Enfants de l'Algérie!
...Nous voici en Belgique.

...Nous marchons... Hardi les Arabes!
Peuple généreux, amoureux de la poudre.
Pour nous, les hauts dignitaires ont ceint leurs écharpes.
Ils nous parlent, nous crient : En avant pour la victoire!

Allemands et Autrichiens ont dit :
« Nous envahirons la France. Rien ne nous arrêtera. »
Alors un traître — le Turc — abandonna ses frères et vendit son drapeau.

Joffre, le valeureux, a répondu :
« O Guillaume! Avec tes hordes armées, tu as cru nous terrifier.
Mais ta cruauté sera punie.
Toi et tes amis, êtes voués au malheur. »

Amis, écoutez mon histoire.
O mes frères! Charleroi! Quelle matinée affreuse!
Nous sommes vaincus par le canon.
Le lendemain, nouvel assaut. Nous reprenons un village : nous y restons la nuit.

Le surlendemain, tel un nuage de sauterelles, les ennemis s'abattent sur nous.
Dieu! quel triste récit : Morts innombrables!
Musulmans et infidèles, dans la même fosse!
Deux douzaines de cadavres dans chaque trou!

Pendant six jours et six nuits, ils nous suivent...
Charge impétueuse comme un torrent...
Mais nous avons foi, Allah, en ta miséricorde.

Grâce au miracle divin, le sort a tourné. Brisés,
Les Germains fuient en désordre.
Que de prisonniers! Partout où je dirige mes pas,
un cimetière de Teutons.
Allah! Sur nos ennemis, notre canon gronde comme la foudre...
Mes amis ici présents, le 75 est un moissonneur qui a fait une abondante récolte.

§

Le n° 15 du bulletin de la Société littéraire des « Amis d'Emile Zola » donne quelques-unes des « 4.466 lettres adressées à Emile Zola par ses contemporains » et qui vont être déposées à la Bibliothèque nationale. Le choix de M. Maurice Le Blond est excellent, qui montre Sainte-Beuve intéressé aux débuts du romancier et Taine sympathique à l'auteur des Rougon-Macquart qu'il admire, à qui il demande « un peu de pitié pour la pauvre humanité dont nous sommes ». M. Paul Bourget y signe — Zola engagé déjà dans la lutte pour Dreyfus — « votre ami, qui vous est acquis d'esprit et de cœur » et ajoute : « Il n'y a jamais faibli. » M. Raymond Poincaré envoie à Zola, en 1883, un numéro de la *Revue libérale* où il a publié un article de critique littéraire. Dix ans après, ministre, il se félicite d'avoir nommé Zola officier de la Légion d'Honneur. Mais, la lettre capitale de ce choix en est une de Maurice Barrès.

Zola avait écrit dans le *Figaro,* en 1896, que l'action parlementaire de Barrès « a été d'une nullité si totale ». Le 6 juin, Maurice Barrès répond ainsi :

Cher Monsieur,

Voilà plusieurs fois ce mois-ci que je désire vous écrire.

D'abord pour vous remercier de *Rome*.

Ensuite pour discuter votre étonnement de « l'âpreté que je mets à vouloir entrer au Parlement ». Remarquez que je pourrais écrire la même phrase de vos candidatures académiques. Et j'aurais bien tort : il y a des nécessités dans chaque tempérament; tout est là;

apparemment que pour la fortune de votre œuvre, vous jugez bonne cette consécration. Et si cela vous apparaît, à quelque degré que ce soit, un but, une chose bonne, je suis de ceux qui vous donnent raison immédiatement et font des vœux pour votre succès.

C'est dans le même esprit que je m'efforce, après examen, de poursuivre une voie où je sens mon instinct s'efforcer. Personnellement, pour mon développement propre, je crois avoir trouvé un bénéfice incalculable dans la vie publique (la Chambre n'étant qu'un point dans un ensemble). Elle m'a donné le sens des réalités, des vérités, le sentiment de ce qui est commun à tous les hommes, hors de la mode, la compréhension de l'Histoire aussi.

Vous remarquez que mon rôle a été nul. J'imagine que mon rôle n'est pas commencé, et ce que vous appelez âpreté, c'est peut-être mon impatience. Il faut bien tenir compte des circonstances, quand on juge quelqu'un non pas dans l'ordre littéraire, mais dans l'ordre des faits. Il est très probable que ma raison d'être sera toujours plus d'observateur et d'annaliste que d'acteur, — et laissez-moi quelque répit pour vous envoyer un livre, — mais si vous connaissiez le milieu parlementaire dans son détail, dans son avenir probable, et si vous jugiez d'après la situation singulière où je me suis trouvé (attaché à un parti vaincu et dans ce parti même isolé), je crois que vous constateriez que certaines idées jusqu'alors livresques ont été introduites, propagées au moins, par mon effort ou par mon exemple dans un milieu intellectuel désormais prêt à l'action politique.

Je partage absolument ce que vous m'objectez sans doute, à savoir que dans l'ordre des faits il n'y a que le succès qui vaille. C'est exact. Le succès tangible, si c'est de rentrer à la Chambre, je crois que je l'aurais en m'inscrivant dans un parti dont j'accepterais toute la discipline; mais, puisque, en admettant la transformation de la propriété d'individuelle en collective, je crois pourtant à la permanence de l'idée de patrie; puisque cette transformation au profit des masses ne me paraît pouvoir être réalisée que par la dictature d'un homme ou d'une assemblée; et que me voilà socialiste, nationaliste et dictatorial, que puis-je faire, sinon de m'employer au développement de mes idées et d'être un vaincu, tant qu'une nouvelle génération ne se substituera pas au personnel parlementaire?

Je vous demande pardon de vous parler si longuement. Vous comprendrez qu'il a pu m'être pénible d'être traité de zéro, pour un insuccès dont je connais seul toute la dureté, par un aîné intellectuel, par un maître.

Je vous communique mes raisons en toute confiance, comme à un

galant homme qui déchirera ensuite ma lettre. Mais je ne l'aurais pourtant pas fait, car il y a quelque ridicule à plaider ses propres mérites, si je n'avais tenu à vous exprimer jusqu'à quel point le procédé que vous relevez ce matin m'a paru en effet bas et digne de mépris.

Est-il possible que parmi les pédants, race après tout estimable, il se trouve un homme assez malhonnête pour affecter d'ignorer les conditions de toute œuvre! C'est une vilenie et une sottise que l'article de M. D... (1) et qui tient plus du caractère même de ce chroniqueur que de son inexpérience de toute invention artistique.

Voilà, monsieur, bien des raisonnements divers dans cette lettre; mais, dans leur expression, vous voudrez bien reconnaître le haut sentiment que j'ai de m'adresser à un maître, admirable en ce qu'il n'a pas demandé de conseils à la mode, mais a poursuivi et poursuit sa tâche selon son instinct et selon son jugement, avec puissance.

Votre tout dévoué, MAURICE BARRÈS.

Et voici la lettre de François Coppée :

2 mars 1898.

Mon cher Zola,

Nous n'en sommes plus à nous écrire, quand nous échangeons nos volumes. Mais, dans les circonstances, il me semble que mon souvenir cordial ne vous laissera pas indifférent.

Troublé, mais nullement convaincu par les démarches qui furent faites auprès de moi au sujet de Dreyfus, vieux cocardier, d'ailleurs, et ennemi des moyens révolutionnaires, je ne pouvais, dans la terrible lutte que vous avez entreprise, admirer que votre courage.

En défendant l'armée, comme j'ai cru de mon devoir de le faire, j'ai eu soin de ne pas prononcer un mot qui pût vous atteindre. L'amitié de votre champion d'hier à l'Académie ne pouvait faire davantage; mais vous voyez qu'elle est intacte, ainsi que ma haute et profonde estime pour votre talent et pour votre œuvre de romancier.

L'affectueux envoi de votre *Paris* — que je vais lire passionnément, me prouve que vous avez compris, et il ne nous reste plus qu'à nous serrer la main au-dessus d'un abîme.

M. Le Blond rappelle que François Coppée s'était d'abord déclaré partisan de la révision du procès Dreyfus; et il ajoute:

(1) M. Gaston Deschamps, alors critique littéraire du *Temps*, et qui avait formulé, à propos de *Rome*, de Zola, une accusation de plagiat (*Note de M. Le Blond*).

Seule la crainte de perdre sa collaboration au *Journal* le fit changer d'attitude, à la suite des objurgations de Fernand Xau.

Nous croyons que c'est là une erreur. Coppée fut un homme de cœur et un honnête homme. S'il a « changé d'attitude », dans la mémorable Affaire, ce n'est pas pour le motif que lui impute M. Le Blond. Coppée, revenu aux pratiques religieuses, a pris le parti que lui indiqua son directeur de conscience, pour servir l'Eglise et non pour un petit intérêt personnel.

§

Le vingtième anniversaire de la mort de Léon Dierx inspire à M. Camille Schiltz un article que publie **La Bourgogne d'Or** (septembre) et qui est un acte de vénération. L'admirable scrupule du poète le fit cesser d'écrire dès qu'il crut s'être tout exprimé. Il peignit et sculpta. M. Schiltz le montre en ses dernières années :

Je le revois encore dans cette pièce de l'appartement où il vivait avec son frère, le capitaine de frégate Arthur Dierx. Deux fenêtres donnant sur la rue Boursault l'éclairaient sobrement. Les murs s'ornaient de tableaux et d'esquisses. Au centre, sur un guéridon toujours chargé de livres, une grande Victoire de Samothrace déployait ses ailes. Une Vénus de Milo apparaissait au fond, voluptueuse et sereine, et sur la table de travail placée devant une fenêtre, le bronze poli du Penseur de Michel-Ange accrochant la lumière, semblait en jeter les reflets sur le vieux poète songeur qui lui faisait face, tout ennuagé de la fumée de sa pipe d'écume. Tel le montre à peu près un beau portrait au pastel de Gilbert.

Le 9 juin 1911, on inaugurait une plaque commémorative sur la maison où vécut Mallarmé, de 1875 à 1898, au n° 89 de la rue de Rome. Dierx présida la cérémonie et le banquet qui la suivit. Et M. Schieltz raconte :

Cardiaque et craignant les émotions, il avait laissé la parole à Henri de Régnier; mais, au banquet, qui réunissait une centaine de littérateurs, il dut céder à leur prière trop insistante et se leva pour parler.

Alors ce fut très émouvant. Après les grands éclats, les poèmes sonores (le bon Roinard était là), on entendit, presque dans un souffle où tremblaient des larmes, ces vers que tous connaissaient,

mais auxquels l'accent qu'il leur donna conférait une poignante nouveauté.

Un peu de son génie, un peu de sa bonté,
Dans un peu de nos pleurs sur Valvins est resté,
Pour en faire à jamais un nom de poésie.
. . . .
Nature! O vie! O mort! O mystère! O mélange
D'horreurs et de beautés, de désirs, où tout change,
Revient pour disparaître en d'incessants départs!
Nul n'a fermé sur vous de plus cléments regards.
Il dort...
Que la forêt, que ces royaux abris
. . . .
Dont il sut écouter les échos assombris
Et célébrer pour nous les splendeurs méconnues;
Que ce fleuve où, pensif, dans un reflet de nues
Ou d'azur, il cherchait l'image aussi des mots;
Que ces bords, ces versants, ces vallons, ces hameaux,
Ce décor familier cher à la songerie;
Que tout cela murmure, et miroite et sourie,
Chaque été, noblement, tendrement, au soleil,
Autour de son tombeau pour charmer son sommeil.

Deux jours après, à l'aube du 11 juin, le pieux auteur de l'admirable thrène mourait subitement, succombant sans doute à la crise cardiaque provoquée par les émotions du 9.

MÉMENTO. — *La Grande Revue* (août) : « Enquête sur la poésie et les savants », ouverte par M. Fernand Lot. — « Lamartine », par Adolphe de Circourt.

Le Correspondant (10 septembre) : Lettres de Mme d'Arbouville à la marquise de Vogüe (1838-1849). — « L'œuvre des forains », par M. M. Prentout.

La nouvelle revue (15 septembre) : M. A. de Pouvourville : « Pour la protection sociale et économique de l'Indochine ». — Suite de « D. C. A. », souvenirs de guerre de M. A. de la Bretinière.

Notre Temps (13 septembre) : « L'attente de Genève », par M. Jean Luchaire. — « La Suède au frais visage », suite des notes de voyage M. Pierre Daye.

La Revue mondiale (15 septembre) : Sir A. Steel-Maitland : « La crise économique anglaise ». — « L'esprit de l'action », par M. le Pr Luigi Vallé. — « Soldats de la Légion », par M. Hervis « légionnaire ».

Les Primaires (septembre) : « Défaite du Prolétariat, éditorial. — M. Gilbert Gratiant : « Boire aux fontaines ». — M. Régis Messac : « Propos d'un utopien. »

Revue Franco-Annamite (16 juillet) : Les éphémérides rouges du

communisme en Annam ». — « La Chine actuelle dans son effort d'unification. »

Etudes (5 septembre) : « Mécanique et prière », par M. H. du Passage. — « L'oiseau perdu », nouvelle de M. P. Simondé.

L'Alsace française (6 septembre) : M. G. Barthelmé : « Les Alsaciens à Elbeuf pendant la guerre 1914-1918 ». — « Un séjour d'enseignement à Rio-de-Janeiro », par M. F. Baldensperger. — « Le trafic aérien allemand en 1930 », par M. R. Greiner.

Revue des Indépendants (septembre) : « L'emploi de la main-d'œuvre et des troupes indigènes en France », par M. le Maréchal Lyautey. — « Le rythme musical à l'exposition », par M. L. J. de Monchy.

Revue bleue (5 septembre) : M. Sylvain Lévi : « L'entrée du sanscrit au collège de France ». — M .Zinovy Lvoski : « Dostoïewsky feuilletoniste ». — « La première oraison funèbre de Bossuet », par M. le Dr Léon Cerf.

Europe (15 septembre) : « De la guerre », par M. G. Ferrero. — M. E. Dabit : « Dix-huitième arrondissement ». — De M. Vladimir Pozner, une très intéressante étude : « Dostoïewsky et le roman d'aventures ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

A. Broquelet : *A travers nos Provinces, Provence et Languedoc,* Garnier frères. — Amédée Boinet : *La Cathédrale de Bourges,* Laurens.

Un intéressant volume, **A travers nos Provinces, Provence et Languedoc,** par M. A. Broquelet, semble se rattacher à toute une série que présente avec son soin habituel la maison Garnier frères. L'ouvrage débute par un exposé de l'histoire de la Provence depuis la fondation de Marseille, l'an 599 avant Jésus-Christ. La région, comme on peut le savoir, est de toute beauté, d'un grand charme pittoresque, et la descente du Rhône, qui n'a pas eu sans doute la réclame tapageuse faite à propos du Rhin, n'a cependant rien à lui envier. Elle est en effet non seulement décorative, mais parsemée de villes intéressantes et de ruines historiques de vieux châteaux : La Voulte, Viviers, Roquemaure, Pont-Saint-Esprit, Avignon, etc.

C'est d'ailleurs par Avignon même que le volume commence sa série descriptive, mais où nous ne pouvons qu'énumérer, avec les vieux remparts, de remarquables édifices comme le Palais des Papes, la cathédrale, le Palais de la Monnaie, etc.;

près de là, c'est Vaucluse et sa célèbre fontaine, puis Cavaillon et l'ermitage Saint-Jacques, Barbentane, Maillane, Tarascon et Beaucaire. A Tarascon, on peut voir encore le château du roi René, et à Beaucaire le fier donjon triangulaire ainsi que les ruines du château qui défiait celui d'en face. Arles, ses Aliscamps, sa cathédrale, ses ruines romaines et l'abbaye de Montmajour, Saint-Remy, les Baux, Martigues, Aigues-Mortes avec sa ceinture de vieux remparts, les Saintes-Maries de la Mer dont l'église est fortifié et est encore le pèlerinage très fréquenté des romanichels; Orange, son arc de triomphe, son théâtre antique; Vaison et son cloître du XIe siècle; Carpentras, Venasque, le Mont-Ventoux; Apt, sa cathédrale bâtie sur une double crypte, et son mobilier qui en fait un véritable musée d'art religieux; la pittoresque ville de Sisteron, avec son château perché sur le haut d'un pic; Digne, son vieux pont de pierre et la vallée des eaux chaudes; Moustier-Sainte-Marie dont la cathédrale remonte à Charlemagne, le grand cañon du Verdon qui attire de toute part les touristes et est une des régions les plus pittoresques de la province. Aix-en-Provence, l'ancienne capitale de la région, est une ville universitaire et possède encore divers édifices, dont une belle cathédrale, et la tour de l'horloge qui domine toute la ville, etc.

Marseille, notre grand port de la Méditerranée, offre aux curieux sa situation privilégiée; Notre Dame de la Garde, de belles promenades; aux archéologues, l'ancienne église fortifiée de l'abbaye de Saint-Victor, et le château d'If. Toulon, port militaire; Hyères, Porquerolles, stations climatériques très fréquentées; La Sainte-Baume, la chaîne des Maures, Saint-Tropez, Saint-Maxime, Saint-Raphaël, Fréjus, l'Esterel, Cannes et l'île Sainte-Marguerite, Juan-les-Pins, Antibes, Cagnes, Vence et Nice dont il est inutile de parler autrement; Puget-Théniers, Touët-sur-Var, Villefranche, Beaulieu, Monaco, dont le volume rappelle l'intéressant historique; Monte-Carlo, Roquebrune et Menton complètent cette série. Nous nous excusons de mentionner aussi brièvement ces localités puisque toujours intéressantes, mais la place nous est mesurée. — La région voisine du Languedoc possède également un grand attrait. M. Broquelet en donne un rapide historique;

nous ne pouvons qu'en citer les endroits les plus réputés, comme Tournon, Privas, où l'on peut voir un curieux pont construit sous Louis XIII, Viviers et sa cathédrale fortifiée, Largentière, Uzès, vieille cité féodale qui a gardé un élégant campanile de 40 mètres de hauteur, reste de sa cathédrale du XIIe siècle et des vestiges divers; Pont du Gard, aqueduc romain célèbre, qui date de l'an 19 avant J.-C.; Nîmes, qui recèle de nombreuses ruines romaines, parmi lesquelles on mentionne les Arènes, la Maison-Carrée, la tour Magne, etc. Saint-Gilles possède une belle collégiale; Montpellier, un sarcophage en marbre du VIe siècle, ainsi que des pierres tombales et des chapiteaux d'édifices détruits; Lodève, une belle tour gothique carrée; Agde, une cathédrale fortifiée du XIe siècle, surmontée d'un donjon haut de 35 mètres et dont les murs ont 2 mètres d'épaisseur; Béziers, la cathédrale Saint-Nazaire, et un vieux pont du XIIIe siècle; Narbonne, la cathédrale Saint-Just, la maison des trois nourrices, etc.; Carcassonne, ses célèbres remparts, sa cathédrale fortifiée aux vitraux superbes; Saint-Bertrand de Comminges, sa cathédrale aux superbes stalles et son cloître; Toulouse, l'église Saint-Cernin avec sa tour dont la flèche atteint 65 mètres, le Capitole, le donjon, l'hôtel d'Assézat; Lavaur, Castres, Cardes, Albi, son palais archiépiscopal, sa cathédrale fortifiée dont la tour s'élève à 78 mètres, etc.; Florac, les célèbres Gorges du Tarn, Mende, Marvejols, Alais, Le Vigan, etc. Le volume de M. Broquelet, d'un intérêt d'ailleurs soutenu, est accompagné d'une bonne et nombreuse illustration photographique.

§

La cathédrale de Bourges, dont nous parle M. André Boinet, dans une des monographies de la librairie Laurens, est un vaste édifice à cinq nefs qui recouvre de vastes cryptes; deux tours s'élèvent sur la façade, la vieille tour au sud, qui porte le nom de tour Sourde, et celle du nord, tour neuve ou tour de Beurre. Cinq portes correspondent à la division intérieure et offrent une remarquable ornementation. Les sculptures de la porte centrale sont consacrées au jugement dernier. Au commencement du XVIe siècle, la tour du nord s'était écroulée,

ruinant la porte située au-dessous et qui, de ce fait, se trouve plus récente que les autres. Vers la même époque, les statues et bas-reliefs furent brisés à coups de marteau par les protestants, qui pillèrent la cathédrale. A l'intérieur, on peut encore voir de très beaux vitraux; à l'entrée du chœur s'élevait un jubé pourvu de deux ambons, dont l'un destiné à la lecture de l'évangile, l'autre à celle de l'épître. En 1767, le chœur comprenait cent vingt-quatre stalles, hautes et basses, et de très belles tapisseries des XIVe, XVe et XVIe siècles en faisaient le tour. On retrouve dans l'édifice actuel différentes traces des constructions précédentes. La cathédrale de Bourges est un des plus remarquables monuments de la période ogivale et pour les remaniements que le temps lui apporta, la publication de M. Boinet nous fournit de multiples renseignements et en permet l'étude attentive.

Une illustration abondante et des plans contribuent encore à donner de l'intérêt à cette curieuse monographie.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Sur la détermination des galets pédonculés de Glozel. — « Glozel devant la Justice ».

Sur la détermination des galets pédonculés de Glozel. — La vérité sur les découvertes de Glozel s'impose de plus en plus, soit par la mise en valeur des trouvailles, soit par la lumière jetée sur les circonstances dans lesquelles a évolué l' « *Affaire* » de Glozel.

Dans le *Mercure de France* du 15 juin 1931, le docteur Morlet, étudiant les usages possibles des galets perforés et pédonculés, en retient tout d'abord deux, décrits dans ses publications antérieures : une attribution ornementale comme pendeloques et une autre utilitaire comme « plombs » de filet.

Mais il existe des galets trop grands pour avoir fait partie d'un collier, trop petits pour être des « plombs », aucun d'ailleurs ne présentant de traces d'usure, comme cela se serait produit s'ils avaient été traînés sur le fond caillouteux d'une rivière.

La solution du problème lui fut révélée par la publication

dans l'*Illustration* du 4 avril 1931 d'une photographie reproduisant un métier à tapisserie, retrouvé dans un village norvégien et datant du quinzième ou du seizième siècle. On voit sur la photographie plusieurs galets pédonculés attachés à l'extrémité des fils de chaîne, parmi d'autres pierres percées. Leur ressemblance avec les galets pédonculés de Glozel est évidente; pour quelques-uns elle est parfaite. La conclusion du docteur Morlet est logique : il faut distinguer une troisième catégorie de galets pédonculés, qui ont été utilisés comme « tendeurs de fils de chaîne ».

On ne peut objecter le grand intervalle de temps, — celui de l'espace ne compte pas, — entre les métiers norvégiens du commencement de l'époque moderne et ceux des préhistoriques de Glozel; de nos jours encore, par exemple, le potier travaille, chez nous, comme son ancêtre néolithique.

J'ai pensé qu'on pourrait retrouver de pareils métiers à tisser dans la littérature et l'art de l'antiquité classique, plus proche de l'époque glozélienne, puisque le docteur Morlet cherchait une explication pour la troisième catégorie de galets dans les travaux de filage et de tissage. Et voilà que

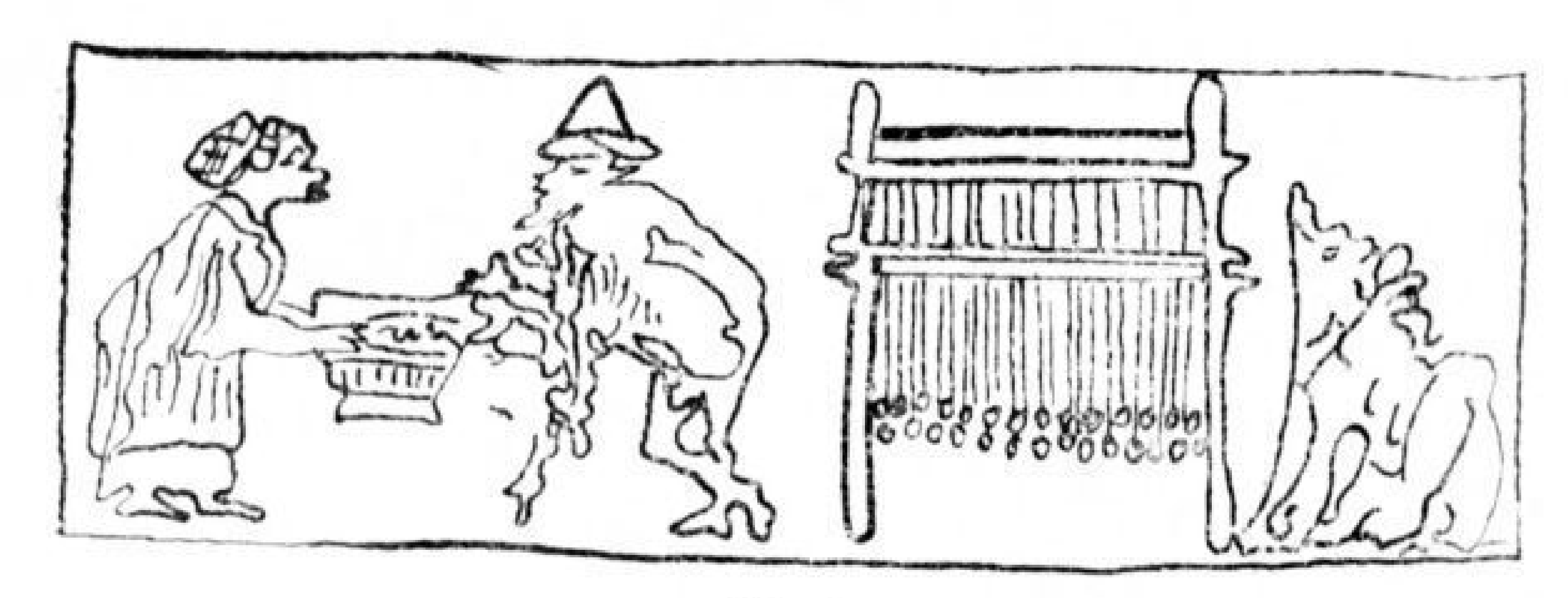


Fig. 1

je viens d'en trouver dans un article, paru dans la *Revue Archéologique*, de juillet-octobre 1930.

M. E. Lapalus, publiant une étude « Sur le sens des parodies des thèmes héroïques dans la peinture des vases du Cabirion thébain », donne deux reproductions caricaturales de la légende de Circé et d'Ulysse, où on voit des métiers à tisser fort ressemblants à celui de Norvège. La figure I de la page 71 de la R. A. représente : à gauche la magicienne Circé offrant

un skyphos à Ulysse (tous les deux figurés en caricature); derrière lui est le métier à tisser de Circé; et à droite un des compagnons d'Ulysse, transformé en pourceau.

L'autre métier figure, pour illustrer la même légende, à la page 74 de la R. A. avec des pierres, plus distinctes encore, comme tendeurs de fils de chaîne. On peut même remarquer la forme pédonculée de quelques galets (fig. 2).



Fig. 2

Les analogies entre les trouvailles de Glozel et la civilisation préhellénique ont été mises en évidence à différentes reprises : il nous suffira de rappeler ici les mêmes vases « à masque de mort ». Les scènes citées plus haut appartiennent aux vases grecs « produits attardés de la céramique à figures noires », datant probablement du IVe siècle avant l'ère chrétienne. Les sujets sont des « thèmes héroïques » d'une époque plus proche de la civilisation préhellénique. Ils constituent l'anneau antique qui complète la chaîne entre le Glozel préhistorique et la Norvège médiévale et confirment définitivement la théorie du docteur Morlet.

PROF. CONSTANTINESCU-IASI,
Faculté de Kichinef (Roumanie).

§

« Glozel devant la Justice ». — Sous ce titre, M. S. Reinach, membre de l'Institut, directeur de la *Revue Archéologique*, rend compte en ces termes, dans le n° de mai-juin, de la condamnation de la S. P. F.

Le 31 juillet 1931, confirmant le non-lieu prononcé par le tribunal de Cusset (27 juin) la Cour de Riom à laquelle le plaignant avait fait appel, le débouta en deuxième et dernière instance, ordonna la restitution à M. Emile Fradin des objets saisis dans son petit Musée le 25 février 1928 et condamna la Société préhistorique française, plaignante, à 1 franc d'amende, somme réclamée, pour la forme, par M. Emile Fradin. On dit que la vie est chère en France; c'est possible, mais le plaisir de diffamer y est à bon compte.

Ainsi rien ne reste, après les enquêtes les plus longues et les plus minutieuses, d'une accusation vraiment odieuse lancée — à l'instigation de qui, on le saura — par le bureau d'un groupe de préhistoriens dont pas un membre n'avait assisté aux fouilles de Glozel. Comme l'ont fait observer les avocats de M. Fradin, quatre membres de l'Institut, ayant pris part à ces fouilles. — Depéret, Espérandieu, Loth, S. Reinach — n'ont jamais conçu le moindre doute sur l'authenticité de toutes les trouvailles, alors que cette authenticité a été violemment attaquée, depuis le 9 septembre 1927 par un seul membre de l'Institut, qui n'a jamais assisté aux fouilles. La justice a beau marcher *pede claudo,* le jour vient où elle confond la calomnie. Mais elle n'a pas encore dit son dernier mot.

S. REINACH.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La mort de Fernand Severin. — Marie Gevers : *Brabançonnes à travers les arbres;* Editions Lumière, Anvers. — Charles Van Lerberghe : *Contes hors du temps;* Institut des Arts Décoratifs, Bruxelles.

Le poète **Fernand Severin** est mort à Gand le 4 septembre 1931. Il était né en 1867 à Grand Manil, près de Gembloux. Après avoir conquis à l'Université de Bruxelles le diplôme de docteur en philosophie et lettres, il se consacra à l'enseignement. Successivement professeur au collège de Virton et aux Athénées de Louvain et de Bruxelles, il fut chargé en 1907 du Cours de Littérature française à l'Université de Gand. Son œuvre poétique comprend *Le Lys* (1888), *Le Don d'Enfance* (1891), *Un Chant dans l'Ombre* (1895), *La Solitude heureuse* (1904) et *La Source au fond des bois* (1925). Ses œuvres complètes ont été publiées en 1908 au *Mercure de France* et en 1930 à *La Renaissance du Livre.*

Sauf *Le Lys* qui trahit quelques réminiscences symbo-

listes, tous les autres recueils de Fernand Severin sont d'inspiration classique, et l'on a pu, non sans raison, évoquer à leur propos les grands noms de Virgile, de Racine, de Chénier, de Vigny et de Gœthe. Pour flatteur qu'il soit, un tel patronage n'a pas été sans desservir la gloire de ce pur poète, surgi en pleine mêlée symboliste sans autre arme que sa simplicité. A l'heure où il débute dans les lettres, *La Jeune Belgique*, dont il sera l'un des plus brillants collaborateurs, abritait les derniers servants du romantisme et du Parnasse. Au nom de l'Art pour l'Art, ils y combattaient tout qui ne s'inclinait pas devant leur drapeau. Les poèmes de Gilkin et de Giraud retentissent de blasphèmes et de cliquetis d'épées, ceux de Rodenbach s'amenuisent en concetti et, quand Emile Verhaeren glorifie d'humbles flamandes ou d'obscurs religieux, c'est dans un tintamarre ininterrompu de métaphores et d'épithètes. Soudain, la voix claire de Severin se joint à ces fanfares. Que va-t-il advenir de cet enfant, trop ingénu pour s'effaroucher du tumulte qui l'environne et qui s'avance parmi les hommes, sous l'unique sauvegarde d'un lys? Ses mots sont si purs et leur suavité si pareille à celle des aubes auxquelles ils semblent empruntés que les condottieri du verbe qu'il aborde d'un cœur ferme s'émeuvent de sa chanson, s'attardent à l'écouter et ne sont pas loin de tenir pour miraculeuse l'apparition de cet étranger qui parle le langage des oiseaux.

On le presse de toute part, on l'interroge sur le pays d'où il vient et sur les dieux qu'il y a rencontrés. A-t-il, comme Siegfried, vaincu quelque dragon, ou bien est-ce Apollon lui-même qui lui a prêté le roseau d'où il tire de si ineffables sons? Pour ces féaux du mot rare, combien doit paraître insolite un poète épris de sa seule extase et qui la traduit sans hausser la voix! A leur contrainte il oppose ses effusions, au prestige de leurs décors la nudité de son âme. Sans s'asservir comme eux aux grands Olympiens, nul depuis Chénier n'a divinisé à ce point la nature qui lui parle par les innombrables esprits de ses eaux, de ses champs, de ses nuages et de ses forêts. Muses et nymphes l'entraînent dans leurs mystérieux domaines. Il recueille leurs confidences et partage leurs jeux :

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois
Comme s'il les voyait pour la première fois,

soupire-t-il dans un de ses poèmes dédié aux chastes sœurs qu'il s'est choisies. Ineffable moment, que tous les poètes ont savouré aux primes heures de l'adolescence, mais qui pour Severin durera toute une vie. Que l'on relise son œuvre. Un intervalle de près de quarante ans sépare *Le Lys* de *La Source au fonds des bois.* Quarante ans au cours desquels la vie n'a pas été clémente au poète. Et cependant, sauf par leur forme plus aguerrie et leurs rythmes moins hésitants, les derniers vers de Fernand Severin ne diffèrent guère de ses essais juvéniles. Inspiration, thèmes, rimes, images demeurent identiques. Le monde a changé, l'âge est venu, la poésie a subi d'angoissantes crises, mais Severin, indifférent aux métamorphoses des hommes et des choses, ne cesse point d'être l'enfant émerveillé des premiers jours. La même Muse le visite, son cœur « reste éperdu des étangs et des bois » et bien qu'il s'efforce à présent de proportionner sa vision au cadre d'un vague panthéisme gœthien, le lys de son enfance fleurit toujours les moindres recoins qu'il explore. Redoutable félicité! Car, si noble que soit une telle unité d'inspiration, elle n'est pas sans lui faire tort. A l'époque de sa plus grande maîtrise, Fernand Severin n'est que peu connu au delà de nos frontières. Trop discrète pour s'imposer à des esprits qu'aveuglent tantôt les prodiges mallarméens, tantôt les phosphorescences rimbaldiennes, l'œuvre de ce solitaire ne trouve guère d'échos dans les cœurs étrangers. Son climat tempéré, son impeccable ordonnance, l'uniformité de ses thèmes et son dépouillement verbal s'accordent mal aux rythmes déjetés et aux fulgurantes images où se complaît le lyrisme français. Le vers libre triomphe et, à part quelques maîtres sans disciples, personne en France n'ose plus se réclamer du classicisme. Plus rigoureuses en cela que *La Jeune Belgique* et *La Wallonie,* les jeunes revues françaises ont banni l'alexandrin de leurs programmes. Si bien qu'à l'encontre de maints de ses compatriotes, moins qualifiés que lui et pourtant accueillis avec transport dans les cénacles parisiens, Fernand Severin, auteur d'indéniables

chefs-d'œuvre, demeure quasi ignoré hors de Belgique. C'est en vain que le *Mercure de France* publie ses œuvres complètes, en vain aussi que dans *La Source au fond des bois,* il tente d'élargir sa vision. Il est trop tard. Albert Samain et Charles Guérin ont usurpé sa place. La gloire qu'il ambitionnait, d'autres que lui s'en sont emparés. A quoi bon continuer la lutte? Les temps des songes gratuits sont révolus. Retiré à Gand, il se désintéresse de la vie littéraire, tout en demeurant attentif aux efforts des jeunes écrivains. On le sait sévère à tout qui ne partage point ses goûts, mais quelque rigoureux qu'il se montre, on s'incline devant ses décrets. Grand poète, grand méconnu et grand honnête homme, sa mort suscite d'unanimes regrets et, bien que tardif, jamais laurier ne fut plus mérité que celui déposé par une main chère, le 4 septembre 1931, sur son cercueil.

Si la poésie moderne nous donne une si piètre satisfaction, écrivait Katherine Mansfield à lady Ottoline Morrell, le 28 juin 1919, c'est en grande partie parce qu'on n'a pas la certitude qu'elle appartienne vraiment à celui qui l'écrit. Quelle fatigue, n'est-ce pas, de ne jamais quitter le Bal Masqué!... Jamais... jamais.

Ainsi s'ouvre la pénétrante préface de M. Gabriel Marcel aux *Lettres* de la romancière anglaise. Ainsi pourrait débuter un avant-propos aux œuvres de Fernand Severin et ainsi encore l'étude qui illustrera un jour les poèmes de Mme Marie Gevers. Car tout comme l'auteur de *Félicité* et le poète d'*Un chant dans l'ombre,* l'évocatrice des **Brabançonnes à travers les arbres** présente « l'hallucinante image d'un être passionnément épris de vérité ». Dès ses premiers livres, elle fait montre de cette vertu sans pareille et, au fur et à mesure que s'allonge la liste de ses ouvrages, son âme, de plus en plus imprégnée d'amour, se confronte avec une ferveur croissante à tous les visages de la vie. Point de jour qui ne lui soit motif à louanges, point d'heure où son cœur ne fête l'étroit univers qui lui est dévolu, point de minute sans qu'elle n'enrichisse d'une gerbe nouvelle sa moisson d'enchantements : Un époux et trois enfants, réunis sous la lampe ou explorant les mystères familiers d'un vaste jardin, voilà ses thèmes de prédilection. Autant qu'à son

bonheur, ils suffisent à ses chants qui trahissent d'ailleurs moins d'aspirations que d'émois. Enfant de la nature et s'en enorgueillissant, avant d'être poète elle n'a pas honte de se proclamer épouse et mère. Point de compromis donc entre sa sensibilité et l'une ou l'autre doctrine littéraire. Elle fait fi des traditions et des écoles, peut-être même les ignore-t-elle délibérément, car ne s'étant pas plus mêlée au monde des lettres qu'au monde tout court, elle n'en soupçonne ni les pièges ni les attraits.

Simple par essence, elle prétend demeurer telle sans recourir, comme tant de poètes prétendument ingénus, aux naïvetés de contrebande. Sa candeur est de bon aloi, son vocabulaire exempt d'artifices, son langage celui du vent, de l'eau, des arbres et des humbles choses de la terre. Mieux que dans les mots, sans doute trouverait-elle dans un souffle, un soupir ou une larme, l'écho fidèle de sa pathétique existence. Il suffit que sanglote sa fillette, que l'inquiétude entre dans sa maison, que le rossignol prélude au loin ou que l'été ramène la kermesse au village pour que Mme Marie Gevers sente vibrer sa chair et s'épanche en chansons. En cela elle rappelle Marceline Desbordes-Valmore, cet autre « poète du cri ». Mais moins passionnée que sa devancière, elle n'a ni le fétichisme de l'épithète ni la propension à la plainte. Si ses ouvrages abondent en expansions lyriques, ils sont aussi et surtout de stricts « memoranda » où s'inscrivent au jour le jour, avec une méticuleuse sincérité, les moindres sursauts d'un grand cœur. La méditation s'y mêle à l'élan et le jour des confitures y tient autant de place que la maladie ou la mort.

Inutile d'y chercher la « grande poésie ». Les « beaux vers » — et il s'en trouve —y font plutôt figure d'intrus. Moins proches de l'art que de la vie, les poèmes de Mme Marie Gevers se contentent de gente humeur, de grâce attendrie et de rimes à la bonne franquette. L'âme qui s'y confesse est sans replis. Pourquoi dès lors, en dénombrant simplement les raisons qui lui font adorer l'existence, cette âme ne serait-elle pas agréable aux Muses? L'aimerions-nous davantage si, plus ambitieuse, elle embouchait des buccins désuets?

Aussi modeste que sage, Mme Marie Gevers s'est donc contentée d'un domaine à sa mesure. Pour minuscule qu'il soit, il n'en compte pas moins de nombreux attraits. Par la saveur de son miel et de son vin, par la fraîcheur de ses sources et l'arome discret de ses fleurs, il repose des cimes et des nuées chères à tant de poètes sans grandeur. Et comme il plaît aux divinités bocagères, on y pourra surprendre, confondue au bruissement des feuilles et au rire des fontaines, mainte chanson à la fois inconnue et familière qui s'insinuera dans les cœurs pour s'y fixer à jamais. Un des poèmes les mieux venus de *Brabançonnes à travers les arbres* se revendique de Charles Van Lerberghe dont il arbore en épigraphe un distique harmonieux.

A première vue, un tel parrainage a de quoi surprendre, car rien dans l'œuvre de Mme Marie Gevers ne rappelle en quoi que ce soit les *Entrevisions* et *La Chanson d'Eve*. Pourtant, en y regardant de plus près, il est aisé de découvrir chez ces esprits si divergents une identique faculté d'extase et un même don d'émerveillement. Qui plus est, leur commune origine flamande les rapproche des mêmes sources d'inspiration.

Mais tandis que chez Mme Marie Gevers cette inspiration s'humanise au tréfonds même de l'être, chez Charles van Lerberghe elle jaillit de la vie pour se cristalliser aussitôt dans l'irréel.

On connaît l'influence qu'exercèrent sur lui les primitifs italiens, les peintres préraphaélites et certains poètes anglais : Botticelli, Burne Jones, Shelley, Keats et Rossetti effleurent les *Entrevisions* et *La Chanson d'Eve* d'une aile fraternelle. Pourtant cet étincelant esclavage n'empêche pas Charles van Lerberghe d'écouter de temps à autre l'appel de sa race à laquelle, sans doute, il a les meilleures raisons d'en vouloir, mais dont la truculence et la bonne humeur ne sont pas sans l'attendrir. On assiste alors au curieux spectacle d'un idéaliste absolu donnant audience à la clientèle breughelienne pour hisser *Pan* sur le pavois d'Apollon.

L'œil en fièvre, il chante le los de son nouveau maître qu'il entraîne vers les Kermesses, parmi les foules déchaî-

nées. Le vin coule, les rondes s'entrelacent, des couples s'élancent vers les bois proches à la grande fureur de la gent dévote. Tout à l'ivresse de l'heure, le poète n'est plus que danse et cris. Son délire est au comble et sans Paniska qui le libère du sortilège, il s'abolirait dans une orgie sans fin. Cette Paniska tutélaire n'est autre que le libre génie du poète, celui qui lui inspira les *Entrevisions* et *La Chanson d'Eve,* celui encore qui veille sur les héros inquiets des **Contes hors du temps.**

De la même verve lyrique que *Pan,* les *Contes hors du temps* sont relativement peu connus. Ils parurent à de longs intervalles, dans divers journaux et revues. Van Lerberghe se proposait de les publier en volume quand il fut surprit par la mort.

Malgré M. Albert Mockel qui, sans se lasser, ne cesse de proclamer la gloire de son ami et en dépit de Miss Evans qui n'hésita pas à consacrer sa thèse en Sorbonne au poète de *La Chanson d'Eve,* jamais durant les vingt-quatre années écoulées depuis la mort de Van Lerberghe il ne se trouva d'éditeur assez audacieux pour tirer de l'ombre où ils étincelaient en vain ces joyaux du rêve et de la fantaisie. Il fallut que M. H. Vandevelde créât l'*Institut des Arts décoratifs* auquel il annexa bientôt un comptoir d'édition pour les faire sortir de leur écrin, si bien que ce n'est qu'aujourd'hui que les admirateurs de notre plus grand poète se voient à même de le fêter sous tous ses aspects.

A vrai dire, ces admirateurs ne seront guère nombreux puisque tirée à petit nombre pour le plaisir de quelques bibliophiles fortunés, l'édition des *Contes hors du temps* n'atteindra que peu d'élus. Est-ce un mal, est-ce un bien? Le dilemme s'est maintes fois posé au sujet de maints poètes trop « secrets » pour émouvoir le grand public et néanmoins trop délicieux pour en être à jamais ignorés. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que M. H. Vandevelde a bien fait les choses et que rares sont les écrivains belges glorifiés avec un tel éclat. Format, papier, typographie s'adaptent on ne peut mieux à la précieuse majesté du texte et n'était l'outrancier « bleu et argent » d'une couverture pourtant

adéquate en ses éléments au génie séraphique du poète, on pourrait considérer ce livre comme un des chefs-d'œuvre de l'imprimerie moderne.

Colligés par M. Albert Mockel et annotés par Miss Evans, les *Contes hors du temps* s'échelonnent de 1889 à 1906. Il est aisé d'y suivre conjointement au dépouillement d'un style la libération progressive d'un esprit. Sans doute, dès *Reine Illusion* qui date de 1889 — Van Lerberghe avait vingt-deux ans — le poète délimite son génie et cherche à le dépouiller des liens qu'il doit à une hérédité opposée à ses vœux secrets. Mais quoi qu'il fasse, ce ne sont pas toujours ses vœux qui l'emportent et souvent on le sent hésitant entre Apollon et Dionysos qui se disputent son esprit.

Si son âme est passionnée de lumière, son cœur fourmille de refoulements. Du poète sans patrie terrestre qu'il rêve d'être ou du Flamand farci de traditions qui subsiste en lui, lequel gagnera la partie? Que faire pour échapper à un péril qu'il sait fatal à son destin? Combattre à visage ouvert avec tous les risques de la défaite ou recourir à la ruse qui n'est pas sans avoir assuré de nombreux succès aux Flamands de tous les temps? Van Lerberghe n'hésite pas. C'est à la ruse qu'il se résoudra et bientôt on le verra accueillir du même air empressé les hôtes contradictoires qui se pressent à son seuil. Ainsi se confondront sans grands risques les filles de son imagination et les fantômes de sa mémoire. L'Ondine de *Reine Illusion* raillera de ses jeux divins les fantoches épouvantés par sa grâce, le gros boutiquier de *La Grâce du sommeil* se mêlera sans malice aux anges qui l'environnent et le Prince de Cynthie lui-même, qui incarne un des plus beaux songes du poète, n'échappera pas avant son départ pour l'immortalité au tumulte d'une foire.

Pareilles confrontations créent une esthétique de contrastes d'où un poète tant soit peu romantique peut tirer d'heureux effets. Ariel s'immatérialise d'autant mieux que Caliban s'obstine dans sa stupidité.

Mais Charles Van Lerberghe n'a rien d'un poète romantique. Tout féru qu'il soit de libres jeux, il ne tend qu'à l'extase métaphysique. A l'époque du Prince de Cynthie, il y parvient

d'autant plus aisément que sa chair déjà sublimée par la maladie ne répond plus qu'à des appels d'âme. Peu à peu, sa vision se détourne de la terre pour embrasser des portions de plus en plus vastes d'infini et quand au cours de sa suprême aventure, le Prince de Cynthie sauve du naufrage des mots le seul verbe « J'aspire », il ne fait que trahir la libération du poète, enfin conquis à la spiritualité dont il rêvait depuis toujours.

Outre sa signification symbolique, ce dernier conte : *Sélection surnaturelle*, le plus célèbre d'ailleurs, des écrits en prose de Charles Van Lerberghe, est de ceux qui, par le style, la fantaisie et la haute valeur lyrique magnifient les lettres d'un pays. Paru en 1900 dans *La Plume*, réimprimé en 1906 dans *Vers et Prose*, puis la même année dans *Le Matin de Bruxelles*, il était quasi ignoré des lettrés d'aujourd'hui. Ce n'est pas, hélas, la somptueuse édition de l'*Institut des Arts décoratifs* qui aidera à le faire connaître.

Un chef-d'œuvre est donc disponible. Ne se trouvera-t-il pas un éditeur pour en diffuser généreusement la clarté?

GEORGES MARLOW.

LETTRES HONGROISES

Quelques traductions récentes. — *Voyage en Capillarie*, par Frédéric Karinthy. — *Le fils de Virgile Timar*, par Michel Babits. — *Les Révoltés*, par Alexandre Maraï.

Il semble bien que l'un des faits significatifs de la vie littéraire en France, au cours des deux dernières années, ait été le retour à la mode des littératures étrangères et le triomphe autre enfin que moral de toute une série de traductions.

La littérature hongroise a, bien entendu, profité de cette recrudescence d'intérêt et les éditeurs français viennent de nous offrir trois œuvres qui bien qu'à des titres divers méritaient d'être connues hors de la Hongrie. Continuant l'effort qu'elle avait entrepris en publiant le roman, malheureusement trop peu représentatif, de Sigismond Moricz, *Derrière le dos de Dieu*, les Editions Rieder ont fait paraître le célèbre **Voyage en Capillarie,** de Frédéric Karinthy, l'une des figures les plus attachantes et les plus curieuses de la littérature hongroise contemporaine.

Poète, romancier, journaliste, également capable de briller dans tous les genres, grâce aux ressources quasi inépuisables de son esprit, Karinthy appartient à cette première génération Nyugat à laquelle reste attachée la gloire d'avoir renouvelé entièrement les lettres hongroises, qu'il s'agisse de la poésie aussi bien que du roman, de la critique ou du théâtre. Le livre qui le rendit célèbre, voilà vingt ans, *C'est ainsi que vous écrivez,* se comprendrait mal si l'on n'y voyait que l'équivalent d'un « A la manière de », l'habituel volume de pastiches. Pour l'évolution de la littérature hongroise, alors en pleine période de mue, ce volume et l'apparition de Karinthy ont eu une grande importance. Outre qu'ils faisaient craquer les cadres, qu'ils délivraient la littérature de ce qu'elle aurait eu, sans cela, de trop rigide, de trop formel, ils inauguraient littérairement un nouveau genre. En passant de Hugo à Swift à travers toutes les créations de la jeune école poétique qu'il démarquait et faisait ainsi passer dans le public, Karinthy pouvait reconnaître son domaine propre. Ce domaine, c'est celui qui se trouve exploité dans ce singulier **Voyage en Capillarie** qui, pour un étranger, aura toujours l'air, quoi qu'on fasse, de porter la marque de l'influence swiftienne, ne fût-ce que dans la première idée du sujet, dans son titre et pour ainsi dire en exergue : c'est la fantaisie. Fantaisie qui peut aller de la franche moquerie, du rire rabelaisien à l'humour du philosophe le plus amer. Le tout accompagné, soutenu, de cette pointe d'esprit particulière qui constitue la littérature que l'on pourrait appeler de la grande ville et qui est caractéristique de Budapest. Car il y a chez Karinthy, à côté de l'amuseur public, un poète sensible, défiant, qui rejoint le Laforgue de certaines *Complaintes* et des *Moralités légendaires,* et un critique âpre du temps présent qui se donne chaque jour la comédie de tout remettre en question à propos de rien. Tout significatif qu'il soit, le *Voyage en Capillarie* ne présente qu'un côté de cet art et juger son auteur d'après ce seul volume serait d'autant plus faux que s'il est un homme dont le génie apparaisse comme le résultat d'éléments complexes, vaille par tout ce qu'il unit justement d'irréconciliable, d'apparemment contradictoire, c'est bien Karinthy en qui les dons, l'intelligence sont si

grands qu'il lui suffirait de décrire sa lutte intellectuelle, telle qu'elle se présente, mêlant à la farce tous les élément d'un drame, circonscrit celui-là par son destin de poète et d'écrivain, pour que notre littérature européenne s'enrichisse d'un chef-d'œuvre de plus.

Fort différent de ton et d'esprit apparaît le roman du grand poète Michel Babits que Stock a donné parmi le choix d'œuvres qu'apporte toujours le Cabinet cosmopolite, dans une traduction, due à Aurélien Sauvageot, qui peut être considérée comme le modèle du genre.

Nous avons déjà parlé de Babits et de sa signification au milieu du grand mouvement de rénovation poétique dont il a été l'un des initiateurs en Hongrie et que nous le voyons poursuivre aujourd'hui. Dès son premier roman, *Le Calife cigogne*, rompant délibérément avec la tradition naturaliste de ses prédécesseurs, il introduisait l'élément surnaturel, le merveilleux dans le corps du récit. Poussant plus loin encore l'élargissement du domaine où se créait sa production romanesque, trois œuvres, chronologiquement espacées, mais qu'une unité de préoccupation poétique permet de considérer sous le même angle, participent de la même veine : un recueil de contes fantastiques, *L'ombre de la tour*, un roman qui décrit la naissance d'une ville moderne, *Le château de cartes*, une œuvre qui n'a pas encore paru en librairie, *Le rosaire noir*, roman utopique de l'an deux mille. Quant aux *Fils de la mort*, parus en 1928, voyons-y sous la vaste fresque qui embrasse trois générations typiques, pendant la période qui va d'après la révolution hongroise de 1848 jusqu'aux années de l'avant guerre, la somme intellectuelle dans laquelle Babits a ramassé toutes les expériences de sa vie.

Occupant une place à part, puisqu'il le préfère à tous ses autres récits en prose, plus subjectif, moins détaché de lui, **Le Fils de Virgile Timar** se situe, pour ainsi dire, au confluent des deux principaux courants qui traversent l'œuvre de Babits, permanence des souvenirs classiques d'une part, et esprit moderne de l'autre, là où l'éternel et l'actuel, même en se combattant, se rejoignent. Tout ce que la latinité a pu laisser de tradition vivante en Hongrie, c'est ici que le poeta

doctus, Babits, le traducteur des anciens, mais aussi celui de Dante et de Baudelaire, l'a recueilli. Quoi de plus virgilien en effet que l'histoire de cet attachement qui unit le professeur Virgile Timar à son élève et disciple préféré dont il fait son véritable fils spirituel. Mais passant par les couloirs du couvent des cisterciens de Sot, ces sentiments, cette atmosphère qui auraient pu si facilement paraître livresques pénètrent directement au contraire dans la vie. C'est là ce qui donne à ce petit livre, qu'un excellent critique hongrois, Albert Gyergyai, rapprochait récemment de *l'Immoraliste* d'André Gide et de *La mort à Venise,* de Thomas Mann, son incomparable qualité de ton, d'émotion, ces proportions harmonieuses, cette délicatesse qui sont le signe d'un équilibre parfait entre tous les éléments qui forment un grand écrivain : le savoir intellectuel, le sens des mythes, joints à une compréhension sans cesse agrandie du monde moderne et de tous les problèmes humains. Cette image, c'est bien celle en effet que dans son développement actuel Babits nous montre : une culture alliée à une intelligence, une sensibliité, un don de la poésie dans une langue où s'exprime avec son génie individuel celui de la race qu'il représente, en son état en quelque sorte de perfection.

Dans une traduction pleine de force et d'éclat, due, comme celle du livre de Karinthy, à Ladislas Gara et à Marcel Largeaud, la jeune maison d'édition Les Revues a fait paraître enfin au printemps une œuvre remarquable dont le rapide succès auprès de la critique française est de ceux qui peuvent le plus nous réjouir : **Les Révoltés,** d'Alexandre Maraï.

A peine âgé de plus de trente ans, Maraï qui, jusqu'à la publication des *Révoltés,* il y a deux ans, en Hongrie, était surtout connu comme journaliste, vient de se révéler avec ce livre et avec un nouveau roman, *Les étrangers,* qui doit paraître également à Paris cet hiver, comme l'un des tempéraments d'écrivains les plus riches et l'un des meilleurs romanciers de l'après-guerre.

Les Révoltés, ce sont cinq jeunes garçons, cinq lycéens d'une petite ville des Carpathes qui, poussés par une besoin obscur, ont formé une bande dont nous voyons l'extraordinaire développement, en marge de la vie scolaire, de la réa-

lité, contre cette réalité même, en lutte avec le monde des hommes faits, pendant la période troublée des temps de guerre. Disons, et c'est ce qui donne au livre, par certains côtés, si hongrois de Maraï, son caractère d'universalité, que c'est le livre de toutes les enfances. C'est à des œuvres telles que *Le grand Meaulnes*, les *Enfants terribles*, les *Faux monnayeurs*, que sans le moins du monde les rappeler, autrement que par le choix du sujet, *Les Révoltés* font penser. Moins préoccupé de morale que Gide, avec plus de réalisme que Fournier ou que Cocteau, Maraï a su camper des personnages qui ne s'oublient plus. La grande réussite du jeune romancier, c'est d'avoir fait passer dans l'âme de ses héros une sorte de grandeur cosmique, un peu de ce courant qui atteint en même temps les êtres à Moscou et à Budapest, à Kassa, à Paris et à Berlin. Cette lutte, on sent très bien que si ces cinq jeunes gens apparaissent devant nous comme ceux qui la mènent, en sont à ce moment le centre, elle vient pourtant de plus loin qu'eux, se poursuivra au delà, fera déborder les cadres. Ainsi doivent se comprendre et le suicide de l'un d'eux et les paroles de l'autre, après la nuit faustienne où ils jouent leurs rôles de Révoltés jusqu'à la limite du possible, sur la scène du théâtre. Ce non conformisme auquel un de ses héros reste fidèle, ce refus de céder même après que tout espoir est perdu, seule peut-être jusqu'à ce jour la littérature russe nous en avait-elle fourni l'équivalent. Peu de livres autant que celui de Maraï ont su rendre ce qu'a à la fois de tragique et de grand notre époque. Il touche en nous aux problèmes les plus pressants, les plus humains que, passée leur enfance, certains hommes continuent de sentir le monde leur poser.

FRANÇOIS GACHOT.

LETTRES CANADIENNES

Considérations générales. — Les Canadiens venaient de vivre une épopée en colonisant un pays vierge au milieu de luttes incessantes avec les indigènes et les Anglais. Mais le plus difficile restait à faire : écrire cette épopée. C'était le vœu inexprimé de tous, et l'ambition de ceux qui se croyaient en mesure de le satisfaire. Deux poètes, Crémazie d'abord,

Fréchette ensuite, se firent remarquer par leur ardeur particulière. *La Légende d'un Peuple* naquit de *La Légende des Siècles*. Mais toute cette belle ferveur, qui se prolongea fort longtemps, ne devait donner qu'une littérature pompeuse, et que ses intentions touchantes ne rendent pas moins illisible, aujourd'hui que la fièvre est tombée.

Quelle fut la cause de cet insuccès? Les uns rediront que le Français n'a pas la tête épique. Mais il n'est peut-être pas nécessaire d'aller chercher si loin. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'œuvre littéraire de ces deux écrivains, aussi bien que celle de leurs successeurs, aurait gagné en qualité, si leurs dons évidents avaient été soutenus par une véritable formation intellectuelle.

C'est une question délicate que l'on n'ose aborder là-bas qu'en petit comité, par crainte de froisser les susceptibilités du clergé, qui contrôle l'enseignement secondaire. Il nous semble pourtant que la sympathie très sincère, qui existe entre clercs et laïques, devrait permettre une plus grande franchise. Sinon, les uns et les autres encourront une égale responsabilité, lorsque l'américanisme envahissant aura tout emporté.

Personne ne conteste que l'action du clergé canadien n'ait contribué, plus que toute autre, au maintien de la langue française en Amérique. La fondation de collèges classiques, au moment où l'argent manquait, où le recrutement des maîtres était difficile, mérite une admiration sans réserve. Et il n'est peut-être pas moins remarquable d'avoir réussi à les faire vivre depuis, et même à les faire progresser à force d'intelligence et de dévouement. Mais l'enseignement qu'on y donne se ressent encore de cette improvisation, et le nombre des professeurs de carrière, ayant eux-mêmes fait les études nécessaires, est trop insuffisant pour fournir à l'élite canadienne les éléments supérieurs dont elle aurait besoin dans tous les domaines, et particulièrement en littérature.

Il faut dire aussi que l'ambiance est bien peu favorable aux travaux désintéressés de l'esprit. Cet immense pays neuf réclame pour des besognes matérielles, d'une urgence immédiate, tout l'effort de sa population restreinte. L'artiste et l'écrivain sont, plus ou moins consciemment, regardés comme

des déserteurs de l'œuvre commune. Les intellectuels doivent servir comme professeurs, journalistes ou orateurs. Aussi est-ce chez eux qu'il faut chercher le meilleur de la pensée canadienne. Malheureusement, celle-ci est tellement mêlée à l'action, l'élément de lieu et d'actualité y occupe une si grande place, qu'elle ne saurait présenter au delà des frontières un intérêt général et humain.

La querelle du régionalisme est déjà vieille au Canada et elle n'est pas sur le point de s'apaiser. Au contraire, depuis dix ans, depuis que le nombre des étudiants canadiens venant en France a augmenté, elle a repris de plus belle.

On ne pourrait parler d'une école, ni même d'un groupe régionaliste canadien; c'est plutôt la réaction d'un certain nombre d'intellectuels n'ayant entre eux aucune liaison, mais tous convaincus que l'état d'infériorité de leur littérature nationale vient de l'imitation des œuvres françaises. « Nous voulons des poètes, des prosateurs qui soient de chez nous, réclament-ils. Nous ne sommes ni des Français, ni des Parisiens. Alors, pourquoi essayer d'écrire comme eux? » Au fond, il serait facile de se mettre d'accord sur une formule un peu large, qui laisserait à chacun la liberté du sujet, tout en demandant de le traiter d'une façon personnelle. Cela suffirait, à notre avis, pour que l'œuvre soit canadienne. Car, un auteur, qu'il le veuille ou non, échappe rarement à son pays. Si dans le passé Crémazie et Fréchette ont pris les romantiques pour modèles, c'est qu'ils ne pouvaient réussir par eux-mêmes à pénétrer dans leur sujet, à le penser et à le sentir fortement, et à l'exprimer suivant leur rythme propre. Mais, jusque dans l'imitation, ils restent Canadiens malgré les apparences. Ils ont beau admirer le lyrisme de Lamartine et de Victor Hugo et vouloir s'élever à sa hauteur, ils ne peuvent rien changer au fait que le Canada s'est trouvé hors de l'évolution et de la crise intellectuelle, morale et politique d'où est sorti le romantisme, et ils n'en continuent pas moins à être des classiques par la rhétorique, par l'impersonnalité, par l'expression qui reste presque toujours en deçà de la pensée. Le succès les aurait francisés, leur insuccès prouve que, malgré eux, ils ne pouvaient être que Canadiens.

Mais il serait trop simple de s'entendre. Que deviendraient

alors tous ceux à qui le régionalisme permet, aux jours creux, de trouver la matière d'un article d'une violence essoufflée contre l'influence de la littérature française ? Les uns ne veulent plus la considérer qu'en étrangère, au même titre que celle d'Allemagne, d'Angleterre ou de Russie. Les autres rêvent d'un petit Québec bien fermé, calfeutré, imperméable, où dans une odeur de souliers de bœufs, de tabac du pays et de « ferlouche », s'élaborerait le chef-d'œuvre 100 % canadien. Quelques-uns disent même que fondus, un jour, dans le grand tout américain, parlant une langue nouvelle, leurs heureux descendants pourront enfin écrire des œuvres originales qui, traduites dans différents pays, feront l'objet d'une admiration universelle... Nous leur souhaitons bonne chance.

En attendant, on ferait peut-être bien de ne pas oublier qu'environ trois millions de Canadiens s'expriment encore en français. Leur langue évidemment s'est anémiée. Elle fourmille d'archaïsmes, de canadianismes et d'anglicismes, mais ce n'en est pas moins un français authentique. Toute la gamme s'y trouve depuis la pire langue parlée jusqu'à la meilleure langue écrite. Elle ne diffère guère plus du français académique et universitaire, que celui de certains quartiers populaires de Paris ou de quelque village normand, et d'autre part, en entendant certains Canadiens cultivés, il est souvent difficile de reconnaître qu'ils ne sont pas de France. Même les critiques les plus canadianisants emploient un français très convenable et parfois excellent.

Dans ces conditions, pourquoi les auteurs canadiens ne se serviraient-ils pas des moyens d'expression qui sont ceux de leurs compatriotes? Cela n'exclurait ni le particularisme local, ni les qualités essentielles de la langue française. Car, l'erreur serait de continuer à croire qu'une œuvre sera canadienne dans la mesure où elle reproduira plus fidèlement le langage de ceux qui, là-bas, parlent le plus mal. Le pittoresque des mots peut ajouter, comme dans *Maria Chapdelaine*, au caractère d'un récit, mais il ne saurait constituer, à lui seul, l'originalité d'une littérature. Quant à soutenir avec ce journaliste de Montréal que « le français moderne est impuissant à rendre les formes diverses de nos pensées, les nuances de nos sentiments... » ou que « ses mots n'ont pas la vertu de repré-

senter avec exactitude les choses réelles de notre pays », c'est d'une naïveté charmante. Nous étions à tort sous l'impression que le français de toutes les époques avait été remarqué pour son aptitude à exprimer, avec précision, les subtilités de l'esprit et du cœur, aussi bien que la réalité du monde sensible. Mais cette langue qui a suffi aux littératures exotique, provinciale et coloniale françaises, aux littératures belge et suisse, et aux nombreux écrivains étrangers qui l'ont adoptée pour faire connaître le caractère propre de leur pays, les régionalistes canadiens ne s'en contentent pas. Nous les jugerons à l'œuvre.

Les considérations qui précèdent pourraient sembler pessimistes, si nous ne les faisions suivre de quelques lignes sur le sens du rythme de la jeune génération canadienne.

Elle eut un précurseur, un initiateur dans son pays même. Il faudra, un jour, essayer de faire connaître en Europe le nom d'Emile Nelligan. Quelle place ne devrait-il pas occuper dans la littérature française, où un sonnet a suffi pour rendre un poète célèbre, alors que lui, par la musique de ses vers, rappelle si souvent le meilleur Verlaine! Nelligan est l'enfant sublime de la poésie canadienne. C'est le don, c'est l'inspiration dans toute sa pureté, mais aussi la détresse de vivre dans un monde involontairement hostile. Comment se libérer, comment atteindre cet « idéal blanc » qui l'obsède comme la neige de l'hiver canadien? Il se sent trop jeune, malhabile. Et le destin le presse.

Je sens voler en moi les oiseaux du génie,
Mais j'ai tendu si mal mon piège qu'ils ont pris
Dans l'azur cérébral leurs vols blancs, bruns et gris,
Et que mon cœur brisé râle son agonie.

A dix-huit ans, par delà la raison, dans « l'abîme du rêve », suivant sa propre expression, Nelligan ne devait plus chanter que pour lui-même.

En prose, l'influence de Marcel Dugas fut plus grande qu'il ne voudrait modestement le reconnaître. Le rythme est inné. On ne l'acquiert pas. Mais celui qui le possède peut l'enrichir ou l'affiner. Combien de ses jeunes compatriotes, en l'entendant lire quelques-uns de ses poèmes, n'ont-ils pas pris

conscience de ce qui sommeillait en eux, inexprimé! Comme Nelligan, il est en réaction contre son milieu; comme lui, il essaie de s'évader par la musique, qui le conduit vers la beauté mystérieuse des symboles. Là, il peut exprimer toute son amertume sans tomber dans la vulgarité des polémiques. Et devant les siens, qui ne savent s'il faut protester, admettre ou sourire, il maintient la primauté de l'inspiration et de l'art.

Aujourd'hui, bénéficiant de ces audaces, la jeune génération canadienne a pu entreprendre un inventaire lyrique de son pays. Il ne s'agit plus de voix isolées. Chacun est soutenu par le chœur, car ils sont nombreux, presque trop nombreux, à vouloir chanter. Qu'importe! L'ensemble mérite notre sympathie. Les subtiles intuitions des vierges s'y harmonisent avec l'assurance orgueilleuse des mâles. On découvre le monde et la vie comme au premier jour, et cela crée un rythme, où les ardeurs de la jeunesse ne sont pas encore humanisées par l'émoi des déceptions prochaines.

Déjà, au-dessus des autres, apparaissent les meilleurs, ceux qui feront la synthèse, qui trouveront peut-être la forme définitive, et parmi eux, le plus grand, que l'on peut nommer sans hésitation, est Robert Choquette. C'est tout un article qu'il faudrait lui consacrer. Signalons pour l'instant qu'il l'emporte par la fougue, le souffle et la densité du lyrisme. La nature lui a inspiré une ferveur panthéiste qui pourrait manquer de nouveauté pour nous retenir, si elle ne s'exprimait avec un tel élan. Les dons suppléent dans une étonnante mesure à l'insuffisance de la formation. Il suffirait à l'avenir d'exercer une surveillance plus attentive pour faire disparaître les dernières inégalités.

Robert Choquette porte les aspirations des intellectuels canadiens, et même de ceux qui, là-bas, sans aucune préoccupation de culture et d'art, seraient assez fiers de pouvoir présenter un grand poète à la France. Celle-ci ne serait pas moins heureuse de l'accueillir. Nous le disons en insistant, car plusieurs de ces jeunes la connaissent mal et croient qu'elle ne saurait leur réserver qu'un « succès de charité ». Il ne tient qu'à eux d'écrire des œuvres qui méritent autre chose. Elle est prête à toutes les admirations, à tous les enthousiasmes,

et elle y joindrait une émotion particulière, si un Canadien d'origine française venait enrichir le patrimoine de beauté. Mais encore faut-il qu'elle soit renseignée sur la vie littéraire du Canada. Ce sera le but de nos chroniques.

PIERRE DUPUY.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

CRITIQUES. — Roberto Giusti : *Critica y Polemica* (quatrième série), « Nosotros », Buenos-Ayres. — Alone (Hernan Diaz Arrieta) : *Portales intimo*, Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili). — Mémento.

J'ai déjà signalé ici le peu de sûreté du sens critique que montraient parfois les écrivains hispano-américains qui s'adonnent à commenter la production littéraire. La plupart paraissent ne pas juger suivant un goût solide formé par une culture littéraire comprenant toutes les époques, mais suivant les inclinations, les préoccupations ou les recettes en faveur du moment. Ainsi, ils déprécient les grands écrivains d'hier de leurs pays et ils travaillent à démolir leur œuvre. C'est ce qu'ils ont fait pour José Enrique Rodo, et ce qu'ils font aujourd'hui pour Ruben Dario. Empressés à blâmer ce qu'il y a d'occasionnel en ce grand poète, et à répandre les préjugés courants sur certains de ses aspects, ils s'obstinent à ne pas envisager le développement complet de son génie à la clarté des nouvelles études qui lui ont été consacrées, et à méconnaître ce qu'il a de personnel, de grand, d'impérissable. Quelques-uns se plaisent à opposer à Dario les initiateurs de moindre importance du mouvement moderne, et certains compatriotes de ces derniers vont jusqu'à faire le silence autour de sa personnalité, croyant agir de la sorte en patriotes. Un Mexicain, Gonzalez Peña, a publié une histoire de la littérature de son pays dans laquelle le nom du grand réformateur de la poésie castillane ne se trouve pas. Ils pensent qu'une pareille attitude est aussi licite que celle de certains critiques français vis-à-vis d'Anatole France, sans se rendre compte que France, qui n'apportait pas grand'chose à la littérature de son pays, et Ruben Dario, qui ouvrit une nouvelle ère dans celle de langue espagnole, sont deux figures très différentes. Verlaine et Mallarmé sont, en France, admirés et respectés. Je n'ai pas en vue, assurément, tous les critiques de

l'Amérique espagnole, et je vais aujourd'hui m'occuper de deux d'entre eux qui se distinguent précisément par leur pondération.

J'ai parlé plusieurs fois ici de Robert Giusti qui dirige, conjointement avec Alfredo Bianchi, la revue *Nosotros*, de Buenos-Ayres, parce qu'il nous offre de temps en temps ses études réunies en volume sous le titre de **Critica y Polemica.** Dans la quatrième série, qui vient de paraître, toujours attentif au développement intellectuel de son pays, Giusti nous parle avec sa sagacité et sa discrétion habituelles des essais de J. Ortega y Gasset sur l'avenir de l'Argentine et le caractère de ses citoyens, de la manière erronée et peu efficace dont on enseigne l'espagnol en son pays et de la prétendue influence de la culture italienne sur la littérature argentine. Mais ce critique, qui ne s'occupait précédemment que des écrivains de son pays, nous parle aujourd'hui particulièrement et avec beaucoup d'empressement de divers auteurs étrangers : des espagnols Ortega y Gasset, Julio Cejàdor, de l'hispaniste français Paul Groussac, du critique portugais Fidelino de Figuereido. Et cet écrivain qui se montrait dédaigneux de la tradition de sa terre, enthousiaste de la science du XIXe siècle et peu préoccupé des problèmes de l'Amérique latine, nous parle actuellement avec délectation, dans la description d'un musée, des belles choses anciennes de son pays, et, au cours d'une évocation de ses « vingt ans de vie littéraire », il déplore « le stationnement de l'intelligence » argentine » dans « la mer morte du positivisme », il rappelle l'attitude ferme de *Nosotros* vis-à-vis de « l'impérialisme yankee ». Sans doute, il croit encore que les beaux restes du passé dans lesquels la tradition est vivante sont des images de la mort, et il ne critique pas chez Ortega y Gasset le défaut le plus grave de ses essais : parler de l'avenir d'un pays hispano-américain sans même faire allusion à la politique des Etats-Unis qui menace cet avenir. Son livre n'en dénote pas moins une évolution très heureuse que je me plais à signaler. Le chapitre qu'il consacre à ses vingt années de labeur est particulièrement intéressant; il nous y raconte l'histoire de *Nosotros*. Adolescents encore, Bianchi et Giusti fondèrent cette revue en 1907, sans autres forces que leur

enthousiasme et avec le concours de quelques amis. Dès le premier numéro, résolument, ils surent la dégager des coteries, des cénacles et en faire un organe de la pensée nationale, libre et accueillant. Ainsi, presque tous les écrivains argentins, aînés et jeunes, ont donné à cette revue leur collaboration empressée, et, bien que Giusti oubliât de le dire, beaucoup d'écrivains des autres pays hispano-américains ont collaboré ou bien y collaborent avec un égal enthousiasme. De sorte que *Nosotros* est aujourd'hui sans conteste la première publication littéraire du continent. Néanmoins, ses directeurs ont dû lutter sans trêve pour pouvoir la soutenir; pendant deux années ils ont dû suspendre sa publication et aujourd'hui encore ils ne parviennent à la faire vivre qu'à grand'peine. Cela est dû sans doute à la coutume qu'ont les journaux et les magazines d'Argentine de servir à leurs lecteurs, entre les actualités et les annonces, de nombreuses tranches de littérature pour leur faire avaler plus aisément le reste. Mais aucun pays cultivé ne peut se passer de revues consacrées exclusivement aux lettres, et ainsi nous espérons que *Nosotros* atteindra enfin la prospérité matérielle qui assurera sa vie et qui lui permettra de rétribuer dûment ses collaborateurs. En tout cas, Bianchi et Giusti mériteront toujours la reconnaissance de l'élite argentine et hispano-américaine.

Hernan Diaz Arrieta, Chilien, connu sous le pseudonyme d'Alone, a débuté il y a quelque quinze ans avec un roman, *La Sombra Inquieta,* qui est, par la finesse de la psychologie, par son heureuse interprétation de la vie de Santiago, une des plus belles œuvres de ce genre qui ait été écrite en Amérique espagnole. Ensuite, Diaz Arrieta s'est consacré à commenter dans la presse la production littéraire de son pays avec sagacité et impartialité, et rarement, avec cette précipitation que presque tous les écrivains créateurs, voués à une besogne qui ne peut les satisfaire, montrent par moments. Bien qu'il se soit refusé jusqu'ici à réunir ses chroniques en volume, il vient de nous donner un livre composé de trois d'entre elles, consacrées aux lettres de l'homme d'Etat chilien Diego Portales et suivies de quelques-unes de ces lettres ainsi que d'autres lettres inédites : **Portales intimo.** En sa

correspondance privée, Portales se montre dans toute la sincérité de sa puissante humanité. Notre critique l'étudie avec beaucoup de finesse sous l'aspect de sa vie intime qui est sans doute le moins connu et le plus personnel. Cet homme d'Etat éminent qui, vers le premier tiers du siècle passé, organisa son pays et y établit le gouvernement d'ordre qui ne devait être troublé qu'en ces dernières années, était un homme intègre et très éclairé, qui avait le culte de l'amitié, dédaignait le pouvoir et la réclame et possédait une clairvoyance extraordinaire. Il fut toujours fidèle à ses amis, ne voulut pas être Président de son pays, et, quand les Etats-Unis proclamèrent la Doctrine de Monroë, parmi les approbations de tout le continent, il comprit que cela obéissait à un « plan arrêté » pour « faire la conquête de l'Amérique latine, non par les armes, mais par l'influence en tout genre ». Cet homme si droit aimait pourtant passionnément les femmes et se plaisait aux choses belles ou gaies de son pays. Il entretint plusieurs maîtresses qui lui donnèrent des enfants, bien qu'il n'ait jamais montré le moindre romantisme en ses relations sentimentales. Il appelait les femmes les « objets » qui satisfaisaient son « unique passion ». Et quand il se trouvait éloigné du gouvernement, à la campagne, il demandait à l'un de ses amis une guitare « faite dans le pays » et « deux pots à maté en grès doré et parfumé de ceux que font les religieuses.» Pour les questions d'argent qui sont, dans la vie moderne, comme le dit avec raison notre critique, « la pierre de touche de l'honneur masculin », Portales se montrait au contraire d'une grande sévérité. Il régla toujours dignement ses affaires malheureuses, se retira du gouvernement sans fortune et vécut plusieurs années luttant honorablement contre la pauvreté. Ses ennemis ont dit qu'il manquait de culture. Mais en ses lettres il montre une certaine connaissance des classiques espagnols et quelques-unes le présentent « comme un des premiers écrivains de mœurs » de son pays. D'autre part, cet homme d'Etat eut une inspiration très heureuse dont il n'est pas question dans les lettres que nous examinons : celle d'abattre le militarisme, cause des révolutions de son pays, et d'assujettir fortement l'armée au pouvoir civil. Daniel Riquelme a dit quelque chose de cela dans un de ses articles recueillis récem-

ment en volume : « la Révolution de los sastres (1) ». Espérons que le succès obtenu par *Portales intimo* éveillera au Chili le goût de l'Histoire sociale, de mœurs et de vie intime d'autrefois, si négligée, et qu'il engagera Diaz Arrieta à nous donner d'autres volumes de critique, et surtout les œuvres d'imagination qu'il est permis d'attendre de l'excellent auteur de *La Sombra Inquieta.*

MÉMENTO. — *Le Gouvernement du Chili et les Ecrivains.* — Le gouvernement du Chili qui vient d'être renversé, gouvernement qui maintenait en Europe de nombreux militaires, avec des appointements très élevés, et qui envoya l'an dernier en France un ambassadeur spécial ne sachant pas un mot de français, a été singulièrement injuste et dur pour les écrivains. Il a établi un impôt qui frappe les nationaux résidant à l'étranger et dont les écrivains ne sont pas exemptés. De sorte que les écrivains chiliens, qui par leur œuvre font en Europe la meilleure propagande nationale, sont *astreints à payer le gouvernement pour servir leur pays.* Je voulais protester ici contre une telle injustice, mais un professeur chilien, qui vint alors en France, me parla avec tant d'ardeur de la bonne volonté du Président que je préférai m'adresser à celui-ci. Je ne reçus pas de réponse, et l'impôt en question, loin d'être aboli, a été considérablement augmenté. Espérons que le nouveau gouvernement voudra faire disparaître ce triste témoignage de l'inculture de la dictature militaire. Si néanmoins il ne croit pas opportun d'abolir cet impôt, qu'il en excepte au moins les *écrivains professionnels.* C'est une iniquité, que seul un dictateur illettré a pu concevoir, que de faire payer pour résider à l'étranger les écrivains qui servent leur pays en Europe, sans qu'il en coûte rien au trésor national.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Constantin H. Rindoff : *Les Etats-Unis des Balkans*, étude critique sur la possibilité d'une entente politico-économique et moyens de réaliser l'Union édérative des Etats balkaniques. Paris, Jouve, 1930. — Jacques Brion : *La Crise des finances australiennes*, les Presses modernes. — John K. Winkler : *William Randolph Hearst*, Gallimard.

Les Etats-Unis des Balkans. Ce livre comporte trois parties très différentes : un exposé ethno-historique sur la

(1) Daniel Riquelme : *Cuentos de la Guerra y otras paginas*, Imprimerie universitaire, Santiago.

formation et la structure des Etats balkaniques; une dissertation juridique sur la nation, l'Etat et le pouvoir; enfin un plan de réalisation d'Union fédérative balkanique. L'auteur est Bulgare et se place à un point de vue national, tant dans son histoire de l'évolution balkanique que dans l'élaboration de son projet fédératif. Il insiste avec raison sur l'unité de fond de la civilisation balkanique, mélange de la culture grecque et romaine voilée d'un vernis oriental. Il analyse les trois manifestations essentielles de la vie balkanique : l'esprit d'indépendance de la montagne, la soumission de la plaine et l'opportunisme du littoral et des centres urbains. Il professe avec bien d'autres cette vérité que « la collaboration entre la Yougoslavie et la Bulgarie, deux nations dépositaires de tant d'éléments de la civilisation moderne, est une condition indispensable pour que les Balkans puissent se remettre de leur longue convalescence ». Enfin il s'étend longuement sur le problème des minorités, critique la politique macédonienne du gouvernement de Belgrade et soulève en passant la question (?) monténégrine.

La partie évidemment la plus originale de cette étude est celle qui se rapporte au projet de fédération balkanique. Après une évocation sommaire mais suggestive des diverses tentatives faites dans cette direction, l'auteur s'arrête sur la conférence balkanique d'Athènes (5-14 octobre). Il juge cette initiative extrêmement intéressante, tout en faisant les réserves justifiées sur ses résultats immédiats. Sa conclusion est que les Etats de la Péninsule doivent se consentir quelques sacrifices les uns aux autres plutôt que de faire appel à de grandes puissances rivales qui font payer leur protection d'un asservissement économique. Il préconise, comme solution pacifique du problème balkanique, la création d'un *Zollverein*, d'un *Zollparlament* et d'une Banque fédérale. Il recommande des contacts périodiques entre les agrariens, les ouvriers et la bourgeoisie des Etats intéressés. Il voudrait voir donner à la jeunesse une éducation dépouillée du vieil esprit nationaliste et orientée dans un esprit de solidarité interbalkanique. A des propositions aussi sages il est impossible de ne point souscrire. On hésitera davantage à s'engager à la suite de M. Rindoff quand il donne pour base à sa fédé-

ration un regroupement des peuples balkaniques en vingt-trois (1) provinces autonomes, parmi lesquelles le Banat, la Bucovine, la Bessarabie, la Dalmatie, l'Epire, la Slovénie, l'Istrie, la Transylvanie, la Thrace, la Voïvodine et deux villes libres : Constantinople et Salonique. Il est à remarquer que la plupart de ces provinces comptent des éléments minoritaires importants : on voit par là l'indicible complication du régime sous lequel elles seraient placées et l'on s'étonne que l'auteur ne craigne point de voir dans ce morcellement un moyen de démultiplier sans les faire disparaître — bien loin de là — les difficultés contre lesquelles des Etats ayant une tradition historique et une vieille expérience politique se débattent péniblement. Les Balkans comptent trop d'enclaves pour qu'une diminution des surfaces territoriales autonomes corresponde à une diminution sensible des irrédentismes. Il y a dans le Srem des villages où vivent côte à côte des Serbes, des Croates, des Allemands, des Hongrois et des Albanais. On pourrait faire de ces villages des entités autonomes : leur assurerait-on la paix et leur conférerait-on la conscience de l'unité plus efficacement par l'autonomie que par un centralisme modéré jouant le rôle d'arbitre? Il est permis d'en douter.

Au demeurant, le livre de M. Rindoff, parfois un peu passionné, est documenté et intéressant; on n'y relève point ces lapsus chronologiques ou onomastiques qui rendent les ouvrages de ce genre trop souvent inutilisables.

ALBERT MOUSSET.

§

La **Crise des finances australiennes,** étudiée par M. J. Brion, est un épisode caractéristique de la période actuelle. L'établissement des blancs a rencontré moins d'obstacles sur le continent australien (7 millions 1/2 de kil. carrés) que partout ailleurs; sauf qu'il fut nécessaire de construire des barrages dans les nombreuses régions semi-arides, le pays se prêtait partout à la colonisation sans exiger aucuns frais. Aussi jusqu'à la Guerre mondiale, l'Australie avait-elle

(1) L'auteur en compte en réalité 24, mais la Dalmatie revient deux fois dans son énumération.

des finances en assez bon état. En 1913, la couverture du papier-monnaie était encore de 42 % et il y avait encore beaucoup d'or dans les banques privées et chez les particuliers. La part que l'Australie prit généreusement à la guerre changea cette situation; elle dut depuis la paix lever annuellement plus de 30 millions de livres pour payer les dettes de guerre. Les intérêts et l'amortissement de la dette publique ordinaire ne montaient au contraire en 1930 qu'à 1.971.668 livres, mais les pensions socialistes (invalidité, vieillesse, maternité) s'élevaient déjà à 11.434.316 livres. Sur 64 millions de dépenses effectuées en 1929-30, les dettes et les pensions en absorbèrent 45. Cette situation était aggravée par le système d'emprunts : la dette flottante s'élevait à 39 millions de livres; de plus, d'autres emprunts venaient à échéance pour 42 millions en 1930, pour 44 en 1931, pour 13 en 1932, pour 72 en 1933 et pour 51 en 1934. Il n'était possible de faire face à de pareilles échéances que par de nouveaux emprunts. Les effets de la politique socialiste venant se joindre à ceux de la crise économique mondiale les rendirent impossibles.

A l'expiration de l'année budgétaire 1929-30, les déficits budgétaires accumulés montaient à 6.457.882 livres; de plus, de 1928-29 à 1929-30, les exportations tombèrent de 141 millions à 97, les importations ne baissant que de 143 à 131. L'Australie dut se résigner à des exportations massives d'or : de 3.926.520 livres en 1928-29, elles montèrent à 27.748.549 en 1929-30; un pareil effort ne peut être renouvelé. Or, simultanément les prix des principales productions australiennes baissèrent : en 1928-29, l'exportation des laines avait produit 61 millions; elle n'en produisit plus que 36 en 1929-30; même chute pour l'exportation du blé : de 26 millions en 1928-29, elle tomba à 15 en 1929-30.

Pour faire face à ces déficits, il faudrait faire des économies; les gouvernements socialistes de l'Australie en sont incapables; ils ont établi que les salaires seraient fixés par des commissions paritaires composées par moitié de représentants des ouvriers et de fonctionnaires de l'Etat : les patrons ne sont pas représentés. Aussi, les salaires ont-ils augmenté de 96 % depuis 1911 sans que la productivité du travail progresse sensiblement, celui aux pièces étant peu pratiqué.

De 1924-25 à 1927-28, le nombre des ouvriers employés en Australie a augmenté de 5 %, mais le volume de la production industrielle ne s'est accru que de 3 %. Aux Etats-Unis, pendant la même période, tandis que le chiffre de la main-d'œuvre industrielle baissait de 5 %, la production s'accroissait de 15 %. Dans le Royaume-Uni, entre 1924 et 1928, la population industrielle s'élevait de 5 %, mais la production s'accroissait de 7 %.

Les impôts en Australie ont presque atteint le maximum. La grande propriété est surtaxée (un revenu de 9.534 livres aurait à payer 70 % d'impôt). La matière imposable se dérobant, il a fallu se résigner à l'établissement d'un impôt de 2 1/2 % sur le chiffre d'affaires, mais il ne peut suffire à rétablir l'équilibre; aussi le change australien ne cesse de baisser; il perdait déjà 8,5 % le 9 octobre 1930; le 13 janvier 1931, cette perte tomba à 18 % et le 28 à 30 %; le 29 août, elle était de 33 %. En décembre 1930, on crut que l'Australie allait faire faillite; on a pu l'éviter jusqu'à maintenant, mais néanmoins la cote des emprunts australiens a beaucoup baissé : le 29 août dernier, le 6 % Australien cotait 81 et le 5 % 71 tandis que le 6 % Canadien cotait 95, le 6 % Néo-Zélandais 101 et le 6 % Grec 83. Le parti socialiste, qui détient le pouvoir, préconise comme remède la répudiation des dettes de guerre.

William Randolph Hearst, dont M. John K. Winkler a écrit avec talent une vie romancée, n'est pas un ami de la France (notre gouvernement a même peut-être été trop loin en l'expulsant récemment pour ce motif), mais c'est un personnage important et curieux; l'ouvrage de Winkler, le premier publié en France comble donc une lacune.

Le père de W. R. Hearst était un chercheur d'or qui avait fait fortune et était devenu sénateur. William Randolph était son fils unique. En 1887, il avait 23 ans et n'avait encore montré de goût prononcé que pour faire des farces, ce qui l'avait fait renvoyer de l'Université de Harvard.

Il demande alors à son père de lui céder un de ses journaux, l'*Examiner* de San Francisco, le quotidien le moins lu de la ville, et l'obtint. Y introduisant aussitôt des

titres voyants, des articles au goût du public, des caricatures et des suppléments en couleur, il parvint à en faire en deux ans le plus grand journal d'information de l'ouest. Ce succès le posa; il avait auparavant le surnom de « Willie-le-Gâcheur », il acquit alors la réputation de « réclamiste intelligent, mais sans scrupules ». Dès cette époque, Hearst commençait des campagnes; celle pour la défense des ouvriers de race blanche contre l'immigration asiatique fut la première. En 1891, une autre succéda pour le canal de Panama.

En 1895, Hearst acquit à New-York pour 180.000 dollars le *Morning Journal.* Il venait de recevoir de sa mère un cadeau de 7.500.000 dollars. Il les employa à rivaliser avec le *World* de Pulitzer; il en imita les dimensions et l'aspect, mais vendit le numéro du *Journal* pour un cent tandis que celui du *World* en coûtait deux. En dix mois, le tirage du *Journal* passa de 20.000 à 400.000. Au bout de quatre mois, Pulitzer fut forcé de réduire son prix à un cent.

En 1896, Hearst se mit à soutenir la candidature démocrate de Bryan contre Mac Kinlay, « l'homme des puissances financières », et réussit à gagner tant de voix pour Bryan qu'un déplacement de 37.000 convenablement réparties eut procuré la victoire à ce candidat. Après la défaite, Hearst continua de terribles attaques contre Mac Kinlay; seul, un assassinat cinq ans après y mit fin. Entre temps, Hearst avait grandement contribué à la guerre contre l'Espagne.

En 1903, Hearst épousa Millicent Wilson, jeune danseuse, fille d'un danseur excentrique; l'année suivante, il brigua la candidature démocratique à la présidence, mais échoua. En 1905, il fut « à un doigt » d'être élu maire de New-York. Ploutocrate lui-même, il se vantait de combattre les « féodaux voleurs d'or »; il prétendait se servir de ses journaux pour « cingler les côtes dorées des pirates aux privilèges spéciaux » et être un « tueur de patrons né ».

En 1903, Hearst commença à posséder des magazines. Le premier fut le *Motor;* le *Cosmopolitan* suivit; aujourd'hui, il en possède une vingtaine.

Dès 1912, Hearst était l'ennemi de Wilson. En 1914, il le devint des Alliés en soutenant que la guerre n'était qu'une

lutte économique et que l'Angleterre et le Japon étaient plus menaçants pour la neutralité américaine que l'Allemagne. En octobre 1916, les gouvernements alliés interdirent la poste et le télégraphe à l'*International News Service,* l'agence par laquelle Hearst fournissait les nouvelles à 600 journaux. En 1920, l'élection de Harding contre Cox (le candidat de Wilson) fut célébrée par Hearst comme sa victoire et la défaite de la politique anglaise » et « in-américaine ». « M. Wilson voulait un referendum sur la Société des Nations, écrivit-il; il l'a eu. »

Son activité journalistique n'a pas appauvri Hearst. Ses résidences (et surtout son parc californien) dépassent en splendeur beaucoup de châteaux royaux.

EMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

Com. A. Laurens : *Histoire de la Guerre sous-marine allemande* (1914-1918), Soc. d'édit. Géo-Mar. et Col. — Lowell Thomas : *Les Corsaires sous-marins,* Payot. — Com. Herbert Sauer : *L'Enfer sous l'eau. Le sous-marin U. G. 55,* Payot. — Ch. Vidil : *Les Mutineries de la Marine allemande* (1917-1918), Payot. — *Le Bombardement de Scarborough et le Combat du Dogger Bank,* d'après le serv. historiq. de la Marine allemande, trad. par le cap. de corv. R. Jouan, Payot.

Le commandant A. Laurens, chef de la Section Historique de la Marine, se devait d'écrire **L'Histoire de la Guerre sous-marine allemande.** Spécialisé dans l'étude de cette question, depuis plusieurs années, après avoir été chef du Service des renseignements à la Direction générale de la guerre sous-marine en 1917-1918, il a eu à sa disposition toute la documentation officielle, si abondante, si riche en discussions stériles et en solutions négatives, si indigente en moyens efficaces pour combattre la campagne sous-marine. Celle-ci avait surpris tous les chefs navals alliés, qui avaient toujours affiché un dédain absolu pour le sous-marin. Il leur paraissait impossible que les désastres causés par les quelques sous-marins que possédait l'Allemagne, au début des hostilités, pussent se continuer longtemps. Lorsque, à leur grande surprise, la campagne sous-marine s'intensifia au point de ne pouvoir plus être niée, ce fut le désarroi. Le commandant Laurens en fait l'aveu dans les termes suivants :

...Discussions interminables, rapports volumineux. C'est une lutte d'opinions perpétuelle : marines de guerre, marines de commerce, chefs alliés sont en antagonisme constant. Les questions de personnes, de préséance, de politique générale et de politique intérieure divisent les hommes, faussent les jugements et retardent tout progrès. Il ne faudra pas moins de six mois pour passer de la décision à l'exécution des mesures adoptées par la Conférence de Corfou. Ce n'est que le 15 décembre 1917 que l'organisation des convois fut généralisée en Méditerranée.

Le 15 décembre 1917! Autant dire en 1918, la dernière année de la guerre. Jusque-là, quelle pitoyable direction! N'insistons pas. On n'y croirait pas. Les solutions de bon sens n'avaient pas manqué, cependant, dès 1915, auxquelles il fallut venir en 1918. Mais elles avaient été écartées, avec quel dédain!

On lira avec curiosité l'exposé des tentatives de poursuite des sous-marins allemands par les forces alliées, dès que la T. S. F. décelait leur présence, tentatives conduites sans méthode et partant sans résultats. C'est la partie la plus neuve et la plus intéressante de l'ouvrage.

Le commandant Laurens a suivi la question du sous-marin à la Conférence de Washington, puis à celle de Londres. A la veille de la Conférence du désarmement, la connaissance de l'état actuel de la question n'est pas sans utilité. Ajoutons qu'aucun livre sur la guerre navale n'a été encore aussi librement écrit, autant du moins qu'on peut le faire à courte distance des événements.

Un journaliste américain, M. Lowell Thomas, a pensé à aller interviewer en Allemagne les Commandants de sous-marins, qui ont survécu, et, à défaut de ceux-ci, car ils ne sont plus très nombreux, les officiers qui les assistèrent dans leur tâche périlleuse. De là, un livre curieux, vivant, **Les Corsaires sous-marins.** Un petit nombre de ces hommes continue à servir dans la marine. D'autres l'ont abandonnée pour entrer dans les affaires. M. Thomas Lowell apporte peut-être quelque complaisance à nous les montrer tous, comme de parfaits gentlemen, séduisants, même modestes, ne manquant pas de faire ressortir les quelques traits d'humanité qui restent à leur actif et qu'il faut reconnaître. L'auteur ne remarque pas

que ces traits ont été quelque peu tardifs. Ils ne peuvent faire oublier tout à fait le caractère de cruauté que ces hommes apportèrent, d'une manière générale, dans leur mission pour obéir au système de terrorisme, poursuivi sur terre comme sur mer par le grand état-major allemand.

L'Enfer sous l'Eau par Herbert Sauer, ex-commandant du U.-C. 55, détruit par une machine infernale, placée avant le départ par un agent de l'*Intelligence service* dans les fonds du bâtiment, est un chapitre curieux de cette guerre atroce, où la ruse et la déloyauté, qu'on commence à nous donner comme des vertus militaires, eurent un plein succès. Herbert Sauer, qui était lui-même un ex-agent secret de l'Allemagne, tombé entre les mains des Anglais, fut durement traité. Le traitement exceptionnel dont il fut l'objet était-il peut-être assez mérité?

M. Ch. Vidil, nous décrivant **Les Mutineries de la Marine Allemande en 1917 et 1918,** en a pris prétexte pour une étude des séditions des équipages de navires de guerre à travers les âges : révoltes des équipages anglais pendant les guerres de la Révolution, des marins espagnols, portugais, brésiliens; mouvements de mécontentement, on ne saurait les qualifier autrement, sur les navires français en Mer Noire, en 1919. M. Ch. Vidil se montre assez réservé à ce dernier sujet, en l'absence, dit-il, de tout rapport officiel. Il y a eu, cependant, sur ces faits deux rapports officiels : celui du vice-amiral, Commandant en chef, et un autre du vice-amiral Barthe, président de la Commission d'Enquête. L'auteur nous paraît trop bien informé pour ignorer l'existence de ces deux rapports. S'il n'a pu en avoir connaissance, c'est que nul n'est prophète en son pays. Par contre, il a pu connaître le rapport du vice-amiral Scheer, dont il nous donne la version in-extenso. Ce rapport fait grandement honneur à la hauteur de vues, à la clairvoyance et à la compréhension du chef allemand. L'étude des mutineries allemandes témoigne d'un grand souci de n'avoir recours qu'à des informations contrôlées. Elle comporte de précieux enseignements.

Les deux épisodes de la guerre sur mer entre Allemands et Anglais. **Le Bombardement de Scarborough et le Combat du Dogger-Bank,** sont curieux à connaître dans le détail.

Une première sortie de la Flotte allemande, le 3 novembre 1914, avec le bombardement de Yarmouth et le mouillage de 140 mines devant ce port, n'avait donné lieu à aucune réaction de la part de la Flotte anglaise. Mais l'opinion publique réagissait, elle, avec fracas; elle ne pouvait admettre l'inertie de la Flotte, dont la toute-puissance lui avait toujours été présentée comme la sauvegarde de la nation. Aussi, lorsque la Flotte alllemande renouvela son entreprise contre les côtes anglaises, en venant bombarder Scarborough, les 15 et 16 décembre suivants, la Flotte anglaise sortit de ses bases et accourut au Sud. Les croiseurs de bataille du vice-amiral Beatty étaient lancés à fond de train; la Ve Escadre cuirassée, la plus rapide, suivait à distance, tandis que Jellicoe se tenait prudemment dans le Nord. Malgré la sortie de la Flotte anglaise et en dépit d'un très gros temps, les croiseurs de bataille allemands exécutèrent leur raid avec plein succès. Il se passa ce jour-là un fait curieux et tout à fait caractéristique de l'état d'esprit général qui anime le chef d'une Flotte cuirassée. Le vice-amiral Inghenol, commandant la Flotte cuirassée allemande, malgré la promesse contenue dans son plan de rester à portée de ses croiseurs de bataille pour les recueillir et les soutenir au besoin, les abandonna à leur sort, dès qu'il eut vent de l'approche de la Ve Escadre anglaise. Cet officier général et son chef d'Etat-major, le vice-amiral Eckermann, furent relevés de leurs fonctions après cette affaire.

Le combat du Dogger-Bank, du 24 janvier 1915, est mieux connu; je n'y insisterai pas. Mais il n'est pas inutile de remarquer que les mêmes fautes furent commises par la Flotte cuirassée allemande.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Criminologie

Ferri-Pisani : *Souvenirs d'un gangster;* Edit. de France. 6 »

Histoire

Jules Deschamps : *Sur la légende de Napoléon;* Champion. » »

Littérature

Alain : *Vingt leçons sur les beaux-arts;* Nouv. Revue franç. 18 »

Maurice Bardon : *« Don Quichotte » en France au XVIIe et au XVIIIe siècle, 1605-1815.* Avec 5 gravures h. t.; Champion, 2 vol. » »

Julien Benda : *Essai d'un discours cohérent sur les rapports de Dieu et du monde;* Nouv. Revue franç. » »

Henry Bordeaux : *Voici l'heure des âmes;* Flammarion. 12 »

Marcel Brion : *La vie des Huns;* Nouv. Revue franç. 15 »

Victor Giraud : *La vie romantique de Chateaubriand.* Avec 4 grav. h. t.; Les Œuvres représentatives. 9 »

Vaslav Husarski : *Le style romantique.* Avec 87 reprod. en héliogravure; Edit. du Trianon. » »

M. E. Ravage : *Grandeur et décadence de la Maison Rothschild,* traduit de l'anglais par André Naijon; Albin Michel. 15 »

A. Dikka Reque, M. A. (McGill) : *Trois auteurs dramatiques scandinaves: Ibsen, Bjornson, Strindberg, devant la critique française, 1889-1901;* Champion. » »

Rétif de la Bretonne : *Le paysan et la paysanne pervertis,* florilège précédé d'une étude de Maurice Talmeyr. Dessins de Jean Hée; Les Œuvres représentatives. 15 »

Lionel D. Woodward: *Une Anglaise amie de la Révolution française: Hélène Marie Williams et ses amis;* Champion. » »

Poésie

J.-L. Aubrun : *La guerre;* Doudet. » »

Politique

Alexandre Pethö : *Le Comte Albert Apponyi,* suivi d'un choix des discours français du comte Apponyi. Avec 8 gravures h. t.; Les Œuvres représentatives. 12 »

Léon Savadjian: *Bibliographie balkanique.* Introduction d'Albert Mousset; Revue des Balkans. 100 »

Questions coloniales

Augustin Bernard : *L'Algérie.* Avec 140 héliogravures et 8 cartes, dont une en couleurs h. t.; Larousse. 30 »

Jean Camp et André Corbier : *A Lyauteyville,* promenade humoristique et sentimentale à travers l'Exposition Coloniale. Avec de nombr. illustrations de divers; Edit. N. E. A. 8 »

Roman

Marcel Allain : *Miss Téria,* n° 10 : *Coquette?* n° 11: *Vendue!* n° 12: *Les yeux qui mentent;* Férenczi, 3 vol. Chaque. 2 »

Denise Cools : *Pour une dame qui se croyait vivante;* Edit. du Tambourin. 12 »

Jacques Deval : *Marie galante;* Albin Michel. 15 »

Marcel Hamon : *Le Pérot;* Malfère. 12 »

Serge Raffalovich : *Schoura, une enfant de la révolution;* Edit. du Tambourin. 12 »

André Salmon : *Comme un homme;* Figuière. 12 »

Jeanne Sandelion: *Un seul homme;* Edit. du Tambourin. 12 »

René Trintzius : *Le septième jour;* Nouv. Revue franç. 15 »

Max du Veuzit : *John chauffeur russe;* Tallandier. 12 »

Sciences

Docteur Binet-Санglé : *Les ancêtres de l'homme.* Avec des illust.; Albin Michel. 25 »

Sociologie

Charles Marcault : *Debout!* Solutions d'avenir; La Presse régionale, 43, rue de Trévise, Paris. 8 »

Voyages

Lafcadio Hearn : *Un voyage d'été aux Tropiques,* traduit de l'anglais par Marc Logé; Mercure de France. 12 »

MERCVRE.

LES ÉCHOS

L'inauguration du monument à la mémoire d'Albert Samain. — Un monument à la mémoire de René Quinton. — Sur trois toiles de Courbet. — La prophétie du moine de Padoue. — Ouvrage faussement attribué à Guy de Maupassant. — A propos de comptines. — Le peuplement français de l'Afrique du Nord. — Victor Hugo revuiste. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

L'inauguration du monument à la mémoire d'Albert Samain, à Lille, sa ville natale, a eu lieu le dimanche 4 octobre. La journée commença par un pèlerinage au cimetière de l'Est : sur la tombe du poète, surmontée d'une haute croix portant une palme, de superbes fleurs furent déposées par M. Emile Ferré, Directeur de l'*Echo du Nord,* président du Comité du monument, M. Roger Salengro, député-maire de Lille, Louis Delepoulle, président des « Amis de Lille », en présence de la famille, du préfet, de personnalités de la ville, de membres du comité et d'amis personnels.

On se retrouva au Jardin Vauban, délicieux et recueilli, au nord-ouest de la cité affairée. De grandes pelouses éclairées de soleil; de beaux arbres qui pleurent leurs feuilles « une à une », selon une expression chère à Samain; des allées harmonieuses; un bruit doux de cascade. Une tribune est dressée au centre d'un secteur d'innombrables sièges. A distance apparaît une blancheur dans la verdure que jaunit déjà le jeune automne, au bord d'un calme petit cours d'eau où voguent les feuilles mortes : c'est le monument sculpté par Mme Yvonne Serruys, deux figures penchées sur le médaillon du poète. La disposition du site ne permet pas à une foule d'approcher davantage. C'est d'ailleurs bien ainsi, et presque symbolique : la méditation du poète à l'écart de la vie. Et puis la dissonance possible d'une parole bien intentionnée lui échappera sans doute : il ne percevra que la rumeur des louanges.

Pendant que la très nombreuse assistance se place, on entend le « P'tit Quinquin », de Desrousseaux, transposé en mineur.

On pourra lire les discours dans un florilège que préparent les « Amis de Lille ». Nous signalerons seulement les orateurs.

M. Emile Ferré, président du Comité, remet à la Ville le monu-

ment; mais il ne se borne pas à cette formalité, et il parle excellemment de la jeunesse du poète et de son œuvre.

M. Roger Salengro, maire de Lille, en qui le Comité a trouvé le concours le plus éclairé et le plus efficace, reçoit le monument, félicite Mme Yvonne Serruys et l'architecte, M. Alleman, ainsi que le Comité et les « Amis de Lille ».

M. Louis Delepoulle, président des « Amis de Lille », dont l'activité fut si utile à l'aboutissement de l'œuvre, assume la tâche délicate de remercier tous ceux qui y ont aidé.

M. Marcel Batilliat représente la Société des Gens de Lettres, et trouve des accents nouveaux pour parler d'Albert Samain.

M. Léon Bocquet apporte l'hommage de la Société des Poètes Français, et, quitte à contrister un peu les gens du nord, dont il est, montre qu'Albert Samain ne fut pas un poète régionaliste. Il fallait bien que ce fût dit.

Les discours sont finis. Mlle Marie Nicolle vint alors dire des poésies de Samain, et une toute jeune fille, Mlle Monique Rerat, récita la poésie *Au Marché*.

Cependant les élèves d'une institution qui porte le nom du poète: l'Ecole Albert Samain, se mettaient « en rang », deux par deux. Ce sont des fillettes vêtues de blanc. Par une allée sinueuse, elles s'acheminent lentement, pendant que la musique municipale joue une marche, vers le monument, devant lequel elles jonchent le sol d'une offrande de fleurs; et à leur suite défile le cortège des douze cents personnes qui ont assisté à la cérémonie.

§

Un monument à la mémoire de René Quinton. — Le 4 octobre a eu lieu à Chaumes-en-Brie (Seine-et-Marne), où est né René Quinton, l'inauguration d'un monument érigé à sa mémoire. Les présidents du Comité d'honneur étaient MM. Paul Doumer, Gaston Doumergue, Raymond Poincaré et Paul Painlevé. Le Comité actif était présidé par le maréchal Franchet d'Esperey et comprenait MM. le lieutenant-colonel Renard, président de la Ligue Aéronautique de France, Rodolphe Soreau, vice-président de l'Aéro-Club de France, Gaston Franchelli, ancien trésorier de la Ligue Nationale Aérienne, E. Bidot, président de la Socité des Briards, L. Louvet, membre de l'Aéro-Club de France.

Le maréchal Franchet d'Esperey a fait remise du monument à la municipalité. M. Painlevé, qui présidait la cérémonie, a fait l'éloge du savant, dont l'ouvrage capital, *L'Eau de mer, milieu organique*, a proposé une synthèse biologique extraordinairement attrayante :

Un problème grandiose hante son cerveau : « Quel est l'ordre d'apparition des espèces vivantes? Où ont-elles pris naissance? A travers leur évolution, quelles traces gardent-elles en leur être intime du milieu originel qui les immergeait? » A ces questions, par un effort de synthèse qu'il poursuivra toute sa vie, il donne une réponse : le milieu dans lequel vit la cellule d'un animal a même composition chimique et même température que le milieu dans lequel est née, à son origine, l'espèce à laquelle il appartient. Du moins cela est vrai approximativement pour les animaux à sang chaud dont l'organisme est capable de lutter contre l'abaissement de la température. Ainsi, il peut, par l'étude chimique et thermique de leur sang, établir dans le temps l'ordre d'apparition des espèces, indiquer par avance la température d'une espèce quand on sait celle d'une espèce contemporaine... Il faut lire dans les travaux de Quinton cette sorte de poème épique que constitue pour lui l'apparition dans le temps des espèces successives, leur naissance au pôle, leur descente vers l'équateur, la genèse de l'oiseau, le dernier né, postérieur à l'homme. Il faut embrasser ces faits innombrables, rassemblés à l'appel impérieux et pressant de la logique et rangés comme des légions à la bataille. Des critiques peuvent venir objecter que tel détail n'est point nouveau, que tel autre est imparfaitement exact; ce qui est nouveau et ce qui demeure, c'est la puissance de leur coordination.

Une féconde déduction thérapeutique fut tirée par Quinton de ses expériences sur le « milieu organique » primitif, la mer :

Puisque le milieu dans lequel vivent nos cellules est un milieu marin, l'eau de mer ramenée à sa teneur originelle doit être le liquide salutaire à injecter dans notre sang. Après avoir, par de multiples expériences, confirmé cette conception, Quinton se décide à tenter sur l'enfant le traitement par le sérum marin. Et c'est ainsi que sont créés ces dispensaires marins où une puériculture rationnelle a sauvé des milliers et des milliers d'enfants...

Le colonel Romain a lu les nombreuses et superbes citations obtenues pendant la guerre par le lieutenant-colonel Quinton. Le colonel Renard a retracé les grands services rendus par Quinton à l'aviation.

Les orateurs ont mentionné au cours de leurs discours certaines des maximes les plus caractéristiques de Quinton, dont celle-ci : « L'héroïsme est de servir ». Rappelons que le *Mercure de France* a publié (15 mai 1930) le dernier ouvrage (posthume) de René Quinton, *Maximes sur la guerre.*

§

Sur trois toiles de Courbet.

Paris, 1er octobre 1931.

Cher Monsieur Vallette,

M. Charles Léger en est encore à se demander s'il a vraiment confondu l'*Origine du Monde* avec *Paresse et Luxure*. Il ne le croit pas, dit-il. Mais son propre texte, que j'ai cité, est là, qui prouve sa méprise. Le récuserait-il?

Cette affaire Courbet, en apparence plutôt compliquée, est, quand on la décompose, d'une simplicité enfantine.

I. En 1866, dans le salon de Mme de Loynes, Khalil Bey entend Sainte-Beuve vanter *Vénus et Psyché*. Il s'en va chez Courbet, voit la toile et veut à tout prix l'emporter. Un autre amateur, Lepel-Cointet, l'ayant déjà *retenue*, Courbet qui la considère comme vendue, refuse de céder cette œuvre au Bey. Il offre de lui peindre autre chose qui sera mieux, la suite... (1).

Mais Troubat, qui rapporte le fait, néglige de préciser quelle fut cette suite. Caijat eût tiré M. Léger d'embarras, mais M. Léger ignore ses souvenirs. Réduit aux conjectures, il croit trouver dans Maxime Du Camp le mot de l'énigme et n'hésite pas à proposer comme suite à *Vénus et Psyché* certain «petit tableau» (l'*Origine du Monde*) que le fielleux « historien » des *Convulsions de Paris* avait vu dans le « cabinet de toilette » de Khalil Bey, la semaine qui précéda la vente de sa galerie.

La suite de *Vénus et Psyché*, M. Léger l'avait cependant sous la main et sous les yeux, et c'était *Paresse et Luxure* (qu'il dénomme les *Dormeuses*) : ce sont les mêmes femmes, la brune et la blonde, « Vénus » et « Psyché », enlacées dans le sommeil, après l'amour saphique; et, à quelques détails près, c'est le même décor. Il est bien singulier que M. Léger n'ait pas seulement entrevu l'inspiration et le lien qui rattachent les deux toiles. Il s'en est si peu douté qu'il a présenté et décrit *Paresse et Luxure*, dont il s'imaginait ingénument que personne avant lui n'avait parlé, comme une œuvre à part dans l'œuvre du maître d'Ornans.

M. Léger s'est donc fourvoyé en prenant l'*Origine du Monde* pour la suite de *Vénus et Psyché*. Ce qui aggrave son erreur, c'est qu'il a interprété arbitrairement le texte de Maxime Du Camp, lequel n'a jamais prétendu que le «petit tableau» qui l'avait scandalisé rue Taitbout fût le pendant de *Vénus et Psyché*.

II. Devant ce «petit tableau», autre énigme. Maxime Du Camp ne sait comment s'y prendre pour le décrire. A l'en croire, ce *petit tableau* représente une femme de *grandeur naturelle* — voilà qui relève du *sottisier*, — mutilée, n'ayant ni *pieds*, ni *jambes*, ni *cuisses*, ni *ventre*, ni *hanches*, ni *bras*, ni *mains*, un vrai phénomène de foire, et ce monstre, ô prodige!, bien que sans cou ni tête, paraît *ému et convulsé*. Comprenne qui pourra. Ce que c'est que de ne pas oser appeler un chat... un chat! Plus hardi, Edmond de Goncourt est aussi plus net : c'est un *ventre et un bas-*

(1) Voyez « *Un Amateur de Courbets : Khalil Bey* », dans le *Manuscrit Autographe*, de Jean Royère, N° 33 (mai-juin 1931).

ventre de femme que Courbet a peint. La muse d'Ernest Feydeau souffle enfin sur le voile, qui, soulevé, laisse deviner un sexe, un sexe de femme tout simplement. D'où le titre du « petit tablau » que Ludovic Halévy nous a révélé. Maxime Du Camp, en dépit de ses explications entortillées, Goncourt et Feydeau semblent d'accord là-dessus. Mais M. Léger ne l'est pas avec eux. Le tableau que possède le Baron François de Hatvany, de Budapest, et qui serait l'*Origine du Monde,* n'a, selon lui, rien d'extraordinaire ni de choquant; ce n'est ni le tronc informe de Maxime Du Camp contempla avec horreur, ni le ventre et le bas ventre qu'admira Edmond de Goncourt, ni le sexe que Feydeau chanta : ce n'est, d'après M. Léger, qu'un *beau corps de femme coupé jusqu'aux cuisses,* la chemise relevée. Mais puisque M. Léger possède une photographie de cette toile, que ne la publie-t-il, pour l'amour de l'art? L'équivoque une fois pour toutes dissipée, on verra bien si c'est de l'*Origine du Monde* qu'il s'agit et qui, de lui ou de Maxime Du Camp, de Goncourt ou de Feydeau, a mal vu la chose.

M. Léger a eu l'obligeance de relever et redresser quelques menues erreurs qui se sont glissées dans mon article. Je l'en remercie vivement. Une politesse en vaut une autre. Qu'il me permette de lui signaler qu'il décrit dans son ouvrage sur Courbet un dessin fait par celui-ci pour illustrer la couverture d'une pantomime de Fernand Desnoyers : *Le Bras Noir.* Ce dessin, il m'a paru que M. Léger l'a décrit de chic. Qu'il veuille bien lire la piécette de Desnoyers et comparer la scène I, *in fine,* du 4e tableau, il reconnaîtra sans peine que la scène illustrée par Courbet ne correspond pas du tout avec celle que lui, M. Léger, a imaginée. Je conseillerai aussi à M. Léger de vérifier à l'Hôtel Drouot l'exactitude des cotes manuscrites portées sur son catalogue de la vente de Khalil Bey. Pour celles que donne l'*Artiste,* elles sont confirmées par plus d'un journal de l'époque.

Veuillez agréer, etc... AURIANT.

P.-S. — D'une lettre que M. Emile Bernard m'a adressée en date du 24 septembre, permettez-moi de détacher ce passage qui complète ses belles réflexions sur Courbet que vous avez publiées dans le *Mercure de France* du 1er octobre. Parlant de *Paresse et Luxure,* qu'il a revue ces jours derniers, M. Emile Bernard écrit :

C'est une très belle œuvre mal présentée, mal encadrée. Les nus sont peints avec le plus grand soin. Courbet voulait se surpasser... Mais ces fonds, ces rideaux, ces accessoires bleus!... Est-ce lui qui a fait cela?... Il avait commencé vers 70 à se laisser influencer par la peinture claire.

Ce tableau de 66 est-il déjà du nombre de ses ouvrages clairs?... Ce que je crois, c'est que Khalil Bey, avec son mauvais goût d'Oriental ignorant la peinture a dû trouver la gamme originaire de Courbet trop sombre et a prié le peintre (ou un autre?) d'*égayer* la scène. Les verreries de bazar style oriental qui forment le premier plan m'en semblent la confirmation. N'ont-elles point été fournies par le client? Ce genre de verreries n'était pas un produit français. L'examen du tableau *confirme un changement dans tout ce qui entoure les figures.* Vous avez dû remarquer la *reprise* autour des doigts de la femme brune qui tend le bras droit en avant. Il y a là une sécheresse, une gaucherie qui ne peuvent être de Courbet. Il n'en demeure pas moins que le tableau, tel quel, est, *par ses nus*, une œuvre superbe que le Louvre devrait bien se payer pour l'empêcher de passer à l'étranger où elle n'a que trop séjourné jusqu'ici. Je vous ai dit déjà que je crois fermement que ce sont là non seulement deux des plus beaux nus de Courbet, *mais de toute l'école française.* Les « Odalisques » d'Ingres et autres pontifes sont de la porcelaine à côté de ces chairs frémissantes, de ces belles formes, de ces visages pleins encore de la vie ardente d'une passion damnée. Si la morale arrêtait le Louvre, on peut arguer qu'au fond le sujet peut très bien passer pour « un repos » aux yeux de l'innocence, la composition du tableau étant chaste.

§

La prophétie du moine de Padoue.

Le 11 septembre 1931.

Monsieur le Directeur,

Abonné au *Mercure de France*, je prends connaissance un peu tardivement de l'intéressant article paru le 15 juillet sous la signature de M. Martial de Pradel de Lamase : *Le Vatican et l'Italie.* L'auteur rapporte la prophétie du moine de Padoue et semble admettre que cette prophétie n'a jamais été mise en défaut quant au nom pris par les derniers papes, de Benoît XIV à nos jours.

Sur cette question, je possède une brochure éditée à Caen en 1908 par le *Moniteur du Calvados*, qui a publié une série d'articles sur ce sujet de janvier à mars 1908. La brochure ayant paru sous Pie X, je ne veux m'occuper que de ses successeurs. Or, dans ma brochure, le successeur de Pie X n'est pas appelé Benoît XV, mais Paul VI. Voici à ce sujet ce qu'a écrit le *Moniteur du Calvados* du 22 janvier 1908 : « En religio depopulata et satanæ soboles sævissima. — Santissimo Padre Paolo *Sesto* — su italiana lega ! »

Après Paul VI sont mentionnés Pie XI, Grégoire XVII, Paul VII (Padre Paolo *Settimo*), Clément XV, etc.

La prophétie aurait donc, au moins une fois, été mise en défaut en ce qui concerne le successeur immédiat de Pie X? Et si c'est exact, que devient la valeur de la prophétie? D'autre part, tant M. Martial de Pradel que le *Moniteur du Calvados* se réfèrent à

la *Revue Héraldique* 1899 (n° 9, précise le *Moniteur*). Et comme Paul VI est placé dans un cas avant Pie XI et dans un autre cas après Grégoire XVII, je me demande quelle solution je dois adopter.

Je serais très reconnaissant à votre distingué collaborateur s'il pouvait donner la solution de ce petit problème qui ne peut résulter que d'une erreur matérielle.

Veuillez agréer, etc. RAYMOND VIGUIER.

§

Ouvrage faussement attribué à Guy de Maupassant. — Les épreuves du tome 110 du *Catalogue général de la Bibliothèque Nationale* sont actuellement à la disposition du public dans la salle de travail, sur la table des Catalogues. Ils contiennent les noms allant de *Mau à Maygrier*. On y trouve, dans le placard 59, l'indication suivante :

— *Les 5 Cousines de la Colonelle,* par Mme la Vicomtesse de Cœur-Brûlant [Guy de Maupassant]. — Paris 1886. 2 volumes, in-8. Enfer 52.

Qu'il nous soit permis de signaler l'erreur, s'il est temps encore avant l'impression du volume. Cet ouvrage n'est pas de Maupassant. Nous avons donné une note à ce sujet au *Mercure* du 15 juin 1922. *Les Cousines de la Colonelle* (titre de la première édition sous la firme : « Lisbonne, chez Antonio de Boa-Vista, s. d. 1 volume in-12. »), roman plus que libre, a pour auteur une certaine « Comtesse de Manoury », qui vint le soumettre en 1880 à M. Henry Kistemaeckers père, alors que celui-ci était éditeur à Bruxelles. M. Henry Kistemaeckers, de qui nous tenons ce renseignement (lettre du 10 octobre 1920), refusa de l'éditer, mais présenta l'auteur à son confrère Gay, qui fit paraître la première édition des *Cousines de la Colonelle,* à la fin de l'année 1880.

D'après l'*Enfer de la Bibliothèque Nationale* de Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau, la « comtesse de Manoury » se serait également fait appeler Quérouen de Boussiron, puis Mauriac de Boissiron. Veuve d'un capitaine de la marine française, elle avait environ 40 ans vers 1882. C'était une ancienne amie de George Sand. Elle aurait tout d'abord apporté à Brancart *Le Roman de Violette* dont Gay n'avait pas voulu. Elle se présenta, dit-on, à Brancart, munie d'une lettre de recommandation de Théodore Hannon, le poète des *Rimes de joie*. Elle écrivit ensuite, précisent en terminant Apollinaire, Fleuret et Perceau, le premier volume des *Cousines de la Colonelle,* puis le second qui fut amplifié par l'éditeur; *Une Nuit orageuse* et *La Vertu de Mme Gilles.* — L. DX.

§

A propos de comptines.

Paris, le 11 septembre 1931.

Mon cher Confrère,

Malgré toute l'estime que j'ai pour l'érudition de M. van Gennep, je me permets d'affirmer qu'il se trompe lorsqu'il écrit dans le *Mercure* du 15 septembre (p. 760) :

« En hollandais, les *u* se prononcent comme *ou.* »

Eh non! Ils se prononcent entre notre *eu* grave et notre *e* muet. C'est gênant, sans doute, pour la suite de la démonstration...

Autre erreur :

Is de baas
Ie wie waai weg

ne comporte pas d'impératif. Il faut traduire :

Il est le maître
Celui-là que le vent emporte.

Dans la comptine que transmet M. Hage, pourquoi M. van Gennep ne traduit-il pas « *Iene miene mutte* »? Il semble pourtant qu'on en puisse donner la version suivante, laquelle entre fort bien dans l'ensemble : Dans mon boisseau (c'est-à-dire « In mijn mud », tenant compte de la déformation patoisante).

Dans le cas de « Iene me-tiene, me tip », il semble que *tip* soit amené par *kip,* contrairement à ce que pense M. van Gennep. Voici, en effet, deux comptines hollandaises dont la parenté paraît étroite, et qui avaient cours à Amsterdam vers 1850 (je les tiens de tradition orale).

Ut-ré-mi-fa-sol
De boer die stool een knol
Aan de wage'
Zonder vrage'
Ut-re-mi-fa-sol

Iene me-tiene me-tip
De boer die stool een kip
Aan de wage'
Zonder vrage'
Iene me-tiene me-tip

Quant au « me », il viendrait plutôt de la prononciation populaire donnée au possessif « mijn » qu'à l'affaiblissement d'un « mou » primitif, assez contestable.

J'ajoute que la comptine proposée par M. Grodsenski se rattache, par ses deux derniers vers, au groupe « am stram gram », ainsi que je l'ai fait observer voici quelques mois au cours d'une communication au *Mercure* sur le même sujet.

Croyez, etc.

MARCEL HAURIAC.

§

Le peuplement français de l'Afrique du Nord. — Dans le *Mercure* du 15 septembre dernier, M. Jean Bourdon (article *Colonies françaises et Population*) insiste sur la nécessité de ce peuplement

qu'avait bien voulu dès l'origine le maréchal Bugeaud et qu'a préconisé plus tard M. de Peyerimhoff, secrétaire général du Gouvernement algérien.

Dans le même numéro, cette opinion est partagée par M. Camille Vallaux (chronique *Géographie*) s'appuyant sur le professeur Augustin Bernard : « Aussi devons-nous compter avant tout (pour conserver l'Afrique du nord à la mère-patrie) sur les colons européens d'origine française. »

Les lecteurs du *Mercure* auront peut-être intérêt à apprendre, ce que ne dit aucun de ces messieurs, que l'œuvre de peuplement français de l'Afrique du nord est poursuivie depuis déjà de longues années par un simple particulier, M. Jules Saurin, qui s'est substitué ici à l'action défaillante du gouvernement français.

M. Jules Saurin, fondateur de la *Société des Fermes françaises de Tunisie* (1898) et du *Comité Bugeaud pour le peuplement français de l'Afrique du nord,* a établi plusieurs centaines de familles françaises dans ses fermes tant en Tunisie qu'en Algérie. La *Société* est très prospère (documents à demander au siège social, 120, rue de Serbie, Tunis) et le *Comité Bugeaud* publie périodiquement des tracts intéressants; il a notamment réédité le Rapport de M. de Peyerimhoff dont parlait notre collaborateur. Le *Comité Dupleix,* 28, rue de Grammont, fera parvenir tous ces documents à ceux qui les lui demanderont. — H. M.

§

Victor Hugo revuiste. — C'est un tout récent anniversaire : il y a eu cent ans le 8 septembre, on donnait, à la Porte Saint-Martin, la première représentation d'une revue en un acte intitulée *la Caricature.* Bien que *Marion Delorme* y fût alors en cours de représentations, les ouvrages de Victor Hugo n'y étaient pas ménagés. Certains couplets contre Mme Dorval avaient même été mal accueillis. Dans le bureau du directeur, on discutait pour la suppression de ces couplets.

Paraissant plus blessé de ce qui regardait Mme Dorval que de ce qui le touchait lui-même, Victor Hugo proposa, non de supprimer le couplet dirigé contre lui, ce qui eût été enlever du piquant à la scène, mais de lui en substituer un meilleur. Amusé, il donna l'exemple, improvisant, sur le rythme du couplet qu'on voulait supprimer, ce sixain que n'ont pas recueilli ses œuvres complètes:

Air : Mais oui-da.

J'pourrais fair' du scandale
Avec les vers d'Hugo (du Goth).
C'est un fameux Vandale
C'est un fier Visigoth.

Mais, s'il est là,
Devant lui, l'on n'peut pas dir' tout ça.

Les élisions de rigueur n'ajoutaient rien à la finesse de ce couplet. Charles Maurice, qui l'a reproduit dans son *Histoire anecdotique du théâtre*, en possédait le texte autographe. — P. DY.

§

Le Sottisier universel.

LA GUERRE SINO-CHINOISE. — (Titre d'article.) *L'Intransigeant*, 22 septembre.

LE D[r] LAGET GRACIÉ DE LA VIE. — (Titre d'article.) *Excelsior*, 30 septembre.

Après avoir parcouru plus de mille kilomètres à travers des régions extrêmement difficiles, vaincu des épidémies, perdu ses bêtes de transport, il réussit à franchir à nouveau le Niger, dix mois plus tard, à Say, dans la partie descendante de son cours. — PALUEL-MARMONT, *Mille ans de gloire*, p. 150.

Le Japon nous achète beaucoup plus de marchandises que nous ne lui en vendons. — F. DE TESSAN, *Le Japon mort ou vif*, p. 231.

J'appelai le maître de l'auberge afin qu'il nous apportât une bouteille de son meilleur vin et trois verres; je les remplis, et, en prenant deux de chaque main, j'allai à Contet. — ALEXANDRE DUMAS, *Voyage en Suisse*, I, 143 (Calmann-Lévy 1888).

EN SUIVANT LES DÉBATS SILENCIEUX DU CONGRÈS DES SOURDS-MUETS. — *Un langage international.* — Ce sont les muets du monde entier qui se rencontrent à Paris. Il en vient de Scandinavie, d'Autriche, d'Italie, de Tchécoslovaquie... Il en est même venu du Japon... Mais, comme il ne se passe dans aucun congrès, le nouvel arrivant se fait immédiatement comprendre du secrétaire. Les parlants — nous autres que l'accent tonique rend infirmes et, au sens latin du mot, imbéciles — ont en vain cherché un subterfuge verbal pour remédier à ce désarroi dont les maçons maladroits de la tour de Babel dotèrent le monde. Il appartenait aux hommes qui ne parlent pas de découvrir la langue internationale. — *Le Quotidien*, 11 juillet 1931.

§

Publications du « Mercure de France »

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1931.